

L'ETUDE DES MOEURS DE "LA NOUVELLE HELOISE"
AUX "LIAISONS DANGEREUSES"
(ETUDE SOCIO-LITTERAIRE)

52721

Uğur YÖNTEN

Université de Hacettepe
Institut des Sciences Sociales

52721

Thèse de doctorat préparée d'après le règlement de l'Institut
des Sciences Sociales pour le Département de Langue et Littérature
Françaises

**T.C. YÜKSEKÖĞRETİM KURULU
DOKÜMANTASYON MERKEZİ**

Ankara

Novembre, 1996

Sosyal Bilimler Enstitüsü Müdürlüğü'ne

Bu çalışma jürimiz tarafından Fransız Dili ve Edebiyatı Anabilim Dalında
DOKTORA TEZİ olarak kabul edilmiştir.

Başkan-----
Prof. Dr. Tuğrul İNAL

Üye-----
Prof. Dr. Kemal ÖZMEN

Üye-----
Doç. Dr. Jale ERLAT (Danışman)

Üye-----
Doç. Dr. Ayşe ALPER

Üye-----
Doç. Dr. Sibel BOZBEYOĞLU

Onay

Yukarıdaki imzaların adı geçen öğretim üyelerine ait olduğunu onaylarım.

26/12/1996

Prof. Dr. Hüsnü ARICI
Enstitü Müdürü

REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier vivement Mlle le Dr. Jale ERLAT, maître de conférences au Département de langue et littérature françaises de l'Université de Hacettepe, qui a bien voulu accepter la direction de cette thèse et qui a contribué largement à la réalisation par ses suggestions et ses remarques précieuses ainsi que par ses corrections.

Mes remerciements vont aussi à tous les professeurs du Département de langue et littérature françaises de l'Université de Hacettepe qui ont eu la bonté de m'assister de leurs conseils bienveillants et de leur encouragement.

Qu'il me fait permis aussi d'adresser mes remerciements à M. Talat ALTUNCU, chargé de recherches à l'Université Atatürk, Mlle G. Dicle İPEKÇİ, chargée de recherches à l'Université de Dicle et enfin Mme Şengül KOCAMAN, chargée de recherches à la même Université, qui ont enrichi la bibliographie en m'envoyant de la France des livres indispensables pour mon travail.

Je remercie aussi mon épouse Arife YÖNTEN, qui n'a pas manqué de faire de grands sacrifices pendant la préparation de ma thèse.

ÖZET

Yeniliklerin ve her alanda ilerlemelerin çağı olarak bilinen 18. yüzyıl aynı zamanda geleneklerin, buna bağlı olarak davranışların ve alışkanlıkların da değişime uğradığı dönemdir. Bu araştırma, Jean-Jacques Rousseau'nun Julie ya da Yeni Héloïse (1761) adlı romanı ile Choderlos de Laclos'nun Tehlikeli İlişkiler (1782) adlı romanında örf ve adetlerin nasıl yansıtıldığını incelemeyi amaçlamıştır.

Araştırmanın ilk bölümünde, 18. yüzyıl Fransız toplumunu oluşturan sınıfları, soylu kesiminin, din adamlarının, burjuva ve halk tabakasının yaşam tarzlarını, eğitim şekillerini ve siyasal yaşamdaki yerlerini inceledik. Bu sınıflarda aile yapısı, eşler arasındaki ilişkiler, çocukların aile içindeki yerleri ve sadakat konularını irdeledik.

İkinci bölümde, J.-J. Rousseau ve Choderlos de Laclos'nun yaşadıkları dönemlerin özelliklerini ve bu yazarlar üzerindeki olumlu ya da olumsuz etkilerini araştırdık. Aynı bölümde söz konusu yazarlardan seçtiğimiz iki romanda, bu özelliklerin nasıl yansıdığını ortaya koymaya çalıştık. Örneğin, J.-J. Rousseau'nun çocukluğunda ve gençliğinde düzensiz bir yaşamı olduğunu ve bunun ilişkilerinde ve yapıtlarında kimi zaman olumlu, kimi zaman da olumsuz biçimde ortaya çıktığını gözlemledik.

Üçüncü bölümde ise, yazarların kullandıkları biçimsel özelliklerden söz ederek, iki yapıtı çeşitli açılardan ele aldık. Biçimsel özellikler kısmında, romanı ve mektuplardan oluşan roman türünü neden benimsediklerini tartıştık, kullandıkları dili ve söz sanatlarını ele aldık. Örf ve adetlerin, davranış biçimlerinin ve kimi değerlerin bozulmasının dile nasıl yansıdığını irdeledik.

Araştırmamızın son bölümünü oluşturan temalar kısmında ise, eğitim, aile yapısı, aile bireyleri arasındaki ilişkiler, diğer bireylerle olan özel ve duygusal ilişkiler, aşk ve sevgi, tutkular, erdemli ve tensel aşk ve mutluluk kavramlarının yapıtlarda nasıl ortaya konduğunu inceledik. Yine aynı bölümde, 1761'den 1782'lere ulaşıldığında gelenekler açısından Fransa'da değişimin ve evrimin ne ölçüde var olduğunu tartıştık. Bu bağlamda, yirmi yıllık sürenin geleneklerin algılanmasında ve yaşanmasında çok köklü bir değişim getirmediğini ancak, Devrim'den birkaç yıl önce toplumdaki ahlak bozulmasının çok daha ciddi boyutlara ulaştığını gözlemledik. J.-J. Rousseau'nun idealist bir düşünür olarak dolaylı bir biçimde yaklaştığı soruna Laclos'nun gerçekçi

bir yazar olarak çok daha doğrudan yaklaştığını ve gerçekleri tüm çıplaklığıyla ortaya koyduğunu gördük.



SOMMAIRE

Le XVIII^e siècle connu par ses développements et ses nouveautés dans chaque domaine est un siècle où les mœurs, liées à cela, et les habitudes ont aussi subi des changements. Cette recherche vise à étudier les mœurs du XVIII^e siècle à travers deux oeuvres remarquables, La Nouvelle Héloïse de Rousseau (1761) et Les Liaisons dangereuses de Laclos (1782).

Dans la première partie, nous avons étudié les classes sociales du siècle, la noblesse, le clergé, le tiers état. Nous avons étudié également, dans la même partie, les vies de famille, les relations conjugales, la place des enfants dans la famille ainsi que la notion de la fidélité entre les couples.

Dans la deuxième partie, nous avons abordé les caractéristiques des périodes durant lesquelles Rousseau et Laclos avaient vécu ainsi que les influences positives et négatives de ces périodes sur eux-mêmes. Nous avons cherché, dans la même partie, à mettre en évidence comment celles-ci sont reflétées dans ces deux romans que nous avons choisis: nous avons remarqué, par exemple, que Rousseau avait une enfance et une jeunesse troublées, ce qui avait marqué ses relations et ses oeuvres tantôt positivement tantôt négativement.

Dans la troisième partie, en parlant des particularités stylistiques, nous avons abordé les deux romans des points de vue divers: nous avons discuté pourquoi Rousseau et Laclos ont choisi le roman et la forme épistolaire et nous avons étudié leur discours romanesque et leurs langues. Par là leurs façons de refléter la dépravation des mœurs sous leurs aspects les plus divers.

Dans la dernière partie concernant les thèmes, nous avons étudié comment l'éducation, la vie de famille, les rapports entre les membres de famille et les divers rapports particuliers et sentimentaux avec les autres individus, les notions tels que l'amour, les passions, l'amour vertueux et l'amour sensuel ainsi que le bonheur se sont révélés à travers les deux romans. Nous avons discuté d'ailleurs, dans la même partie, des changements des mœurs que La France a subis de 1761 à 1782. Dans ce contexte, nous avons constaté qu'une vingtaine d'années n'a pas changé profondément les mœurs, mais semé les germes du changement et que ces mœurs ont surtout subi une modification considérable à la veille de la Révolution. On a remarqué enfin qu'étant réaliste, Laclos a dénoncé directement cette dépravation tandis que Rousseau, étant idéaliste l'a fait indirectement.

TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENTS.....	I
ÖZET.....	II
SOMMAIRE.....	III
TABLE DES MATIERES.....	IV
INTRODUCTION.....	1

PREMIERE PARTIE

1. LES CLASSES SOCIALES AU XVIII ^e SIECLE.....	3
1.1. Modes de vie.....	3
1.1.1. Le clergé.....	4
1.1.2. La noblesse.....	5
1.1.3. Le tiers état.....	8
1.2. Vie de famille.....	15
1.2.1. Le mariage.....	16
1.2.2. Les relations conjugales.....	18
1.2.3. Les rapports entre les parents et les enfants.....	21
1.3. Education des enfants.....	22
1.3.1. La mise en nourrice.....	23
1.3.2. L'éducation à la maison.....	24
1.3.3. L'éducation conventuelle.....	25

DEUXIEME PARTIE

2. LES MOEURS ET LA LITTERATURE DANS LA DEUXIEME MOITIE DU XVIII ^e SIECLE: DEUX EXEMPLES: "LA NOUVELLE HELOISE" ET "LES LIAISONS DANGEREUSES".....	28
2.1. Les moeurs dans les années 1760.....	28
2.1.1. Jean-Jacques Rousseau et les moeurs.....	30
2.1.2. Une vie à toute épreuve.....	33
2.1.3. La Nouvelle Héloïse ou le rêve paradisiaque dans une société mondaine et perversie	39
2.2. Les moeurs dans les années 1780.....	46

2.2.1.Laclos et les moeurs.....	48
2.2.2.Une vie à la perfection.....	49
2.2.3.Les Liaisons dangereuses,"un ouvrage qui fit du bruit sur la terre"	58

TROISIEME PARTIE

3.LES COMPOSANTS DES DISCOURS ROMANESQUES DANS LA NOUVELLE HELOISE ET DANS LES LIAISONS DANGEREUSES.....

3.1.Traits littéraires.....	60
3.1.1.Pourquoi la forme épistolaire.....	60
3.1.2.La multiplication des personnages.....	63
3.1.3.Les digressions et les longueurs.....	66
3.1.4.Le plaisir littéraire des personnages.....	68
3.1.5.Les descriptions.....	70
3.1.6.Le discours rapporté ou "le jeu des miroirs"	71
3.1.7.Les ruses épistolaires.....	72
3.2.Traits linguistiques.....	74
3.2.1.Les termes religieux	74
3.2.2.Les termes de stratégie.....	75
3.2.3.L'expression réaliste.....	76
3.2.4.Les expressions figurées.....	78
3.2.5.La métaphore.....	79
3.2.6.L'hyperbole.....	81
3.2.7.La périphrase.....	81
3.2.8.L'antithèse.....	82
3.2.9.La redondance.....	84

QUATRIEME PARTIE

4.LA PEINTURE DES MOEURS.....	87
4.1.La passion et ses modèles.....	87
4.1.1.L'amour du coeur et l'amour des sens.....	93
4.1.2.L'amour, le bonheur et la vertu.....	97
4.1.3.L'amour-virtu et l'amour sensuel.....	105
4.1.4.L'éducation et les enfants.....	109
4.1.5.L'ordre des études.....	111
4.1.6.L'éducation naturelle.....	112
4.1.7.L'éducation conventuelle.....	114

4.1.8.L'éducation à la maison.....	116
4.1.9.Les couples et la vie de famille.....	119
4.1.10.Le mariage.....	119
4.1.11.La vie conjugale.....	123
4.1.12.Les relations entre les enfants et leurs parents.....	128
4.1.13.L'évolution des mœurs de La Nouvelle Héloïse aux Liaisons dangereuses.....	130
 CONCLUSION.....	 136
 BIBLIOGRAPHIE.....	 140



INTRODUCTION

D'abondants travaux ont été faits sur Rousseau et Laclos. Leurs romans ont longtemps retenu l'intérêt. Mais si l'on veut étudier ces écrivains en détail, on s'aperçoit que très peu d'études ont été consacrées au sujet des changements des mœurs. Et pourtant, on constate que La Nouvelle Héloïse et Les Liaisons dangereuses sont deux romans qui ont excellé à dénoncer les mœurs corrompues des temps où ils ont été rédigés.

Le fait que ces deux écrivains ont bien montré les traditions décadantes de la seconde moitié du XVIII^e siècle et qu'ils ont mis en évidence également une vingtaine d'années de changement qui s'est déroulé de 1762, date de la publication de La Nouvelle Héloïse, à 1782, celle des Liaisons dangereuses, a joué un rôle important dans notre choix de ces deux romans comme sujet de thèse. Les ressemblances entre les deux romans du point de vue des thèmes et du point de vue des styles, ont également une part dans ce choix.

Etant donné qu'une recherche semblable n'a pas été faite jusqu'ici, au moins en Turquie, nous croyons que notre étude pourrait attirer l'attention de ceux qui s'intéressent au roman du XVIII^e siècle. Il existe cependant quelques écrits à propos de ces deux romans: En 1969, Laurent Versini a écrit Laclos et la tradition et René Pomeau Laclos ou le paradoxe dans lesquels certains chapitres étaient consacrés aux thèmes de l'amour et de l'éducation des enfants chez Rousseau et chez Laclos. La découverte de ces études nous a amené à nous demander si nous devons continuer sur un chemin qui semblait déjà être tracé. Ces deux études étant principalement accés sur la vie de Laclos et sur la pédagogie de Rousseau, nous avons pensé qu'il y avait encore un grand nombre de questions à approfondir.

Le génie créateur de Rousseau et de Laclos sont si intéressants qu'il nous semble insuffisant de ne se servir que de quelques livres. Pour épuiser la question dans notre étude, nous aurons alors recours aux autres travaux concernant Laclos et Rousseau. Grâce aux recherches de M. Augustin-Thierry intitulées "Les Liaisons dangereuses de Laclos", d'Emile Dard "Le Général Choderlos de Laclos", de Roger Vailland "Laclos par lui-même", de Charles Dédéyan "Jean-Jacques Rousseau et la sensibilité littéraire à la fin du XVIII^e siècle", de Daniel Mornet "La Nouvelle Héloïse de Jean-

Jacques Rousseau", de William Mead "Jean-Jacques Rousseau ou le romancier enchaîné" etc. nous aurons plus de connaissances sur Laclos et Rousseau ainsi que sur leurs romans.

Dans la première partie de notre travail, nous exposerons les données d'une recherche plutôt socio-historique. Dans ce contexte, nous aborderons le rôle de la noblesse, du clergé et du tiers état dans le siècle des Lumières ainsi que les mœurs qui régnaient dans la vie de famille, les règles qui dominaient dans l'éducation des enfants et dernièrement les rapports qui existaient entre les parents et leurs enfants.

Dans la deuxième partie, un travail plus spécifique concernant l'étude des mœurs des périodes durant lesquelles Rousseau et Laclos avaient vécu et composé leurs oeuvres sera abordé.

La troisième partie sera destinée à la comparaison des deux romans qui offrira des études concernant les styles de Rousseau et de Laclos. Dans ce contexte, les raisons du choix de la forme épistolaire par les deux écrivains et leurs langues seront exposées.

A l'aide d'une comparaison thématique, la dernière partie nous permettra de voir plus clairement les mœurs à partir des années 1761 jusqu'aux années 1782. La recherche du reflet de l'évolution des mœurs à travers La Nouvelle Héloïse et Les Liaisons dangereuses sera une autre étude que nous allons faire dans cette quatrième partie.

Dans notre thèse, nous envisageons d'utiliser une méthode à la fois historique, sociologique et thématique. Pour que notre travail soit une étude complète, nous proposons également une recherche stylistique qui nous permettra de voir les mœurs corrompues du siècle en tenant compte de l'utilisation de certains mots, surtout ceux utilisés par les personnages libertins.

PREMIERE PARTIE

1. LES CLASSES SOCIALES AU XVIII^e SIECLE

La société française au XVIII^e siècle était fondée sur le principe de l'inégalité et du privilège. Le peuple se divisait en trois ordres que séparaient les barrières infranchissables : le clergé, la noblesse et le tiers état.

Le clergé, "chargé de concilier à l'Etat la bienveillance divine" (Ellul 1956:210), était l'ordre ayant le plus des privilèges politiques et en matière d'impôt.

La noblesse venait après le clergé dans cette société hiérarchisée. Le métier qu'elle préférait était les armes.

Le tiers état était le troisième ordre de la société. Constitué par les bourgeois et les paysans, il était écrasé sous le poids des impôts.

Pour se faire une idée plus détaillée de ces ordres que l'Ancien Régime avait maintenus, il convient de les étudier minutieusement, et de voir ainsi leur mentalité et, lié à cela, leurs modes de vie.

1.1. MODES DE VIE

Le clergé, la noblesse, le tiers état avaient, bien entendu, leurs propres modes de vie. La noblesse et le clergé qui étaient de grands propriétaires terriens, possédant une bonne proportion des terres du royaume, s'enrichissaient grâce aux revenus obtenus de leurs terres et aussi grâce au commerce qui se développait considérablement au XVIII^e siècle. Liés à leurs richesses et à la libération des mœurs qui a apparu dans la société à partir de la Régence de Philippe d'Orléans (1715-1723), ils avaient commencé à mener une vie toute différente. Les ecclésiastiques, eux aussi, parfumés et poudrés, remplissaient comme les nobles les salons mondains et goûtaient avec les aristocrates les plaisirs de la vie, surtout dans les grandes villes.

La bourgeoisie qui a constitué sa vie sur l'acte de l'échange de produits et qui a ainsi introduit dans la société française du XVIII^e siècle les notions telles que la

liberté, l'égalité, la tolérance religieuse et la propriété privée, s'est éloignée de plus en plus de la religion et a réorganisé sa vie conformément aux changements de son époque. Elle était plus libre qu'avant et aspirait à mener les modes de vie propres à des classes supérieures à elle.

Quant aux ouvriers et aux paysans qui étaient en bas de l'échelle de la hiérarchie sociale, ils vivaient encore dans les anciens systèmes et étaient donc écrasés sous le fardeau des impôts et des traditions. Profitant de leur attachement à la religion, le clergé et la noblesse ont essayé de les maintenir dans l'obéissance.

Les sous-chapitres suivants présenteront le rôle et la place de toutes ces classes dans la société française du XVIII^e siècle et exposeront également les mœurs en vigueur pour ces couches différentes de la société.

1.1.1. LE CLERGE

Le clergé était, après le roi, l'ordre le plus privilégié et le plus fort de la société française jusqu'à la Révolution.

Les aïeux des Français se sont convertis au christianisme après la prise de Gaule par César en 58 Av. J.-C. L'influence du clergé dans l'Etat date du règne de Clovis, roi franc, qui se convertit le premier au christianisme en 496. Dès cette conversion importante une alliance intime s'est établie entre le roi et le clergé. Vers l'an 800, Charlemagne, empereur carolingien, a été appelé à Rome par le pape Léon III qui lui a posé une couronne d'or sur la tête. Estimé par le pouvoir royal dès ces temps-là, cet ordre a été au temps des Lumières le premier des privilégiés de la société française.

Le nombre des membres de cet ordre était à peine 130 mille, petite quantité de la population française de 25 millions à la fin du XVIII^e siècle. Le clergé qui était dispensé de divers impôts qui oppressaient les paysans, ne consentait au roi que " des contributions volontaires (don gratuit). " (Pons 1938:25). Il était ainsi le moins taxé bien qu'il ait été l'ordre le plus riche de France du XVIII^e siècle. Car l'Eglise avait des biens dans les villes et dans les campagnes. " La valeur totale des biens du clergé on l'évaluait à 4 milliards de livres. " (Pons:25). Les loyers des immeubles qu'il avait dans les villes lui procurait une grande ressource. Dix pour cent des territoires de la France lui appartenait. Les paysans, les curés et les nobles même ayant des territoires devaient lui payer dix pour cent des revenus de tous leurs domaines sous le nom de la *dîme*, créée dès le règne de Charlemagne. Avec ses assemblées, qui se réunissaient tous les

cinq ans, ses officialités (tribunaux propres à lui) et ses privilèges, le clergé "était un véritable Etat dans l'Etat." (Miquel 1976:250).

Le clergé se divisait en deux groupes: *le haut clergé* et *le bas clergé*. Certains évêques, abbés et curés, qui étaient d'origine de la noblesse, formaient le haut clergé. La plus grande part des ressources de l'Eglise (revenus de la dîme, des loyers des immeubles dans les villes et des biens ecclésiastiques) a été réservée aux évêques dont le nombre n'était que 135. Ces princes de l'Eglise dont la plupart habitaient dans la cour menaient une vie somptueuse et ne s'intéressaient guère aux affaires ecclésiastiques.

Le bas clergé dont tous les membres étaient plébéins vivait au contraire fort misérablement. Les curés et les vicaires qui devaient se contenter d'une petite somme que l'on leur octroyait à partir des ressources de l'Eglise "formaient un prolétariat ecclésiastique." (Pons:25). Le bas clergé qui gardait de la rancune contre le haut clergé riche et privilégié s'est rapproché avec le temps du peuple qui avait les mêmes sentiments pour la noblesse.

L'inégalité et les privilèges, qui étaient des caractéristiques de la société de l'Ancien Régime, se trouvaient aussi entre les groupes d'un même ordre comme le prouvait le cas du haut et du bas clergé. L'un vivait dans la prospérité et l'autre dans la misère.

1.1.2. LA NOBLESSE

Vers le milieu du XVIII^e siècle la noblesse formait le second ordre après le clergé. Les nobles, dans ce siècle, étaient moins nombreux que le clergé. "A la fin du XVIII^e siècle, on comptait trente mille familles nobles, quatre cent mille individus environ." (Pons:26).

L'Eglise, qui avait peur de l'intervention politique de certains pouvoirs après la mort de Charlemagne en 814, a constitué l'ordre de chevalerie qui lui assurait la force militaire. Dès le dixième siècle, elle a ainsi obtenu le pouvoir politique et militaire. En constituant la société féodale au Moyen Age, ces chevaliers nobles issus de l'Eglise ont eu le pouvoir d'élire leur roi et ont su, jusqu'à la Révolution, occuper une place considérable dans la société française.

La noblesse possédait non seulement des privilèges, mais aussi des pouvoirs administratifs. Elle possédait tout d'abord des privilèges judiciaires (les nobles coupables n'étaient jugés que par les pairs: juridiction spéciale) et fiscaux (ils ne payaient point la taille et les aides). Elle a été exemptée de la corvée et du péage et enfin de la milice. Les nobles avaient d'autre part des distinctions: les hautes fonctions ecclésiastiques, militaires et politiques n'étaient réservées qu'à eux seuls; dans l'Eglise ils ne s'assoiaient que sur les bancs propres à eux et dans la cour ils entouraient le roi. La noblesse qui avait ces privilèges assurait d'autre part l'ordre public et aidait les faibles.

Les nobles se répartissaient en quelques groupes. La distinction existait en effet depuis fort longtemps. Mais vers le milieu du XVIII^e siècle, elle se précise davantage. Ces groupes étaient: la noblesse de cour, la noblesse de robe, la noblesse d'épée et la noblesse provinciale.

Composée de quatre mille familles qui touchaient de grandes rentes foncières et immobilières, la *noblesse de cour* parasitait le royaume. " Les charges de la cour nourrissaient environ 15000 personnes avec 40 millions de livres." (Pons:26).

Ces nobles menaient une vie prodigue et luxueuse. L'intérêt que leur offrait la vie de cour les avait rendu fainéants. Ils ne faisaient rien pour l'Etat. Les soupers, les jeux, les chasses, les fêtes et les réceptions étaient leurs seules occupations. Ces parasites ne pensaient point à s'éloigner de la cour. Car " il fallait y paraître pour faire fortune, pour obtenir ses titres, les pensions, les offices." (Miquel:216).

Louis XIV, qui avait accumulé les nobles à la Cour et qui en avait fait ses courtisans, avait su les prendre sous son influence. Ces nobles gardaient de la rancune contre les nobles du règne de Louis XV et ont poussé ce dernier à les mésestimer.

En 1760, le Roi différencie la noblesse antérieure à 1400, qui peut être présentée à la cour, et la noblesse récente. En 1781, il réserve aux nobles d'ancienne extraction les places d'élèves officiers. (Ellul:212).

Quant à la *Noblesse de robe*, jusqu'à la Révolution, c'était par le choix du roi que l'on devenait noble. Accomplir certaines charges importantes était l'une des voies d'être noble. D'où la multiplicité des offices et des charges. " Au milieu du XVIII^e siècle, il y avait peut-être quatre mille charges annoblissantes." (Ellul:212).

Les magistrats, les parlementaires, les juges, les avocats, les procureurs etc. devenaient les nobles de robe par les fonctions qu'ils exerçaient. Les nobles de robe avaient la puissance non seulement par les fonctions qu'ils exerçaient mais aussi par la richesse qu'ils possédaient. " En moins d'un siècle, beaucoup de familles parlementaires ont acquis d'immenses domaines." (Kunstler 1956:133).

La plupart des nobles de robe ont acquis leur noblesse en accomplissant certaines charges. C'est pourquoi les nobles d'épée qui devaient prouver deux cent ans au moins de noblesse paternelle et les nobles anciens de cour s'insurgeaient contre cet annoblissement facile. " Dans certaines provinces, les nouveaux anoblis sont repoussés d'un côté parce qu'on ne les juge pas assez nobles, et de l'autre qu'on trouve qu'ils le sont déjà trop." (Tocqueville 1952:153).

Pour ce qui est de la *Noblesse d'épée*, au Moyen Age, les chevaliers, déçus par l'échec des Croisades, ont commencé à se détacher de l'Eglise. C'est pourquoi certains chevaliers, au XV^e et XVI^e siècles, tournant le dos au clergé, se sont efforcés d'obtenir l'estime du roi. Pour ce faire, ils se mettaient à accomplir certaines charges dans l'armée royale. Et le Roi, pour leur mérite militaire, les récompensait en les annoblissant, ce qui les rendait fidèles à lui. " Louis XI avait, en effet, multiplié les annoblissements: c'était un moyen d'abaisser la noblesse." (Tocqueville:152).

Louis XIV avait réussi à lui rendre fidèles les nobles d'épée et à écarter la querelle entre ces nobles et les nobles provinciaux . Avec la mort du Roi, certains conflits se sont surgis entre eux. Et vers le milieu du XVIII^e siècle, les nobles de cour et les nobles provinciaux ont commencé à dédaigner les nobles d'épée devenus nobles par l'accomplissement d'une charge. La noblesse d'épée devait " justifier de quatre degrés de noblesse du côté paternel " (Kunstler:204) pour entrer dans l'armée. Cette obligation non plus n'a pas pu empêcher la rancune que les autres nobles gardaient contre les nobles d'épée.

La *Noblesse provinciale* présentait un tableau tout à fait différent. La vie que menaient les nobles de province était pire que celle des paysans. On leur avait souvent interdit de posséder un métier. " Parfois le Roi concède le droit à un noble de faire temporairement du commerce." (Ellul:213). Ils étaient réduits à la portion congrue tandis que les nobles de cour ne savaient pas où dépenser de l'argent. Sevrés du labourage de leur terre, ils s'efforçaient de vivre des revenus d'origine féodale que l'on touchait des paysans. " Il était dans les intentions des nobles de faire réévaluer les

droits tombés en désuétude, de conforter leurs privilèges en les adoptant, en somme, au coût de la vie." (Miquel:252). C'est pour cette raison que les paysans gardaient de la rancune contre eux qui cherchaient à maintenir leurs droits féodaux.

Certains nobles provinciaux vendaient même leur terre aux bourgeois et abandonnant les campagnes allaient vivre en ville. La pauvreté ne leur permettait pas parfois de quitter la campagne. Mais par les paysans, ils passaient leur vie à jalouser les nobles de cour qui profitaient abondamment des ressources royales.

Par l'achèvement du système féodal qui lui octroyait les privilèges fiscaux et sociaux et les pouvoirs politiques, la noblesse se ruinait de plus en plus aux approches de la Révolution. Elle s'anéantissait enfin au contraire de la bourgeoisie qui s'enrichissait un peu plus chaque jour.

1.1.3. LE TIERS ETAT

Le nombre des membres du clergé et de la noblesse, qui ont été les ordres les plus privilégiés jusqu'à la Révolution, était à peine cinq cent mille. Ils constituaient alors le 2% de la population sur un total d'environ 24 millions. Le reste, qui était la majorité de la population française à la veille de la Révolution, composait le tiers état.

Les bourgeois, les ouvriers et les paysans faisaient partie du tiers état. Les querelles et les concurrences se trouvaient entre ces diverses catégories aussi. Mais, en oubliant les conflits entre eux, ils avaient su, la plupart du temps, se réunir contre le despotisme royal qui les écrasait par les impôts et contre les privilégiés tels que le clergé et la noblesse qui les méprisaient.

Jetons d'abord un coup d'oeil sur la *bourgeoisie* qui était la catégorie sociale montante au XVIII^e siècle. Si l'on considère son évolution du point de vue historique, on peut dire qu'entre le pape Boniface VIII et le roi Philippe le Bel régnait une querelle à cause d'un impôt que devait payer le tiers état, la noblesse et le clergé. Le pape Boniface a menacé le roi d'excommunication. Philippe le Bel, qui ne voudrait pas risquer sa couronne, a assemblé, pour la première fois (1302), les Etats Généraux " composés des trois ordres pour s'assurer l'appui de la nation et faire échec au concile convoqué par le chef de l'Eglise. " (Blanchet et Pinard 1890:158). Après le clergé et la noblesse, la bourgeoisie et les autres catégories du tiers état ont ainsi réussi à s'imposer dans la société dès le XIV^e siècle. La même bourgeoisie dont le prestige augmentait de plus en plus s'efforçait de fortifier son influence politique et sociale à la

fois vers la fin du même siècle. " Son droit de prendre part au gouvernement est incontesté; le rôle qu'elle joue dans les assemblées politiques est toujours considérable, souvent prépondérant." (Tocqueville:150).

Au XVI^e siècle, Louis XII a favorisé l'agriculture et le commerce. La création de nouvelles industries (les imprimeries, la métallurgie, etc.) a permis aux catégories sociales, sauf le petit paysan, de s'enrichir sans arrêt. Les bourgeois n'ont pas manqué de s'emparer des bienfaits de l'économie libérale." Les profiteurs du nouveau système économique étaient, à l'évidence, les bourgeois." (Miquel:149).

Grâce au système de Colbert, contrôleur général de finances, les bourgeois du XVIII^e siècle étaient devenus plus riches que ceux du siècle précédent. Ce système "que l'on devait appeler "mercantilisme" consistait à encourager exclusivement les productions qui faisaient entrer l'argent dans le royaume." (Miquel:207).

D'autre part, les bourgeois, qui pouvaient devenir nobles par la faveur de Louis XIV, avaient de relations si bonnes avec le pouvoir royal que le Roi " prend ses ministres, ses conseillers, ses intendants dans cette classe." (Ellul:215). La bourgeoisie qui cherchait ainsi à s'insinuer dans la confiance du roi, est arrivée à s'imposer dans la société monarchique. De là sa puissance politique et sociale.

Bien qu'ils aient pu se réunir aux paysans contre les nobles avant la Révolution, les bourgeois n'ont pas manqué de se diviser en trois groupes: la grande bourgeoisie, la moyenne bourgeoisie et la petite bourgeoisie.

Les banquiers, les hommes d'affaires, les hommes du commerce, les financiers etc. constituaient la catégorie de la *grande bourgeoisie*.

Les importantes fonctions dans l'Etat ont toujours attiré ces bourgeois riches qui aspiraient à jouir d'un rôle politique. Ils y arrivaient en achetant certaines charges qui leur permettaient de devenir nobles. Ils faisaient ainsi d'une pierre deux coups. Car, ils participaient aux affaires de l'Etat et ils devenaient nobles. Une fois ils les ont réalisés, ils ne faisaient rien pour l'intérêt du royaume. " Il est vrai que, parmi les grands bourgeois, beaucoup songeaient à accroître leurs privilèges économiques et sociaux au détriment de l'Etat." (Miquel:250). Les fermiers généraux, les financiers et les rentiers avaient gagné de vastes fortunes à la veille de la Révolution. Ils menaient une vie fort somptueuse qui ne ressemblait guère à celle de la petite bourgeoisie." Ils habitaient de somptueux hôtels, de magnifiques villas, des châteaux historiques." (Pons:33).

La grande bourgeoisie dont le seul but était d'occuper une place dans les offices de l'Etat a osé même reprocher au Roi d'avoir causé la naissance de l'inégalité dans la société. Elle s'insurgeait contre les privilèges fiscaux accordés au clergé et à la noblesse. Bien qu'ils aient été privés de certains privilèges, ils en possédaient d'autres grâce aux offices qu'ils ont achetés." On compte par milliers les offices qui les exemptent de tout ou partie des charges publiques: celui-ci de la milice, cet autre de la corvée, ce dernier de la taille." (Tocqueville:155).

Les commerçants, les officiers et les chefs d'entreprises composaient la *moyenne bourgeoisie* dont l'épine dorsale était les gens de professions libérales. Parmi ces derniers, on peut énumérer les juges, les avocats, les médecins, les notaires et les écrivains." Pétrie d'humanités classiques, nourrie de la lecture des philosophes " (Pons:53-54), cette bourgeoisie a joué un rôle important dans la Révolution française.

Ces bourgeois aussi aspiraient à occuper plus de place dans les offices de l'Etat. Quand la noblesse était insuffisante pour remplir certaines charges dans ces offices, on prenait les moyens bourgeois comme officiers.

Les artisans et les petits commerçants formaient la *petite bourgeoisie*. Leur vie était moins aisée que celle de la moyenne bourgeoisie.

Les artisans, qui étaient exemptés de *la taille* au XVII^e siècle, devaient la payer au siècle suivant. *Les vingtièmes*, qui venaient s'y surajouter, pressaient bien les artisans et les commerçants. " La condition générale des artisans se détériore encore au XVIII^e siècle par suite des lourdes charges qui pèsent sur les corporations." (Ellul:216).

Cette petite bourgeoisie était bien hiérarchisée. A l'haut de l'échelle, se trouvaient les imprimeurs, les orfèvres, etc. qui étaient indépendants des marchands et qui devaient avoir un capital. Au bas de l'échelle, nous pouvons citer les cordonniers, les tisserands, les drapiers, les merciers, les ébénistes qui produisaient eux-mêmes et qui restaient sous la dépendance des marchands. D'autre part, ceux qui ont perdu, en s'appauvrissant, leur titre de grande bourgeoisie, étaient une autre catégorie de la petite bourgeoisie.

Une autre caractéristique des petits bourgeois était qu'ils pourraient devenir grands bourgeois ou nobles en s'enrichissant ou même en se procurant quelque office. Car, "l'office permettait au bourgeois d'accéder à la noblesse." (Ellul:215). Mais les

marchands et les artisans étaient privés de cette ascension sociale. C'étaient leurs fils qui arriveraient à y accéder.

Ne sachant pas organiser une classe solide, les *ouvriers* du XVIII^e siècle, qui font partie, eux aussi, du tiers état, ont dû se diviser en deux groupes: les apprentis et les compagnons.

L'apprentissage qui " ne commence pas avant douze ans, et peut durer longtemps, en général trois ou quatre ans " (Ellul:218) était obligatoire pour devenir compagnon. L'*apprenti* devait payer quelque somme au maître et à la corporation à la fois. Pour bien apprendre le métier, il devait faire attention à l'ouvrage que faisait son maître. Et ce dernier était chargé de lui apprendre toutes les subtilités du métier.

On devenait le *compagnon* après avoir terminé l'apprentissage de 3 ou 4 années. La situation des compagnons au XVIII^e siècle était plus mauvaise que celle des apprentis qui ne devaient qu'apprendre le métier. Car les résolutions prises par le gouvernement pesaient bien sur les compagnons. Ces derniers qui devaient faire le contrat de travail avec le maître, ne pouvaient pas le quitter avant de terminer l'ouvrage qu'ils ont commencé.

Les ouvriers travaillaient la plupart du temps sous les conditions bien pénibles. La journée de travail était bien longue. Dans certaines fabriques, ils travaillaient de quatre heures du matin à huit heures du soir, seize heures avec des arrêts pour les repas. " Le temps de travail est fixé du soleil levant au soleil couchant avec deux arrêts pour les repas." (Ellul:220). Mais ils avaient beaucoup de vacances. Ils ne travaillaient pas les dimanches. De plus, les mariages, les baptêmes, les enterrements, les premières communions leur permettaient de se reposer chez eux.

Les salaires des ouvriers étaient bien divers et insuffisants. Ces salaires variaient selon les métiers et les localités. Les ouvriers, par exemple, qui travaillaient dans les mines gagnaient 25 sous par le jour tandis que les journaliers en gagnaient 10. Beaucoup de salariés, qui ne pouvaient pas boucler leur budget, étaient réduits à l'indigence. Car comme les salaires ne s'élevaient pas en proportion de la hausse des prix, il était bien difficile de nourrir sa famille avec quelques sous qu'on gagnait par jour. " Il semble que le salaire réel ait encore brisé, on admet souvent que les salaires auraient augmenté de 20% au cours du XVIII^e siècle, alors que le coût de la vie aurait monté de 50%." (Ellul:221).

Le patronat maltraitait le plus souvent les ouvriers qui n'avaient pas d'organisation solide. Les associations, les confréries et les sociétés secrètes avaient été interdites par le gouvernement. Cependant vers la fin du XVIII^e siècle, le *compagnonnage*, qui était " une association fraternelle, société de secours et bureau de placement " (Ellul:226), existait à la dérobée malgré de l'interdiction du règlement de police du 12 septembre 1781. Cette association avait pour but de protéger les ouvriers contre les despotismes des maîtres. " Le compagnonnage permet aux ouvriers d'exercer une certaine pression sur les maîtres durs et avares. " (Kunstler:146). Comme la justice prenait toujours le parti des maîtres, les compagnonnages ne faisaient rien que s'entraider. La cotisation que devaient payer tous les ouvriers était réservée aux malades et aux chômeurs.

Les *paysans* dont le nombre était à peu près vingt millions constituaient la majorité de la population française vers la fin du XVIII^e siècle. On peut parler de deux groupes de paysans au XVIII^e siècle: *les serfs* et *les paysans libres*.

Sous le règne de Louis XV, le nombre des serfs, qui vivaient surtout en Lorraine et en Franche-Comté, était presque un million. La *mainmorte*, qui consistait à sevrer l'enfant de l'héritage de son père quand ce dernier ne payait pas les droits seigneuriaux, ne leur permettait pas d'être propriétaires fonciers. Bien que Louis XVI ait aboli le servage et que Necker, directeur général des Finances, la mainmorte à la seconde moitié du siècle, les seigneurs se sont obstinés à les continuer jusqu'à la Révolution.

Quant aux paysans libres, qui représentaient près de 90% du nombre des propriétaires pendant la seconde moitié du règne de Louis XV, ils ne sont pas empêchés, comme les autres ordres de la société, de se diviser en quelques catégories " avec des conditions diverses, allant de l'ouvrier agricole au grand fermier, en passant par le métayer libre, le tenancier de domaine seigneurial. " (Ellul :221).

Les *ouvriers agricoles* qui travaillaient jour et nuit s'appauvrirent de plus en plus, vers la fin du XVIII^e siècle, à cause des exigences royales et des droits seigneuriaux. Le nombre de ces paysans augmentait sans cesse dans certaines provinces. Comme leurs salaires ne se sont pas élevés en proportion de la hausse des prix, ils vivaient dans l'indigence.

Les *grands fermiers* dont chacun d'eux possédait plus de cinq hectares de terrain et qui constituaient " une sorte d'aristocratie villageoise " (Kunstler:295) se sont

permis de s'enrichir en prenant, au détriment des journaliers agricoles et des petits fermiers, tous les terrains en location. Ils ne songeaient qu'à leur profit et traitaient les journaliers et les petits fermiers en esclaves. D'où une haine implacable des ceux-ci contre ceux-là.

Les *métayers* étaient des paysans qui cultivaient la terre des paysans riches. Ces derniers partageaient le produit de la ferme avec les métayers qui louaient la terre "sans avoir les moyens de fournir le capital d'exploitation." (Kunstler:75). Le clergé, la noblesse ou la bourgeoisie qui étaient des propriétaires fonciers donnaient en location leur terre qu'ils ne voudraient pas cultiver. Le *métayage*, qui était un système en vogue en Bretagne et en Lorraine sous le règne de Louis XVI, permettait ainsi aux ouvriers agricoles de posséder quelque terrain et aux petits fermiers de grandir leur exploitation.

Les paysans, qui menaient une vie si misérable, devaient d'autre part, accomplir certaines charges fiscales et personnelles.

Tout d'abord les charges imposées par la royauté. La *capitation*, les *vingtièmes* et la *taille* étaient des taxes qui ne pesaient que sur eux. La taille qui avait déculpé depuis le XVII^e siècle variait si vite qu'aucun paysan ne pouvait évaluer un an d'avance la somme qu'il devrait payer l'année prochaine. Le paysan devait payer cet impôt selon les apparences de sa fortune estimée par les collecteurs nommés parmi eux. Ces collecteurs devaient percevoir l'impôt. Quand ils ne pouvaient pas le faire, ils devaient compléter la somme de leurs deniers. De là de grandes querelles entre les collecteurs et les paysans.

Pour contraindre la taille, les paysans du XVIII^e siècle s'efforçaient, le plus souvent, de feindre misérables.

Pour échapper à cette taxation violente et arbitraire, le paysan français, en plein dix-huitième siècle, agit comme le juif du moyen âge. Il se montre misérable en apparence quand par hasard il ne l'est pas en réalité. (Tocqueville:182-183).

A cette occasion, nous pouvons citer Les Confessions de Jean-Jacques Rousseau où ce dernier nous a donné un exemple de paysan misérable et rusé à la fois du siècle des Lumières. Rousseau qui se rendait en Savoie pour voir de près un lieu admirable s'égare dans une paroisse. Après avoir frappé à la porte d'une maison campagnarde, il demande au paysan, qui ouvre la porte, de lui donner à manger. Le

paysan hospitalier lui offre du lait et du pain d'orge en lui disant qu'il était tout ce qu'il avait. Ayant confiance en Rousseau, il lui donne encore le froment de vin et le jambon. Rousseau, qui a tout mangé, veut lui payer. Mais le paysan refuse l'argent et dit : " Je cache mon vin à cause des aides; je cache mon pain à cause de la taille. Je serais un homme perdu, si l'on pouvait se douter que je ne meurs pas de faim." (1959:217).

En effet le villageois devait paraître pauvre. Sinon le collecteur, paysan de la même paroisse, augmentait sa taille. Le paysan vendait parfois ses bestiaux pour payer ses tailles. Ou encore on lui saisissait les meubles quand il n'avait rien pour payer.

Il y avait une autre taxe que payaient les paysans au clergé. Cette charge fiscale que l'on appelait la *dîme* variait selon les revenus des paysans. La *grande dîme* que l'on versait sur les quatre denrées (le blé, le seigle, l'orge et l'avoine), la *petite dîme* sur les autres denrées et enfin la *dîme sur les bestiaux*. Les revenus touchés de cet impôt devaient être réservés aux pauvres et aux frais de l'église. Mais les seigneurs laïcs et les évêques, qui la détenaient, ne s'en servaient pas convenablement à son vrai motif, ce qui irritait les paysans.

La *corvée* venait à la tête des charges personnelles. Vers la fin du règne de Louis XIV, les routes empierrées se faisaient réparer à l'aide de la corvée que seuls les paysans étaient obligés de fournir. Cette charge s'étend de plus en plus et on s'en sert non seulement pour la construction des routes, mais aussi pour transporter les forçats dans les bagnes, pour rassembler des charrettes et des boeufs pour traîner les bagages. On ne payait pas beaucoup les paysans qui faisaient cet emploi. Et ils étaient toujours tristes tandis que les autres demeuraient aisés grâce eux. " Les progrès de la société qui enrichissent toutes les autres classes, le désespèrent; la civilisation tourne contre lui seul " remarque (185) ainsi Alexis de Tocqueville le sort du paysan du XVIII^e siècle.

Une autre charge personnelle était la *milice*. Cette charge aussi, comme les autres, ne pesait que sur les paysans. Par ce système qui existait depuis le XVII^e siècle, on recrutait les fils des paysans par tirage au sort.

De temps à autre on faisait tirer au sort la jeunesse des campagnes, et on prenait dans son sein un certain nombre de soldats dont on formait des régiments de milice où l'on servait pendant six ans. (Tocqueville:111).

Le système de milice impliquait beaucoup d'inégalités et d'injustices. Car, c'étaient seulement les fils des paysans pauvres qui étaient soumis à cette charge. Les domestiques qui travaillaient chez un gentilhomme, les valets des bourgeois et les fils des cultivateurs qui payaient le plus d'impôts en étaient exemptés. Pour contraindre cette charge publique, les fils de certains paysans fuyaient parfois dans les bois ou les montagnes.

Quant aux droits seigneuriaux, c'étaient eux qui touchaient le plus aux paysans. Malgré l'abolition du système féodal, certains traits caractéristiques de la seigneurie se maintenaient encore au XVIII^e siècle.

Les seigneurs possédaient les *droits de péage* qui consistaient à rançonner les voyageurs à l'entrée des ponts ou aux barrages établies dans les rivières. Les *droits sur les foires et dans les marchés* et *ceux de chasse* n'appartenaient qu'à eux seuls. Les paysans ne pouvaient pas posséder des colombiers et des pigeons. Car, c'était un droit réservé aux seigneurs. Ils devaient d'ailleurs faire moudre à leur moulin, vendanger à leur pressoire et faire cuire le pain à leur four.

Les seigneurs avaient d'autre part le *droit de lods et ventes* qui " était un impôt qu'on paye au seigneur toutes les fois qu'on vend ou qu'on achète des terres dans les limites de la seigneurie." (Tocqueville:104). Ces seigneurs ne pensaient point à renoncer à leurs droits sur la terre. Car c'est grâce à cette dernière qu'ils sont devenus riches.

Le sort du paysan français a été le même presque pendant tout l'Ancien Régime. Il était écrasé sous les impôts et les droits à la fois royaux et seigneuriaux et méprisé par les autres ordres.

1.2. VIE DE FAMILLE

Malgré les divers changements apparus au XVIII^e siècle et la libération des mœurs, la famille constituait, pour toutes les classes de la société, une institution importante, et même primordiale. Les mœurs, bien sûr, influaient sur la vie de famille. Dans les sous-chapitres suivants nous allons traiter la vie de famille et dans ce contexte exposer la signification du mariage, les relations entre les couples dans le mariage et les rapports entre les parents et leurs enfants.

1.2.1. LE MARIAGE

Le mariage, qui n'était qu'une émancipation et une liberté pour la jeune fille et qu'une occasion de connaître de nouveaux plaisirs pour l'homme, n'apportait pas beaucoup de choses aux jeunes mariés.

Sortie du couvent, on mariait tout de suite la jeune fille de la noblesse avec un mari choisi par les parents. Elle devait se soumettre à leur choix. Car, le mariage était une affaire importante qu'elle ne pourrait pas décider toute seule et c'étaient les parents qui savaient mieux examiner les considérations d'argent et de position, des convenances de fortune et de rang.

Les parents choisissaient le gendre futur lorsque leur fille était encore dans le couvent. Quand elle en était sortie, ils ne lui parlaient pas directement de son mariage. La jeune personne apprenait de l'un des parents qu'on la mariera prochainement. De plus, les cordonniers et les tailleurs qui venaient chez elle étaient le messager de son mariage.

Le cas était bien différent pour la jeune fille de la bourgeoisie. Les mariages des filles bourgeoises ne se réalisaient pas si vite comme ceux des filles nobles. Car, les bourgeois pensaient que les convenances de rang et de fortune ne suffisaient guère pour un mariage solide. Les jeunes gens devaient avoir au moins une passion ou une sympathie l'un pour l'autre.

Les filles de l'aristocratie consentaient forcément à leurs parents despotes qui ne leur demandaient point leurs avis au sujet du mariage. Car les qualités de l'homme avec qui elles se marieront ne leur importaient pas. C'était le mariage qui en chargerait la vie en leur mettant d'accomplir les impératifs de la société mondaine: assister aux soirées, aux bals, faire la promenade aux Tuileries, aller à l'Opéra et à la comédie.

Au temps de Louis XVI, la femme n'est l'égale de l'homme que dans le mariage. En se mariant, elle acquiert une personnalité que l'on refuse à la femme célibataire. A Paris et dans les grandes villes du royaume, les jeunes filles ne voient dans le mariage qu'une émancipation, un moyen, et le seul, de devenir libres. (Kunstler:276).

Certaines de ces filles se mariaient même avec les hommes, qu'elles ne connaissaient pas du tout, pour posséder des bijoux précieux ou de belles toilettes.

Mais une fille bourgeoise ne prenait pas le mariage au léger. Au contraire de la fille noble pour qui le mariage n'était qu'une émancipation qui lui permettrait de vivre tout ce que les parents ont déjà défendu, elle connaissait bien les charges que le mariage lui porterait. Avec le mariage elle devait quitter la vie brillante qu'elle menait sous le toit paternel tandis que la vie animée et égayée de la fille noble ne commençait qu'avec le mariage.

Un autre point remarquable dans le mariage de la noblesse du XVIII^e siècle était l'autorité parentale fortement exercée sur les filles. Ces dernières n'étaient jamais consultées au sujet de leur mariage.

Quand la jeune fille était sortie du couvent, ses parents la mariaient avec un inconnu. Parfois ils l'enlevaient du couvent sans attendre la fin de l'éducation. La peur de rentrer au couvent poussait la jeune fille à se résigner à la décision parentale. Toute ignorante, la jeune pensionnaire, qui ne savait point juger avec lucidité les hommes qui approchaient d'elle, finissait par accepter la décision parentale.

Il arrivait que la jeune fille s'opposait à la décision de son père et qu'une querelle s'animait entre eux. La crainte empêchait les mères, dans ces luttes, de prendre le parti de leurs filles. Elles ne faisaient rien que regarder ces scènes de luttes qui se déroulaient autour d'elles.

La jeune fille bourgeoise demeurait sûre de ces querelles au sujet du choix du conjoint. Car, ses parents se bornaient à lui parler d'un homme qui désirait l'épouser et ne pensaient point à forcer sa volonté. Ils ne l'empêchaient pas d'être la maîtresse absolue de sa décision. Ayant le respect pour ses parents, la jeune fille leur donnait le dernier mot bien qu'on l'autorise à choisir son mari futur.

Quoi qu'il en soit, la plupart des gens, mariés par l'autorité des parents, terminaient leur mariage peu de temps plus tard. Accompli non par la volonté des jeunes, mais par la convenance de famille, un tel mariage manquait de l'amour. Les maris prenaient alors des maîtresses et étaient bien tolérants envers leurs femmes quand elles les trompaient avec des amants.

La remarque des frères De Goncourt (236-237) suffira, nous croyons, à mettre à nu ces caractères vicieux des mariages qui s'accomplissaient au XVIII^e siècle:

Ainsi considéré, le mariage du dix-huitième siècle ne semble plus une institution ni un sacrement, mais un contrat qui n'engage ni la constance

de l'homme ni la fidélité de la femme. Il ne représente point pour la société de ce temps ce qu'il représente pour la société contemporaine. Il n'évoque point chez l'homme, chez la femme même, les émotions que donne la conscience d'un engagement du coeur. Il n'implique pas l'idée de l'amour, et c'est à peine s'il la comporte: là est son grand signe, son mal originel, et aussi son excuse.

1.2.2. LES RELATIONS CONJUGALES

Comme nous l'avons déjà signalé, les jeunes gens préféraient, au XVIII^e siècle, le mariage de raison au mariage d'amour par la peur de leurs parents. En sacrifiant leurs propres inclinations aux intérêts égoïstes de leurs parents, ils risquaient de mener une vie ennuyeuse et insupportable avec quelqu'un ou quelqu'une que l'on n'aimait point. De là une vie conjugale qui manquait de respect et de fidélité réciproques.

La convenance de famille n'était pas le seul facteur qui menaçait la vie conjugale. Les modes sociales et les usages du temps même séparaient les époux les uns des autres.

Imaginons tout d'abord, les deux êtres qui étaient étrangers l'un à l'autre et qui devaient mener une vie sous le même toit. Les nouveaux mariés du XVIII^e siècle n'en étaient guère différents.

La jeune fille qui aspirait à vivre les impératifs de la société mondaine telles que voir le bal, aller à l'Opéra, participer aux soirées, et le jeune homme, qui brûlait de connaître des goûts charnels, commencent à déguster de la vie conjugale " quand toutes les distractions des premières semaines du mariage, présentations, visites, petits voyages, arrangements de la vie, de l'habitation, de l'avenir étaient à leur fin." (De Goncourt:50). Leur mariage, qui n'était point basé sur l'amour, l'engagement du coeur et les émotions sincères, n'arrivait pas à les unir étroitement. Las de la monotonie de la vie conjugale, le jeune homme s'éloignait de sa maison un peu plus chaque jour.

Quant à l'épouse, les activités sociales et les impératifs du temps occupaient toute sa journée et sa soirée même. Car, la femme du XVIII^e siècle avait une grande curiosité pour les sciences et les arts. Cette femme, dont l'imagination ne cessait de sauter d'idées en idées, d'occupations en occupations ne se privait point des activités mondaines qui l'écartaient pendant toute la journée de sa maison.

Tout d'abord les salons qui étaient en vogue au XVIII^e siècle. " Un salon est, au XVIII^e siècle, une petite cour présidée par une dame au moins un peu mûre." (Maire

et Glotz 1949:13). C'était toujours presque par l'ambition mondaine que les femmes, en sacrifiant leurs bien-être, tenaient des salons. Car, les habitués de ces salons étaient les gens du monde. Ceux-ci qui se réunissaient pour établir le commerce d'idées, aspiraient, d'autre part, à se distinguer par l'aisance et le raffinement. Ils l'exprimaient par leur prétention d'avoir fondé la *bonne compagnie* qui était

une association des deux sexes dont le but était de se distinguer de la mauvaise compagnie, des sociétés vulgaires, par la perfection des moyens de plaire, par la délicatesse de l'amabilité. (De Goncourt:72).

Le soir elle se précipitait à un bal masqué ou à l'Opéra. Avec les hommes dont elle vient de faire la connaissance, elle se liait d'amitié et leur parlait sans aucune pudeur de ses secrets conjugaux. Ces rencontres permettaient, d'autre part, à la femme du XVIII^e siècle, d'étaler sa coquetterie et de s'assouvir des aspirations de mondanité.

La femme mondaine avait ainsi la liberté de savourer toutes ces démarches que l'on qualifiait d'autrefois de légèreté. " Rendez-vous, occasions, toutes les facilités, elle les a sous la main: elle ne va plus à l'adultère, l'adultère vient à elle." (De Goncourt:237-238).

Sortie du salon d'une dame et tombée de fatigue, elle se mettait au lit sans parler un mot même avec son mari. La maison était pour ainsi dire son hôtel auquel elle arrivait pour dormir. Aucune relation sentimentale ni même conjugale ne se déroulait entre l'épouse et le mari. Ils se refroidissaient et s'éloignaient l'un de l'autre chaque jour un peu plus.

La femme, qui ne pouvait pas atteindre le bonheur dans son mariage, se mettait alors à le chercher ailleurs. Pour se sauver des souffrances qu'elle avait dans ses relations avec son mari, elle se mettait à se lier d'amitié avec une femme. Avoir une confidente était, au XVIII^e, une mode adoptée par la plupart des femmes mariées. Les conversations n'étaient pas toujours sans danger pour la vertu des femmes. " La causerie se laissant aller à son cours se mettait à rouler sur les ridicules des maris, les inconvénients du mariage." (De Goncourt:154).

Tandis que la femme courait d'un salon à un autre, qu'elle partageait ses secrets conjugaux avec une femme ou avec un homme en qui elle avait la confiance, le mari était bien loin de sa maison. Bien qu'ils aient juré, en se mariant, de passer une vie ensemble, le mari aristocrate passait ses jours loin de sa femme à cause de son métier. " Le mari appartient à la cour, à la guerre, avant d'appartenir au mariage. " (De

Goncourt:238). La femme, à la maison, s'ennuyait ou se livrait aux plaisirs du monde pendant l'absence de son mari. Cette séparation involontaire du mari était une autre cause des désastres des mariages. Au lieu de se trouver chez lui et rendre heureuse sa femme, le mari ne la voyait et ses enfants que pendant quelques jours dans une année. Cette absence du mari poussait enfin la femme à s'abandonner aux plaisirs du siècle.

D'autre part, certaines idées nourries du courant libertin étaient la cause principale du relâchement du lien conjugal. Au XVII^e siècle c'étaient les Précieuses qui s'opposaient au mariage. Ces femmes, qui s'étaient chargées de s'opposer aux valeurs en cours pour se distinguer du bas peuple et qui ne voyaient dans le mariage que la servitude de la femme, visaient à saper cette institution sainte. Voyant le mariage comme la grande entrave pour la propagation de ses mœurs corrompues, le libertinage, qui a atteint son point culminant au XVIII^e siècle, a cherché à semer son inutilité. Ses partisans le prenaient pour un ridicule et prétendaient qu'il n'était digne que des petites gens. Ils ne désiraient point se classer parmi les bourgeois, les roturiers qui se mariaient pour mener une vie conjugale.

Bien que la bourgeoisie ait pris, depuis le milieu du siècle, les modes et les mœurs de la noblesse, les mariages accomplis dans cet ordre moyen ont su se garder des entraves au bonheur conjugal. Les corruptions dans la vie conjugale telles que la tolérance mutuelle, la froideur de détachement et les relâchements des liens conjugaux, que maints époux du temps adoptaient, n'étaient guère connues par les bourgeois.

Au contraire des époux nobles qui ne connaissaient point le bonheur conjugal, les époux bourgeois ne se privaient pas d'éprouver les joies de leur union intime. Le mari et la femme, sans s'abandonner aux mœurs corrompues qui menaçaient alors le mariage, avaient des ménages étroitement unis. La froideur, l'infidélité, l'inconstance ni même l'indifférence ne se trouvaient guère dans ces mariages heureux. Les époux étaient vraiment heureux. Car, leurs liens conjugaux étaient fortifiés par l'amour et le dévouement. La douce intimité et la tendresse ne cessaient pas de régner dans les relations entre eux. Ils ne pensaient qu'à vivre, sans se quitter, jusqu'à la mort. Comme ils se sont unis par l'amitié tendre, ils ne perdaient rien de l'amour de jeunesse quand ils vieillissaient. C'était cet amour conjugal qui leur rappelait sans cesse les devoirs qu'ils se devaient l'un pour l'autre. A l'opposé des nobles qui n'avaient pas de bonheur conjugal, parce qu'ils ne faisaient rien pour y arriver, les couples bourgeois donnaient

ainsi des exemples de familles heureuses malgré tant de mœurs corrompues qui s'étaient emparées de la vie conjugale.

1.2.3. LES RAPPORTS ENTRE LES PARENTS ET LES ENFANTS

Au dix-huitième siècle, quand l'enfant est né, ses parents ne le recevaient pas par la joie. Si le nouveau-né était une fille, sa venue causait la déception même dans toute la famille. Parce que la fille ne pouvait pas être " l'héritier prédestiné à toutes les continuations et à toutes les survivances du nom, des charges, de la fortune d'une maison. " (De Goncourt:11).

Dans la maison où il n'y avait aucune relation familiale, l'enfant passait toute sa journée avec sa gouvernante ou son précepteur. Les parents dédaignaient de s'en occuper. L'enfant ne les voyait que quand il descendait chez eux.

Le manque de tendresse était la cause principale de ce manque de communion entre l'enfant et ses parents. Ces derniers se permettaient de sévrer des liens affectifs l'enfant dont la naissance ne les rendait point heureux. L'enfant manquait surtout la tendresse maternelle que sa mère devait lui dispenser dès sa naissance. C'est parce que " la maternité d'alors ne connaît point les douceurs familiers qui donnent aux enfants une tendresse confiante. " (De Goncourt:15). Ce sentiment de tendresse, qui devait se trouver dans les relations entre les parents et l'enfant, cédait alors la place à la peur qui y régnait toujours. Aux yeux de l'enfant, les parents avaient une autorité redoutable. La sévérité et la violence parentales l'empêchaient d'agir sans gêne devant eux. Comme l'enfant savait bien qu'une moindre faute sera punie, il ne désobéissait point. La timidité causée par la peur des verges ne lui permettait de leur épancher son cœur et ne pouvant pas le confier sous le toit paternel, il se mettait à le chercher ailleurs.

Les échanges affectifs et les communications sociales étaient donc assurées en dehors de la famille par un milieu très dense et très chaud, composé de voisins, d'amis, de maîtres et serviteurs, d'enfants et de vieillards, de femmes et d'hommes, où l'inclination jouait sans trop de contrainte. (Ariès 1973:7).

A l'âge avancé même, l'enfant avait de la peine à avoir des rapports satisfaisants avec ses parents. D'où le refoulement des sentiments qui exerçait une influence funeste sur sa vie psychologique.

C'est par le manque de tendresse chez les parents, l'enfant s'est toujours éloigné de la maison paternelle. Le fait que l'on met en nourrice prouve l'égoïsme des parents.

"Cette coutume qui veut que l'enfant disparaisse de la vue de ses parents" (Badinter:109) était adoptée presque par toutes les familles aristocrates du XVIII^e siècle. Certaines familles bourgeoises, qui les imitaient, s'étaient abandonnées, elles aussi, à cette mode. L'enfant demeurait négligé ainsi non seulement physiquement mais aussi moralement. Car l'enfant prenait de la nourrice ses idées fausses aussi.

Pour se débarrasser de l'enfant, les parents le confiaient d'ailleurs à une gouvernante ou à un précepteur. Ils l'envoyaient ensuite au couvent ou au collège. La mère qui devait veiller sur son enfant ne se souciait point de son éducation. La mère et son enfant étaient pour ainsi dire deux personnes qui se voyaient rarement l'une l'autre. Car, l'enfant passait tout son temps avec sa gouvernante ou son précepteur au lieu de le passer avec sa mère.

Le couvent était le signe le plus évident de l'insouciance des parents envers leurs enfants. Quand ils mettaient leurs filles une fois au couvent, ils ne pensaient guère à aller la voir. Et la fille, à qui la tendresse et les caresses parentales manquaient, attendait avec impatience le jour où elle en sortira. Son séjour au couvent, pendant quelques années, permettait à ses parents, qui voudraient s'en débarrasser, de ne manquer aucun de leurs plaisirs mondains.

Quant aux mères bourgeoises, elles s'emparaient, tout d'abord, de l'allaitement de leurs enfants. Car, allaiter l'enfant était, pour elles, une charge amusante et elles le prenaient pour un devoir que devait faire chaque mère.

Mais certaines mères bourgeoises ont imité, avec le temps, les aristocrates et ont commencé à en prendre les moeurs et les usages. Les modes telles que mettre son enfant en nourrice, remettre sa fille au couvent et ne s'occuper point d'elle, charger une gouvernante ou un précepteur, quand l'enfant était chez la maison paternelle, étaient approuvées par elles-mêmes aussi. Comme dans l'aristocratie, les liens qui nouaient l'enfant à ses parents surtout à sa mère avaient ainsi disparu par cette froideur et cette indifférence qu'adoptaient la plupart des mères du XVIII^e siècle.

1.3. EDUCATION DES ENFANTS

L'éducation des enfants surtout celle des filles a été, au XVIII^e siècle, l'un des problèmes les plus importants. Au XVII^e siècle, certaines personnes telles que Fénelon, Fleury et Mme de Maintenon, qui n'ignoraient pas l'importance de l'éducation des filles, ont cherché, par leurs écrits, à attirer l'attention sur ce problème.

Au XVIII^e siècle, il fallait reconstruire l'éducation féminine. C'est par une bonne éducation que devaient prendre les filles qu'on peut écarter les dangers du libertinage et de la débauche. Car ces derniers ne cessaient point de propager leurs idées et leurs mœurs corruptrices qui pourraient nuire à la moralité des filles. " Si partout l'éducation des filles s'impose pour freiner le relâchement des mœurs, à Paris celle-ci semble encore plus nécessaire parce que la capitale amplifie tous les dangers. " (Sonnet 1987:265-266).

L'inégalité dans le sujet de l'éducation qui régnait depuis longtemps se trouvait encore au XVIII^e siècle. Certains parents envoyaient leurs fils au collège mais l'instruction de leurs filles ne les intéressait pas. Ou même, l'éducation conventuelle, qui consistait en l'apprentissage de la lecture, de l'écriture, de quelques renseignements religieux et enfin de travaux d'aiguilles, était, selon eux, la seule forme convenable aux filles.

On ne peut pas limiter au collège ou au couvent l'éducation des enfants. L'enfant du XVIII^e siècle commençait son éducation dès sa mise en nourrice. Elisabeth Badinter, qui mettait l'accent sur le même point, distingue (1980:109) trois phases dans l'éducation des enfants:

Au XVIII^e siècle l'éducation de l'enfant des classes bourgeoises ou aristocrates suit toujours à peu près le même rituel, ponctué par trois phases différentes: la mise en nourrice, le retour à la maison puis le départ au couvent ou en pension.

Pour se faire une idée plus précise sur l'éducation des enfants, nous allons étudier séparément ces trois étapes et notre étude portera surtout sur l'éducation des filles.

1.3.1. LA MISE EN NOURRICE

Les mères villageoises allaitaient leurs enfants au contraire des femmes dans les villes qui négligeaient ou le plus souvent méprisaient ce devoir. Cette mode était adoptée non seulement par les parents nobles mais aussi par les artisans et les ouvriers. Ces derniers devaient le faire, car la mère aidait son mari dans son travail. Mais les femmes aristocrates ne pensaient qu'à leur bien-être. Ces femmes, qui prétendaient que "nourrir soi-même son enfant revenait à avouer qu'on n'appartenait pas à la meilleure société" (Badinter:85), se déchargeaient de cette obligation maternelle et

négligeaient ainsi les soins moraux et affectifs de leurs enfants en les confiant à des nourrices mercenaires.

Pendant quatre ans qui étaient la durée moyenne, les parents ne se donnaient pas grande peine pour prendre des nouvelles de leurs enfants en nourrice. Le sort de ces derniers en bas âge dépendait de la nourrice qui ne mettait pas, la plupart du temps, du soin nécessaire à leur développement physique et moral.

Jean-Jacques Rousseau, qui a insisté sur l'allaitement maternel (1959:255), a bien montré les conséquences quand on a refusé à le faire:

Ces douces mères qui, débarrassées de leurs enfants, se livrent gaiment aux amusements de la ville sont coupables de paresse, d'insensibilité et d'égoïsme. Elles seront punies dans leur chair, car les enfants qu'elles ont abandonnés dès leur naissance ne leur montreront ni tendresse, ni respect. Les maris seront volages et la famille tout entière sera faite d'étrangers qui se fuiront.

1.3.2. L'EDUCATION A LA MAISON

Les mères du XVIII^e siècle qui ont dédaigné d'allaiter leurs enfants, ont dédaigné encore de leur donner une bonne éducation. En montrant la même négligence en matière de l'allaitement, elles confiaient leurs fils au précepteur et leurs filles à la gouvernante. Et cette mode nous montre qu'elles ne s'inquiétaient point à la fois de l'éducation morale et de l'éducation intellectuelle de leurs enfants. Mettre son enfant aux mains d'un étranger, c'est la plus grande négligence. " Car il n'y a de bon éducateur que celui ou plutôt celle qui connaît parfaitement le "terrain" des opérations. " (Badinter:253).

Aux yeux de la plupart des mères de la société du XVIII^e siècle s'occuper de l'éducation de son enfant n'était qu'une corvée. Comme elles savaient bien que cette tâche les empêcherait de se livrer aux amusements du monde, elles chargeaient une gouvernante ou un précepteur pour cette tâche.

La gouvernante se contentait de lui apprendre ce qui était nécessaire pour le monde. Tout ce que l'enfant a appris d'elle consistait en les règles de la bienséance telles que boire et manger correctement, faire la révérence etc.

L'éducation intellectuelle de l'enfant était en grande partie négligée par sa mère. Avant de partir pour le collège ou pour le couvent, l'enfant apprenait tout de la

gouvernante ou du précepteur. La gouvernante lui apprenait la lecture et l'écriture. On complétait l'éducation intellectuelle de l'enfant par quelques renseignements géographiques. Dans la plupart des cas, le précepteur était insuffisant comme la gouvernante. Il se contentait, lui aussi, d'apprendre à l'enfant à lire et à écrire, quelques mots de latin et un peu d'histoire et de géographie.

Les parents, qui devaient soigner dans leur choix de ceux à qui ils confiaient leurs enfants, n'y accordaient guère de l'importance. Ils pensaient qu'il ne fallait pas se mettre en peine de chercher quelqu'un dont le devoir n'était qu'enseigner quelques connaissances. C'est pourquoi ils ne s'efforçaient pas de bien connaître les caractères de ceux qui s'occuperaient de l'éducation de leurs enfants. " En réalité, les parents tiennent souvent davantage compte de leur valet de chambre que du précepteur. " (Badinter:122).

1.3.3. L'EDUCATION CONVENTUELLE

Le couvent qui était d'un grand usage au XVII^e siècle garde encore au siècle suivant son influence comme lieu d'instruction.

L'éducation conventuelle de la jeune fille commençait par l'accomplissement de l'éducation à la maison. Le nombre des couvents, qui visaient à garder la moralité des jeunes filles contre la dépravation des mœurs et contre le courant libertin qui avait trouvé tant de partisans dans le siècle des Lumières, a augmenté sans cesse.

Les jeunes filles apprenaient la lecture, l'écriture et les arts domestiques dans ces couvents dont " l'année scolaire avec ses dates de rentrée et de sortie et de vacances n'existe pas. " (Sonnet:206). En outre de l'apprentissage domestique et des connaissances religieuses telles que la croyance en Dieu, la prière, la messe et la première communion, les filles y prenaient les leçons de danse, de chant et de musique.

Partout c'est une éducation flottant entre la mondanité et le renoncement, entre la retraite et les talents du siècle, une éducation qui va de Dieu à un maître d'agrément, de la méditation à une leçon de révérence. (De Goncourt:28).

L'éducation conventuelle, qui ne visait à informer les jeunes filles que sur la vie religieuse et la vie domestique, ne manquait pas ainsi de les préparer à une vie mondaine. En quittant sa sévérité de la vie de cloître, elle s'adoucissait de plus en plus

et permettait aux pensionnaires de continuer certains goûts et charmes de la vie mondaine qu'elles ont déjà connus et goûtés chez le toit paternel.

Les jeunes filles étaient bien ignorantes. A la fin de l'étude conventuelle, certaines ne savaient pas même lire et écrire. " En plein XVIII^e siècle, les mémorialistes rapportent que l'une des filles de Louis XV sortit du couvent sans savoir lire. " (Badinter:100). La faute venait d'abord de l'insuffisance de la formation offerte aux jeunes filles. Qu'est-ce qu'elles apprenaient dans ces soi-disant lieux d'instruction? La formation qu'elles prenaient consistait en l'instruction religieuse, l'alphabétisation et les travaux d'aiguilles. La plupart des filles qui sortaient du couvent à la fin d'une étude d'un an étaient faibles même en ces trois contenus d'étude.

D'ailleurs, les religieuses appelées " soeurs " n'étaient point aptes à donner l'instruction nécessaire. N'ayant pas des dons pédagogiques et n'étant pas spécialistes en aucune des leçons, elles ne procuraient pas beaucoup de choses aux jeunes filles.

L'un des plus inconvénients de l'éducation conventuelle était que l'on demandait aux jeunes filles de quitter la vie mondaine et de se cloîtrer dans le couvent. La jeune fille qui s'attristait de se séparer du goût des salons, des fêtes et des soirées, se mettait à se souvenir et à rêver d'autres joies dont la vie claustrée du couvent l'a privées.

Les choses entrevues dans une sortie, les plaisirs, les hommages aux femmes, passaient et repassaient dans sa tête, grandissaient dans sa personne, irritaient ses impatiences, agitaient ses nuits. (De Goncourt:31)

Et elle ne pouvait pas apaiser les tortures que causait cette privation. Sortie du couvent, elle se donnait tout de suite à des goûts puis à des débauches par un geste de révolte contre la vie claustrée qu'elle devait mener au couvent.

Cette vie claustrée non plus ne pouvait pas empêcher les jeunes pensionnaires d'être au courant de ce qui se passait hors du cloître dans la société mondaine. Elles admiraient et enviaient les toilettes des dames qui venaient les voir pendant les visites au parloir qui n'étaient plus attentivement surveillées. Pendant ces visites on leur parlait des intrigues amoureuses qui se déroulaient dans la cour et des nouvelles de la vie attrayante de Paris. " La clôture n'arrêtait rien des pensées du monde, ni les ambitions, ni les insomnies, ni les rêves, ni les fièvres d'avenir. " (De Goncourt:20). Les pensionnaires qui sortaient du couvent quelquefois par semaine trouvaient la possibilité de comparer la vie qu'elles menaient avec celle qui était en dehors et

s'ébahissaient devant la lueur de celle-ci et la monotonie de celle-là. Pendant ces sorties, elles assistaient à des bals d'enfants et à des représentations théâtrales même. Tout cela suffisait à les rendre heureuses même si passagèrement et quand elles étaient rentrées au couvent, au lieu d'étudier leurs leçons elles passaient leur temps à s'abandonner aux rêves de ce monde perdu.

Au contraire de la jeune fille qui prenait le couvent pour la prison, certaines femmes y trouvaient le bonheur et l'évasion. Le couvent ne se bornait pas ainsi à être lieu d'instruction des jeunes filles et il se chargeait de répondre à certains besoins sociaux des femmes d'alors. Les femmes qui ont divorcé d'avec leurs maris, celles qui ont dû payer les dettes de leurs maris morts s'y retiraient pour trouver le bonheur et la paix. Et enfin certaines femmes qui ont porté préjudice à leur vertu y vivaient pour expier par la vie claustrée.

Quoi qu'il en soit, la formation et l'expérience conventuelles n'ont pas manqué de marquer profondément l'âme de certaines filles. Ces dernières n'ont jamais oublié les souvenirs de quelques années de cloître, d'éducation, des cours religieux dans les pensions conventuelles. Le souvenir d'une seule année suffisait parfois de faire y retourner l'ancienne pensionnaire goûter de nouveau le bonheur de ses séjours d'autrefois. Comme le remarquent les frères De Goncourt (19) à propos de ce fait, le

retour d'habitude et de recueillement aux lieux, aux souvenirs, au Dieu de leur jeunesse, qui inspireront à Laclos la belle scène de Mme de Tourvel mourant dans cette chambre qui fut la chambre de son enfance.

Malgré tout, l'éducation conventuelle avait beaucoup d'inconvénients au XVIII^e siècle. L'enfant passait quelques années loin de ses parents et cette éducation ne lui procurait rien ni intellectuel ni même moral.

DEUXIEME PARTIE

2. LES MOEURS ET LA LITTERATURE DANS LA DEUXIEME MOITIE DU XVIII^e SIECLE: DEUX EXEMPLES: "LA NOUVELLE HELOISE" ET "LES LIAISONS DANGEREUSES"

2.1. LES MOEURS DANS LES ANNEES 1760

Dans les moeurs françaises, qui ont bien changé depuis la Régence, on voit une apparente corruption vers les années 1760.

La société mondaine, vers 1760, avait la corruption dans ses usages, la perversité dans ses élégances. Cette société dont les membres étaient presque tous des habitués des salons ont corrompu les moeurs françaises en mettant à la mode la débauche et l'adultère.

L'amour conjugal était, à leurs yeux, un préjugé et un ridicule. Ils voudraient que dans le mariage la femme et le mari n'aient rien de commun que le soin d'avoir quelques héritiers du nom. Dans ce monde où Rousseau est entré lui-même vers 1750, on considérait souvent la vertu comme une duperie et le vice comme la vraie sagesse.

L'impudence était adoptée par la plupart des femmes de cette société mondaine. Rousseau, qui a vécu dans cette société de Paris pendant quinze ans, l'a critiqué par la bouche de son héros Saint-Preux qui a visité lui-même Paris. Les femmes du monde, qui élevaient leurs filles avec la plus stricte sévérité, se conduisaient elles-mêmes avec la plus liberté. Ne voyant rien d'inconvenient dans la débauche elles couraient, souvent en accord avec leurs maris, d'une aventure amoureuse à l'autre. Dans ces ménages aristocratiques, la femme avait autant de liberté que son mari. Les époux, qui n'étaient d'accord sur rien, ne partageaient pas la même chambre, parfois le même appartement non plus.

La fidélité conjugale ne signifiait rien pour ces époux aristocrates. Mme de Warens, par exemple, que connaissait bien Rousseau quitte son mari pour suivre son amant. Elle vit, elle aussi, dans une société aristocratique où il passait pour ridicule

d'être fidèle et où rien ne pouvait arrêter la perversion dans les mœurs conjugales. Dans cette société, on enlevait aux jeunes filles toute liberté en leur imposant des mariages odieux et on considérait l'adultère des femmes mariées avec indulgence ou même avec sympathie, n'est-ce pas une étonnante contradiction?

Dans certaines classes de la société que Rousseau a connues, les mœurs étaient bien relâchées. La mode chez les gens du monde n'était pas aux ménages unis; et trop souvent les maris s'accommodaient avec indifférence des galanteries et des assiduités d'autres hommes auprès de leur femme. Mme d'Epinay, qui a protégé Rousseau et l'a logé à l'Hermitage, a été la maîtresse de Francueil, puis de Grimm. Quant à Mme d'Houdetot, qui eut une âme et une intelligence d'élite, à l'époque même où, se laissant courtiser par Rousseau, elle lui inspirait une passion violente et désespérée, elle était la maîtresse en titre du poète Saint-Lambert.

Même en admettant que cette haute société n'a pas été aussi pervertie qu'elle le paraît, on peut soutenir qu'elle a été fort frivole. C'est cette société oisive que Rousseau a connue, avec ses bavardages, ses médisances, ses rivalités, ses fausses pudeurs, ses petites hypocrisies ou au contraire, son cynisme.

La corruption similaire règne dans l'éducation des enfants aussi. Les parents au temps de Rousseau étaient bien indolents à l'égard de leurs enfants. Le père ne s'occupait pas plus de son fils que la mère de sa fille; ils étaient très absorbés par leurs plaisirs, et ils s'en remettaient à un gouverneur et à une gouvernante du soin d'orner l'esprit et de discipliner l'âme de leurs enfants. Ne connaissant pas leurs enfants, nulle intimité n'existait entre eux. Pour se débarrasser de la corvée d'élever leurs fils, ils cherchaient un gouverneur qui, assez souvent, n'était pas en état de diriger leurs leçons ni de mettre en état d'en profiter. La fille partageait avec le fils le même sort. Quand elle est sortie des bras de la nourrice, d'une nourrice que l'on n'a visitée qu'une ou deux fois, elle était encore loin de ses parents. Car cette fois c'était la gouvernante qui s'occupait d'elle. La fille habitait, la plupart du temps, avec sa gouvernante qui ne lui enseignait qu'à lire et à écrire. Elle en apprenait surtout faire la révérence. Les parents la mettaient ensuite au couvent. L'éducation au XVIII^e siècle était notamment vicieuse par le fait qu'elle ne préparait les filles et les garçons qu'aux activités mondaines. Ceux-ci, poudrés dès les premiers âges, l'épée au côté et le chapeau sous le bras, excellaient à faire des compliments; celles-là, dès leur petite enfance, ne manquaient pas de se tenir droit et de danser correctement et parler avec délicatesse.

2.1.1. JEAN-JACQUES ROUSSEAU ET LES MOEURS

Bien qu'il l'ait critiquée dans la plupart de ses oeuvres, Rousseau resta sous l'influence de cette société mondaine et perversie.

Si aux Charmettes, Rousseau n'a pas été sans doute aussi heureux qu'il l'a dit, du moins il a pu s'y former en y vivant selon ses goûts et selon ses penchants. Quand il arrive à Paris en 1741, il se trouva mêlé à une société où il se sentit vite malheureux et mal à l'aise, parce qu'il s'y trouva dépaycé et sentit peser sur lui les contraintes. Il en a néanmoins subi l'influence; et cette société, elle aussi, l'a formé, soit que par faiblesse ou par ambition, il ait cédé à l'opinion et aux habitudes de son temps, soit au contraire qu'il ait voulu, par principe ou par orgueil, s'élever contre cette société et affirmer son indépendance par ses écrits et par ses actes.

Dans les salons qu'il fréquenta, il connut des académiciens et des philosophes avec qui il se lia. C'est ainsi qu'il fut amené, sinon à penser comme eux, du moins à raisonner, à discuter, à chercher des arguments ou à les refuter, à coordonner des idées, à en tirer des conséquences et des conclusions. Lui, l'homme de la nature et des extases sentimentales, devint, presque malgré lui, philosophe au contact de ceux qu'il approchait. Il fut même de tous le plus systématique, en ce sens qu'il édifia une oeuvre qui, malgré sa diversité, eut une grande unité. Il y a chez Rousseau un cartésien qui cherche à justifier ses actes ou ses jugements, qui, à chaque instant, fait appel à cette raison contre laquelle il a pourtant jeté si souvent l'anathème.

Il est d'autre part certain qu'au point de vue moral il a aussi cédé à l'entraînement du milieu où il a vécu. Fréquentant des libertins, il s'est souvent conduit comme eux. Les soupers fins et les petites orgies ne lui déplurent pas. Ayant coudoyé des hommes qui, après avoir séduit une femme, n'hésitaient pas à mettre leur enfant à l'hospice, il déclare dans Les Confessions: " Cela me gagna. Je formai ma façon de penser sur celle que je voyais en règne chez des gens très aimables; et je me dis: puisque c'est l'usage du pays, quand on y vit on peut le suivre." (150). Rousseau devait plaider la cause de ces hommes. Car il a mis lui aussi ses cinq enfants à l'Hospice des Enfants-Trouvés dès qu'ils naissent. Le même Rousseau a écrit un livre sur l'éducation. Réussirait-il mieux dans la théorie que dans la pratique, et un maître qui avait si complètement échoué dans sa tâche était-il capable de conseiller autrui? Du moins Rousseau, qui était père, a-t-il éprouvé ses méthodes d'enseignement sur ses enfants à lui, pour acquérir le droit de les recommander aux autres pères? Et de même, sa

conduite à l'égard de ses enfants est très certainement d'un père dénaturé, et son livre, l'Emile, est le plus ardent plaidoyer qu'on n'ait jamais écrit en faveur des enfants.

C'est peut-être excuser un peu vite une grave faute qu'il a par la suite amèrement regrettée et a essayé de justifier par toutes sortes de sophismes; il n'en est pas moins vrai que la moyenne des enfants abandonnés est allée en augmentant au XVIII^e siècle.

Lui qui aimait la solitude et la campagne ne s'est éloigné de la capitale qu'à son corps défendant; et il est revenu s'y installer en 1769, après plusieurs années de vie errante, alors qu'il aurait dû logiquement souhaiter mener une vie calme et saine, loin de la grande ville, dans un de ces cadres rustiques qu'il avait si souvent exaltés dans ses livres.

Cette contradiction entre ses principes et sa conduite, nous la retrouvons encore entre ses professions de foi vertueuses et ses mauvais instincts qui firent de lui un dévoyé. Mauvais garçon, maraudeur, menteur, voleur, il ne sait pas résister aux tentations. Quand il sortit de l'Hospice des Catéchumènes de Turin où, sans conviction, il avait abjuré le protestantisme, il entra comme laquais au service de Mme de Vercellis. Il y vola, nous dit-il lui-même, un ruban rose d'argent. Non seulement il vole, non seulement il aggrave son vol par un odieux mensonge, mais, ce qui est peut-être plus mal encore, il résiste aux prières et aux larmes d'une brave fille qu'il a calomniée. Il s'en défendait et, avec une audace diabolique, en accusant la jeune cuisinière Marion, qui aussitôt fut chassée. C'était joindre une lâcheté à un mensonge. C'est ici que nous avons besoin, pour l'excuser un peu, de rappeler ces années malheureuses qu'il avait passées loin de la maison paternelle, abandonné à lui-même, et à tous ses mauvais instincts, n'ayant pour camarades que les ouvriers paresseux et fripons de M. de Duicommun, et enfin les laquais effrontés de Mme de Vercellis.

Plus tard, admis comme précepteur chez M. de Mably, il lui déroba son vin pour le boire en cachette. Sans énergie pour triompher de ses vices, il se lia, malgré son orgueil immense, avec les premiers venus, pour vivre de vagabondage et d'expédients. Sans tact et sans délicatesse, il témoigna la plus noire ingratitude à ses bienfaiteurs les plus attentifs et les plus dévoués. Crime plus grave encore, il abandonne successivement ses cinq enfants aux Enfants-Trouvés et essaie ensuite de se justifier par de misérables sophismes.

Rousseau, ayant vécu dans la société mondaine de son temps, a cherché d'abord à s'y adapter, et, suivant les conseils du Père Castel, de " se pousser dans le monde par

les femmes ". Il s'éprend souvent des femmes mondaines dont il fait la connaissance. C'est dans une promenade à Thônes qu'il rencontre Mlle Galley et de Graffenried, se livre avec elles à cette cueillette des cerises dont Les Confessions ont immortalisé la grâce tendre. Il a laissé, avec des cerises, une part de son coeur à Mlle Galley. Mais ces amours sont sans lendemain. Il envoie même à Mme Dupin une déclaration d'amour par lettre. Il est pourtant à noter qu'au moment où il vit dans le monde, il se lie avec une servante d'auberge, Thérèse Levasseur, avec laquelle il ne tarde pas à se mettre en ménage, et qui devait être toute sa vie son indigne compagne. Autant les femmes du monde qui tournent la tête de Rousseau sont raffinées, autant Thérèse est sotte et stupide.

Nous croyons que la présence de Thérèse était nécessaire à Rousseau. Il a beau vivre à Paris dans la société la plus cultivée et être attiré par les femmes du grand monde, il s'y sent gauche et peut-être ridicule. Il n'a jamais pu s'initier à la politesse conventionnelle des salons. Il trouve alors plus simple de lui refuser toute espèce de valeur. Il continue sans doute à vivre auprès des financiers et des grands, mais il ne cherche même pas à cacher ses goûts plébéins; il se flatte au contraire de les avoir, et sa liaison avec Thérèse devient une garantie de sa sincérité.

Dans cette attitude il entraînait peut-être plus d'orgueil que de conviction; mais si Rousseau n'avait pas fréquenté la haute société pour y renoncer ensuite, s'il n'avait pas préféré, du moins en apparence, l'intimité de Thérèse à celle des femmes du monde, il aurait manqué de deux points d'appui pour étayer ses critiques et ses théories. En ce sens le fait d'avoir fréquenté des salons tout en liant définitivement sa vie avec une femme du peuple a pu, sinon former Rousseau à proprement parler, du moins le soutenir dans son action: il a pu accuser la société mondaine de corruption sans qu'on l'accusât de ne pas l'avoir connue, il a pu faire l'éloge du peuple et affirmer la supériorité des instincts naturels, sans qu'on l'accusât de n'avoir vécu que dans les salons.

Rousseau admire et critique à la fois la société dans laquelle il a vécu. Mais cette société n'a pas manqué, à son tour, de former profondément Rousseau.

2.1.2. UNE VIE A TOUTE EPREUVE

Jean-Jacques Rousseau naît à Genève le 28 juin 1712. C'est le deuxième enfant d'Isaac Rousseau, citoyen de Genève, horloger intelligent mais d'un caractère léger, et de Suzanne Bernard, fille d'un pasteur, qui meurt le 7 juillet des suites de couches.

Son père ne se préoccupe guère de donner à ses deux fils une éducation suivie: l'aîné, plus âgé que Jean-Jacques de sept ans, s'échappe, à dix-huit ans, un jour de la maison paternelle et ne donne jamais de ses nouvelles. Jean-Jacques grandit entre sa tante paternelle Suzan, " sa mie Jacqueline " (Rousseau 1959:30) et son père qui le chérissait.

Il semble bien que la principale intervention de son père dans son éducation ait été, dès qu'il sut lire, de dévorer avec lui des romans, puis des historiens et des moralistes plus ou moins romanesques. La lecture précoce des romans avait exalté l'imagination de Rousseau. Ce dernier dévore Plutarque dont les héros étaient des modèles pour lui. L'éducation domestique, pleine de douceurs et de caresses, et des histoires qui se passent dans le pays des romans ou dans le monde des héros, tout cela exalte sa sensibilité naturelle et enflamme sa naissante imagination.

Le père de Rousseau se querelle, au cours d'une partie de chasse, avec le capitaine Gautier et le blesse d'un coup d'épée à la joue. Condamné à Genève à la suite de cette rixe, il s'enfuit à Nyon et se remarie. Rousseau fut confié à son oncle Bernard, lequel se sentant incapable d'élever à la fois son neveu et son fils, les mit tous deux en pension en Bossey, chez un pasteur nommé Lamercier.

Bossey est un village situé à un mille environ de Genève; les années que Rousseau a passées dans ce village sont très importantes pour l'histoire de sa vie et le développement de son génie; car il apprit, d'une part, dans la pieuse maison du pasteur Lamercier, à honorer et à prier Dieu, et les principes religieux que lui a inculqués alors son austère précepteur et qu'il n'a jamais oubliés, devaient le distinguer un jour des philosophes athées du dix-huitième siècle. Et, d'autre part, c'est pendant les années passées au village de Bossey que s'est éveillé en lui l'amour de la nature: " La campagne était pour moi si nouvelle que je ne pouvais me lasser d'en jouir. Je pris pour elle un goût si vif qu'il n'a jamais pu s'éteindre " (1959:42) dit Rousseau.

Après une aventure fâcheuse, Rousseau et son cousin furent retirés de chez M. Lamercier et ils retournent à Genève, chez l'oncle Bernard en 1724. C'était le plus grand malheur qui pût lui arriver, car personne ne s'est occupé plus de lui, son oncle ne songeant qu'à ses plaisirs et son père vivant retiré à Nyon, ville de Suisse, située sur

le lac de Genève, sans s'inquiéter beaucoup de l'éducation et de l'avenir de son fils. Celui-ci, qui parlait de ces années passées chez son oncle, disait mélancoliquement: "Ainsi se perdait en niaiserie le plus précieux temps de mon enfance avant qu'on est décidé de ma destination." (1959 :62)

Quand le moment de choisir un métier vient, Rousseau entre en apprentissage chez le greffier Masseran qui le traite bien dur et qui le congédie enfin pour sa bêtise. Puis il commence à travailler chez le graveur Ducommun et y reste près de trois ans. Mais en mars 1728 il prolonge imprudemment une promenade dans la campagne et trouve les portes de Genève fermées. Il décide de ne plus revenir dans sa ville natale et part à l'aventure. Voilà donc Rousseau livré à lui-même, " dans le vaste espace du monde ". (1959:79). A partir de ce moment, il est plus libre et plus isolé. Il ne faut pas s'étonner s'il a commis des fautes, et de très graves, et on ne doit pas juger avec indulgence un enfant à qui on n'a pas donné le temps de s'instruire, que personne, en définitive, n'a pris la peine d'élever et qui, dès l'âge de seize ans, est le maître de faire tout ce qu'il veut et de vagabonder partout où il lui plaira.

Rousseau s'en va trouver le curé de Confignon, Monsieur de Pontverre. Quoi qu'il en soit l'excellent curé décide que Rousseau doit aller trouver à Annecy celle qui centralisait tous ceux et celles qui désiraient entrer dans le giron de l'église catholique, Mme de Warens, convertisseuse officielle de Savoie et qui, depuis deux ans, a abandonné son mari et vit avec son jardinier, Claude Anet. Mais elle n'a évidemment pas droit de conversion. Il faut partir trois jours après pour Turin. Rousseau se rend à l'Hospice du Spirito Santo où il est admis au catholicisme. Il y passe quatre mois.

Pour gagner sa vie, il est d'abord laquais chez Mme de Vercellis où il est bien traité et se plaît. Mais Mme de Vercellis meurt à la fin de l'année 1728. Après avoir erré dans Turin quelques semaines, Rousseau entre au service du comte de Gouvon qui s'intéresse à lui et l'aide à apprendre le latin et l'italien. Il le quitte au bout de quelques mois et recommence à courir l'aventure en compagnie d'un ancien camarade d'atelier. Pour vivre, les deux compères exhibent dans les auberges ce petit appareil qu'on appelle une fontaine d'Héron. Vite lassé, Rousseau revient à Annecy chercher asile chez Mme de Warens.

Il obtient une bourse de l'évêque d'Annecy, M. Bernex, pour entrer au séminaire. Il n'y reste que cinq mois. Sur les conseils de sa protectrice, il fait un voyage à Lyon, en compagnie de M. Le Maistre, compositeur de musique. Rousseau le suit et le quitte à Lyon lorsque Le Maistre est pris d'une crise d'épilepsie. Quand il

revient à Annecy, Mme de Warens n'est plus là: elle est partie pour Paris. Accompagnant une servante de Mme de Warens, Mlle de Merceret, Jean-Jacques retourne en Suisse, à Genève, à Nyon, à Fribourg, à Lausanne. Après un séjour à Neuchâtel, il part pour Berne et pour Soleure, suivant un aventurier qui se fait passer pour un archimandrite de Jérusalem. Il fait la connaissance à Soleure l'ambassadeur de France, le Marquis de Bonac. Celui-ci envoie Rousseau à Paris, chez M. Godard, colonel suisse, au service de la France, en lui demandant d'engager Jean-Jacques comme gouverneur de son neveu. Déçu par ce premier séjour à Paris et par son nouveau maître, Rousseau regagne à pied la Savoie, en passant par Lyon où il couche à la belle étoile et fait connaissance avec Mlle Serre dont il s'éprend. Mme de Warens le rappelle alors à Chambéry où elle habite et où il se rend, toujours à pied.

Il faut tout de même gagner sa vie. Rousseau devient employé au cadastre. Ces fonctions manquaient sans doute de poésie et, au bout de huit mois, il revient aux leçons de musique qui lui donnent comme élèves d'aimables demoiselles qui tour à tour ou simultanément prennent dans son coeur une place secrète. En juin 1734, il va à Genève où il voit sa famille, et à Nyon un père qui avait évidemment pris son parti de vivre sans rien savoir, ou presque de son fils. Rousseau retourne à Chambéry par Besançon. Dans l'été de 1736, il séjourne avec Mme de Warens dans le vallon des Charmettes. Il y passe des jours de bonheur, parce qu'il aimait Mme de Warens, parce que la campagne était fleurie, parce que les oiseaux chantaient. Mais de grands débats ont surgi avec le temps entre lui et Mme de Warens.

En juillet 1738 Jean-Jacques est revenu de Montpellier où il est allé se soigner. Mais pendant son absence Mme de Warens l'a remplacé dans ses faveurs par le chevalier de Wintzenried. Il vit encore quelques temps aux Charmettes, mais il y vit seul. En avril 1740, il part pour Lyon, comme précepteur des deux enfants de M. de Mably, prévôt général de Lyon, qui s'appellent Saint-Marie et Condillac. Il y compose son Projet d'Education Pour M. de Saint-Marie. Il quitte son poste en mai 1741, continue à vivre à Chambéry et se décide enfin à partir pour Paris. Il y arrive en août 1742. A Paris, il se lie avec Voltaire, Diderot, Grimm et Condillac; il cultive son penchant pour la musique et donne, sans succès, à l'Académie lecture de son projet de notation musicale: Projet concernant de nouveaux signes pour la musique. Un jésuite, le Père Castel, lui conseille, pour réussir, de se pousser par les femmes. Heureusement le timide Rousseau sait trouver des relations; il est reçu chez Mesdames de Besenval et de Broglie, chez Mme de Dupin à qui sa timidité ne l'empêche pas d'envoyer par lettre une déclaration d'amour. Il subsiste tant bien que mal et accepte enfin un poste de

secrétaire du comte de Montaigu, ambassadeur de France à Venise. Il y restera jusqu'en août 1744 après de violents dissentiments avec l'ambassadeur.

En octobre 1744 il est de retour à Paris. Il continue à vivre comme il peut. Il est introduit chez le riche fermier général La Pouplinière. Il se lie avec Diderot. On joue son opéra des Muses galantes chez La Pouplinière et chez l'intendant des Menus. Par l'intermédiaire de M. de La Pouplinière, il entre en relations avec Voltaire et Rameau, et collabore avec eux pour composer Les Fêtes de Ramire. Dans l'automne 1746 il est secrétaire des Dupin à Chenonceaux et particulièrement de Mme de Dupin qui se pique de littérature et de philosophie. A Paris il vit avec une servante d'auberge, Thérèse Levasseur. Son premier enfant serait né dans l'hiver de 1746. Il le mit, ainsi que quatre autres, aux Enfants-Trouvés, comme il l'a avoué. En 1748 naissance d'un deuxième enfant, le sort de celui-ci est le même que nous l'avons déjà indiqué. Rousseau fait la connaissance de Mme d'Epinau qui le présente à sa belle soeur, Mlle de Bellegarde, peu avant le mariage de celle-ci avec le comte d'Houdetot.

En juillet 1749 Diderot est arrêté et enfermé au donjon de Vincennes. Très lié avec lui, Rousseau va souvent lui rendre visite. Il s'entretient avec lui du sujet proposé par l'Académie de Dijon: " Si le progrès des Sciences et des Arts a contribué à corrompre ou à épurer les moeurs ? ".

En 1750 Rousseau publie Discours sur les Sciences et les Arts. Il avait réussi au-delà de ce qu'il espérait: non seulement son discours fut couronné, mais encore il eut un succès très vif dans les salons de Paris. Il savait désormais comment il fallait parler, pour se faire applaudir, à ces Parisiens raffinés et blasés, et notamment dans un deuxième Discours sur l'Origine de l'inégalité parmi les hommes, il prendra plaisir et trouvera son profit à rompre en visière aux maximes et aux moeurs de son siècle. Ainsi, ce qui fait l'importance de ces discours, ce n'est pas la thèse en elle-même qu'y prit Rousseau et qu'il tiendra toute sa vie, de combattre la civilisation, le luxe, le théâtre même, et de prêcher aux mondains et aux sceptiques l'innocence et la simplicité patriarcales des premiers âges de l'humanité. Pour être conséquent et mettre sa conduite d'accord avec ses principes, Jean-Jacques réforma d'abord son genre de vie et son costume: il posa l'épée, prit une perruque ronde, vendit sa montre et se mit à copier de la musique. Fuyant même les salons de Paris, où il se sentait mal à l'aise à cause d'une certaine gaucherie de manières. C'est cette année même qu'il abandonne un troisième enfant.

Rousseau abandonne son quatrième enfant né en 1751. Le 18 octobre 1752, son opéra-comique Le Devin du village est représenté à Fontainebleau, devant la Cour. Le 1^{er} mars de la même année, l'oeuvre est jouée à l'Opéra: c'était la première fois que les paroles et la musique d'un opéra étaient du même auteur. En 1753, il publie dans le Dictionnaire Encyclopédique l'article Economie Politique dont il tirera des matériaux pour ses ouvrages politiques à venir. Ayant appris que l'Académie de Dijon met au concours la question de l'origine de l'inégalité parmi les hommes, il part passer une semaine dans la forêt de Saint-Germain, en compagnie de Thérèse, pour y méditer.

Le Discours sur l'origine de l'inégalité n'obtient pas le prix qu'espérait Rousseau. Le 1^{er} août 1754, il part pour Genève et abjure solennellement le catholicisme du Spirito Santo. Il dédie son nouvel ouvrage aux membres du Petit Conseil de Genève qui l'accueillent assez froidement. En 1755 il met son cinquième enfant à l'Hospice des Enfants-Trouvés.

Rousseau accepte, en avril 1756, l'hospitalité que lui offrait à la campagne Mme d'Epinay chez qui il avait séjourné au mois de septembre précédent et il s'y installe en compagnie de Thérèse et de la mère de celle-ci. Mme d'Epinay possédait, à l'entrée de la forêt de Montmorency, une petite maison appelée l'Hermitage: le site, très solitaire et très pittoresque, avait enchanté Jean-Jacques, la première fois qu'il l'avait vue avec Mme d'Epinay, et il lui était échappé de s'écrier avec transport: " Ah! Madame, quelle habitation délicieuse! Voilà un asile tout fait pour moi ". (1969: 160).

Après s'être installé commodément dans son asile champêtre, il régla ses occupations: le matin était employé à copier de la musique, c'était son gagne-pain. L'après-midi, il allait se promener, muni d'un crayon et d'un petit livre blanc, car il ne pouvait écrire et penser à son aise qu'en plein air.

C'est à l'Hermitage, dans la plus belle saison de l'année, sous des bocages frais, au chant du rossignol et au gazouillement des ruisseaux, que Jean-Jacques commença, l'imagination et le coeur en feu, un roman plein de beautés et de fautes de tout genre, La Nouvelle Héloïse. C'est surtout dans ce roman que nous verrons comment Rousseau comprenait la vie et le bonheur à la campagne.

En mars 1757, Rousseau se querelle avec Diderot à propos du Fils naturel. Il se reconcilie en avril. Vers la même date, il s'éprend de Sophie d'Houdetot, belle soeur de Mme d'Epinay et maîtresse du poète Saint-Lambert. A la fin de l'année il se brouille avec Mme d'Epinay. Il reçoit son congé le 1^{er} décembre, et le 15, il quitte

l'Hermitage. Ses voisins et protecteurs, le maréchal et la maréchale de Luxembourg lui ont offert gracieusement l'hospitalité et en décembre 1757, il s'est installé, à Montmorency, dans une petite maison appelée Mont-Louis. Cette maisonnette, tout entourée de verdure et de fleurs, et visitée par une multitude d'oiseaux qu'il se plaisait à apprivoiser, était bien faite pour inspirer un solitaire tel que Jean-Jacques. C'est à Mont-Louis qu'il a écrit la fameuse Lettre à d'Alembert sur les Spectacles, qu'il a terminé La Nouvelle Héloïse et qu'il a composé enfin un traité d'éducation intitulé l'Emile. En janvier 1761, la publication de La Nouvelle Héloïse s'est réalisée.

Rousseau, dans la même année, achève Le Contrat social et fait parvenir le manuscrit au libraire Rey à Amsterdam. L'oeuvre, imprimée en Hollande, paraît en avril 1762, mais traquée par la Police, ne peut entrer en France. L'Emile (juin 1762) est condamné au feu par le Parlement de Paris et l'auteur est décrété de prise de corps. Rousseau quitte Mont-Louis précipitamment dans la nuit du 9 au 10 juin 1762 et gagne la Suisse.

Jean-Jacques s'arrête d'abord dans le canton de Berne (14 juin 1762), à Yverdon, chez son ami Roguin, d'où il est expulsé. L'Emile et Le Contrat social sont brûlés à Genève le 19 juin 1762; Rousseau se rend alors à Motiers-Travers, dans le comté de Neuchâtel, appartenant au fils de Madame Boy de la Tour, recevant des cadeaux de Frédéric II, il y reste trois ans. Le gouverneur, Lord Keith, " Milord Maréchal ", le protège avec bonté.

Rousseau envenime les poursuites: il écrit sa Lettre à Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, pour protester contre le mandement dont L'Emile a été l'objet le 20 août 1762. Le 12 mai 1763 il abdique son titre de citoyen de Genève, qui lui avait été rendu en 1754. Pour répondre aux attaques de ses adversaires genevois, il publie en 1764, ses Lettres écrites de la Montagne: il y déclare qu'on l'a chassé sans motif et qu'il est victime de violentes et injustes persécutions. Attaqué dans un libelle anonyme intitulé Le Sentiment des citoyens (fin 1764) il commence, pour se défendre, à rédiger ses Confessions. Le 22 janvier 1765 Les lettres écrites de la Montagne sont brûlées à La Haye et à Paris, attaquées à Genève. Dans la nuit du 6 au 7 septembre 1765, des pierres sont lancées contre sa maison de Motiers-Travers. Rousseau accuse le pasteur Montmollin d'avoir ameuté la population contre lui. Il se réfugie dans la petite île de Saint-Pierre, sur le lac de Bienne, où il passe six semaines de calme. Le Sénat de Berne lui ordonne de quitter son territoire. Rousseau, par Strasbourg et Paris, gagne l'Angleterre (mars 1766) où le philosophe anglais Hume lui offre l'hospitalité. Il vit au

château de Wootton, chez M. Davenport, ami de Hume, où il rédigera les premiers livres des Confessions.

Excité par Thérèse qui s'ennuie en Angleterre et qui déclare que Hume trame un complot contre lui, Rousseau regagne la France (21 mai 1767). Une fois débarqué, il passe quinze jours à Fleury-sous-Meudon chez le marquis de Mirabeau. En août, le prince de Corti le reçoit près de Gisors, en Normandie, au château de la Trye. Il y demeure un an sous le nom de Renou, puis il quitte le château, traverse Lyon et gagne Grenoble. Il se fixe à Bourgoin, petite bourgade du Dauphiné, à l'auberge de la Fontaine d'Or, puis dans une maison vide et solitaire que Mme de Cézarges, une de ses admiratrices, lui offrait depuis longtemps. Devant deux témoins (M. de Rozières et M. de Champagneux) il déclare, le 30 août, qu'il épouse solennellement Thérèse, sans qu'il y ait d'ailleurs de cérémonie, ni religieuse ni civile. En janvier 1769, il se fixe à quelques kilomètres de là, à Monquin, où il continue à rédiger ses Confessions qui seront achevées l'année suivante.

Rousseau regagne Paris en avril 1770; il va s'installer rue Plâtrière, dans un humble logis. Il copie de la musique, herborise et termine les Confessions. Il compose ses Dialogues où il justifie sa conduite, car il se croit de plus en plus persécuté. Le 24 février 1776 il part pour Notre-Dame avec son manuscrit sous le bras pour le déposer sur l'autel. Il rédige, en 1777, les Rêveries d'un Promeneur Solitaire. Le 20 mai 1778, il accepte l'hospitalité de M. Girardin à Ermenonville. Il y meurt subitement le 2 juillet. On l'inhume dans l'île des Peupliers. Ses cendres sont transférées au Panthéon le 11 octobre 1794.

2.1.3. LA NOUVELLE HELOISE OU LE REVE PARADISIAQUE DANS UNE SOCIETE MONDAINE ET PERVERTIE

Une des caractéristiques les plus frappantes de l'oeuvre de Rousseau est en effet l'expansion de sa personnalité dans tous les sujets qu'il a abordés. Le lecteur peut deviner, par exemple, dans La Nouvelle Héloïse, la part d'autobiographie et peut sentir que l'état d'âme des personnages et celui de l'auteur étaient le même. Rousseau a ainsi mis, dans son roman, une vérité profonde, celle de son âme. Ses personnages n'aiment que ce qu'il a aimé et ne font que ce qu'il a fait. Le décor du roman a été emprunté aux souvenirs de son auteur. A chaque page du roman, c'est Jean-Jacques que nous trouvons. Rousseau a avoué lui-même dans les Confessions: " Je m'identifiais avec

l'amant et l'ami le plus qu'il m'était possible... lui donnant au surplus les vertus et les défauts que je me sentais." (58).

L'héroïne de La Nouvelle Héloïse, Julie, qu'était d'abord le symbole de la femme que rêvait Rousseau, se confond avec un être réel, la comtesse d'Houdetot. " Julie est en effet la transposition romanesque de Sophie d'Houdetot, que Rousseau avait aimée avec passion. " (Lecomte 1925:64-65).

Rousseau n'avait pas écrit les deux premières parties du roman, qui n'étaient qu'un échange de lettres d'amour, que pour satisfaire son goût des chimères. Après avoir connu Mme d'Houdetot chez Mme d'Epinay en 1757, il transforme le dessein de son roman qu'il avait déjà conçu dans l'été de 1756 et élargit le cadre de son histoire. La comtesse d'Houdetot et Julie se confondent dans son esprit et il se confond lui-même avec son héros, Saint-Preux. La Nouvelle Héloïse devient ainsi une oeuvre autobiographique vraiment vécue.

Julie et Saint-Preux s'aiment éperdument. Mais les parents de l'amante ne sont pas encore au courant de son amour pour Saint-Preux. Julie tremble pour leur secret et elle lui prie de s'éloigner quelque temps et d'entreprendre un voyage dans le Valais. Mais l'amant est pauvre et il a besoin de l'argent. Il n'accepte pourtant d'être le précepteur de Julie et Claire qu'à condition de n'être pas payé. Comme il ne gagne rien, il s'appauvrit et se ruine. Julie lui envoie donc de l'argent. Saint-Preux considère ce cadeau comme une insulte et le renvoie. L'amante estime que ce renvoie est injurieux pour elle. Nous lisons alors une dissertation sur le droit qu'a la femme qui aime et qui est riche d'aider de son argent celui qu'elle aime et qui est pauvre. Cette dissertation, qui n'est pas nécessaire pour l'histoire du roman d'amour, ne nous intéresse point en apparence. Mais elle intéresse fort Jean-Jacques Rousseau, car Mme de Warens lui avait beaucoup aidé pécuniairement. Recevoir de l'argent d'une femme aimée, un homme en a-t-il le droit? Saint-Preux et Rousseau répondent: oui. Saint-Preux se laisse donc convaincre, prend la boîte d'argent et part.

Le goût pour la musique de Rousseau occupait une place considérable dans ses préoccupations intellectuelles. Son engouement pour la musique lui venait du plaisir qu'il avait eu à entendre chanter, dans son enfance, la soeur de son père. Mais c'est auprès de Mme de Warens qu'il cultiva ce goût. Auprès d'elle, il apprit à solfier et bientôt il conçut pour la musique une véritable passion. Mme de Warens ayant organisé chez elle de petits concerts, Rousseau y rencontra un jeune organiste, l'abbais

Palais avec lequel il ne parla que de la musique; étant parvenu à lire passablement la musique, il lui restait encore à apprendre la composition. Comme il n'y avait personne en Savoie qui entendît rien à l'harmonie, il résolut en 1733 de partir pour Besançon et d'y prendre les leçons de l'abbé Blanchard, alors maître de musique de la cathédrale. Ces occupations musicales de Rousseau n'ont pas manqué de retentir sur La Nouvelle Héloïse dont la lettre XLVIII de la première partie et la lettre XXIII de la seconde partie nous en donnent des répercussions.

Milord Edouard rend à Saint-Preux et à Julie un premier service. Il leur révèle une nouvelle dissertation sur la musique italienne. Celle-ci, comme bien d'autres dissertations du roman, n'ont rien à voir avec l'aventure des deux amants. L'extase de Saint-Preux devant cette musique est l'histoire de l'extase de Rousseau, qui, avant son séjour à Verise, ne connaît que la musique française et, dans la théorie et comme dans la pratique, il admire et imite Rameau. En 1752, les comédiens italiens donnent à l'Opéra une série de représentations d'opéras-bouffes, avec le plus grand succès. Ces opéras-bouffes divisèrent la Cour, la ville et les gens de lettres en deux partis, ceux qui défendaient la musique française de Rameau et ceux qui prônaient la musique italienne. Les pamphlets abondent; un des plus solides est La lettre sur la musique française de Rousseau (1753). Celui-ci s'y faisait le champion de la musique italienne qui lui fait perdre les entrées à l'Opéra. Il fut attaqué et craignit même un moment pour sa vie au point que le lieutenant de police le fit protéger par ses hommes.

Claire, cousine de Julie, s'est fiancée à M. d'Orbe. Mais elle ne cesse pas s'intéresser à Julie dont les chagrins la tourmentent. Elle demande à Saint-Preux de partir pour que Julie soit heureuse et que les bruits qui commencent à courir la petite ville cessent.

Saint-Preux a ainsi dû quitter pour toujours sa Julie. Le même événement a été vécu par Rousseau. Il rencontre Mme d'Houdetot. Il l'aime de tout son coeur. Mais cette femme ne l'aime pas, elle aime Saint-Lambert, et elle ne pense point à le trahir par un autre homme. Comme sur le compte de Julie et de Saint-Preux, des médisances ont commencé à courir. Saint-Lambert, qui n'ignorait pas ce qui se passait, se met en colère contre cet amour clandestin de Rousseau. Mme d'Houdetot pense alors qu'elle doit être réservée. Et Jean-Jacques Rousseau doit rompre tous ses liens avec la comtesse. Le sort de Rousseau, auteur de La Nouvelle Héloïse, et celui de Saint-Preux, son héros, se confondent ainsi profondément.

Rousseau s'intéressait vivement au théâtre. Tout en composant La Nouvelle Héloïse, il écrivait La Lettre à d'Alembert. En outre, il y avait une ou même bien des querelles du théâtre qui passionnaient l'opinion. Tout déplaît à Rousseau dans le théâtre français. C'est un théâtre dangereux pour la morale, comme tout théâtre; la question n'est qu'effleurée dans La Nouvelle Héloïse parce que La Lettre à d'Alembert l'a copieusement discutée.

Au milieu de l'hiver de 1758 Rousseau écrit, en trois semaines, cette Lettre à d'Alembert, en réponse à l'article Genève dans l'Encyclopédie. Voici, en peu de mots, l'objet du débat: Voltaire, qui venait de s'établir à Ferney, aurait aimé que l'on y construisit une salle de spectacle, car le théâtre avait toujours été le plaisir favori, ou plutôt la passion dominante. Il poussa donc d'Alembert, qui venait de faire un voyage à Genève, à énumérer, dans son article de l'Encyclopédie, tous les avantages qu'il y aurait pour les Genevois à attirer chez eux une troupe de comédiens.

Rousseau, au contraire, s'appliqua, dans sa Lettre, à montrer les désavantages et à exagérer les dangers d'une telle innovation. Non content de flétrir, avec son éloquence emportée, les comédiens et de tourner en ridicule les mauvaises pièces qu'ils donnaient à Paris, il prit à partie les maîtres de la scène française.

Le goût de ce théâtre ne vaut pas mieux que la morale. C'est un goût aristocratique, qui met des conventions mondaines à la place de la vérité humaine. Dans les villes, le théâtre ne peut que corrompre le cœur des spectateurs, parce qu'il cherche à plaire en flattant les faiblesses ou les mauvais penchants. La tragédie nous présente ou des héros surhumains que nous ne pouvons imiter, ou des personnages égarés par la passion, pour lesquels nous n'éprouvons qu'une pitié stérile; quant à la comédie, elle est encore plus dangereuse, car elle fait rire aux dépens des naïfs ou n'hésite pas comme le Misanthrope de Molière à ridiculiser la vertu. Toutes ces considérations sur le théâtre sont évoquées dans la lettre XXIII de la deuxième partie de La Nouvelle Héloïse.

Au lieu de ces divertissements vains ou blâmables, que Rousseau condamne sans appel dans La Lettre à d'Alembert, il s'est plu à évoquer, dans la lettre VII de la cinquième partie de La Nouvelle Héloïse, les heureuses vendanges du château de Clarens où M. et Mme de Wolmar se sont établis après leur mariage. Quand le travail est fini, on veille encore un peu en attendant l'heure de la retraite, puis l'on allume un grand feu d'artifice au milieu des acclamations et des battements de mains. Voilà la vie simple et saine, les distractions naïves mais pures que Rousseau propose à la société de

son temps, si elle veut échapper à la corruption du vice et de la civilisation. Il les évoque avec d'autant plus d'émotion qu'il les a connues dans sa jeunesse; et il trouve pour les exalter des accents qu'on ne trouve nulle part ailleurs avant lui, même chez ceux qui avaient glorifié la vie des paysans, leur bonheur et leurs joies.

Les occupations théâtrales de Rousseau, comme tant d'autres occupations, trouvent ainsi leur place dans son roman.

Saint-Preux, qui visite Paris, a trompé Julie sans le savoir. Mais il se tient tout de même pour criminel. De jeunes libertins, qu'il a eu tort de fréquenter, se sont promis de venger les filles de plaisir du mépris qu'il affiche pour elles et ceux qui les fréquentent. On l'a conduit chez la femme d'un " colonel ", qui n'est qu'une femme facile. Saint-Preux met du vin blanc dans son vin rouge en croyant y mettre de l'eau. Bref, il s'enivre. Et quand il se réveille de son ivresse il se trouve dans les bras de l'une des demoiselles qui s'y trouvaient. Dès lors des remords cruels le tourmentent. Ici aussi les traces du souvenir personnel. Car il en était arrivé à Rousseau une analogue, avec la maîtresse d'un certain Klupffel, chapelain du prince de Saxe-Gotho.

Rousseau, qui doit renoncer à l'amour pour Mme d'Houdetot et s'en contenter de l'amitié, a osé lui demander directement la trahison envers son ami Saint-Lambert.

De même Julie et Saint-Preux doivent renoncer à leur amour. S'ils conservent intact au fond de leur coeur l'amour de la vertu, ils ne se sentent plus capables de lui obéir dans leurs actes. Julie épousera donc l'homme que son père lui destine, mais comme elle ne peut pas renoncer à Saint-Preux, elle ressemblera à tant d'honnêtes femmes selon le siècle, qui vendent aux obligations sociales ce qui leur revient par un mariage imposé, mais laissent au coeur tous ses droits. Saint-Preux accepte. La gloire renaît. L'idée de l'adultère entre ainsi dans les coeurs des amants.

Depuis son installation à l'Hermitage, la situation de Rousseau était aussi fautive vis-à-vis des philosophes qu'elle allait le devenir vis-à-vis de Sophie. Ami intime de Diderot, disciple respectueux de Voltaire, tenant par mille relations aux foyers de philosophie qu'étaient certains salons, il tendait cependant de plus en plus se tourner vers un Dieu secret et à se détourner des négations de l'Encyclopédie. Après la dispute avec Diderot, après la réconciliation, bien des germes d'opposition subsistaient.

Ces tentations, qui égarèrent un moment le coeur des deux amants et aveuglèrent leur conscience, à qui les attribuer? Aux philosophes. N'était-ce pas eux,

les responsables, sinon par leurs livres, du moins par leurs conversations, leurs moeurs, leurs applaudissements à l'amoralité d'autrui, les responsables de cet étrange état d'esprit qui faisait alors de l'adultère le remède naturel du mariage?

Non, Julie ne suivra pas leurs conseils impies. Elle demeurera fidèle. Mais, comme elle n'oublie certes pas Saint-Preux pour cela, ne trahit-elle pas la confiance de M. de Wolmar en pensant à son ami de jadis, en se cachant ainsi de son mari? Si, et celui-ci doit connaître le passé de sa femme; il doit savoir la place que Saint-Preux a tenue et tient encore dans son coeur. La loyauté véritable est à ce prix. Même franchise absolue entre Mme d'Houdetot, Saint-Lambert et Rousseau; celui-ci s'était fait le confident des deux amants, et c'est même en parlant à Rousseau de son amour pour Saint-Lambert que Mme d'Houdetot a d'abord enflammé le coeur du philosophe et l'a transporté dans cette atmosphère de passion.

D'autre part, les mêmes philosophes du XVIII^e siècle semblent s'attaquer beaucoup plus à la religion qu'au pouvoir. Beaucoup restent des déistes convaincus et certains chefs de file, comme Voltaire ou Condillac, évitent les négations extrêmes, mais d'autres, comme d'Holbach ou Helvétius, beaucoup moins prudents, sont nettement athées et matérialistes. En tout cas, tous semblent s'entendre pour revendiquer la tolérance et pouvoir ainsi mieux attaquer les dogmes du christianisme et des religions révélées. Voltaire lui-même, qui a pourtant affirmé la nécessité logique du déisme, s'est élevé contre le dogme de la Providence, et, dans son Essai sur les Moeurs, a rendu la religion chrétienne responsable de toutes les inepties. Le déisme des philosophes entraînait donc dans la pratique un scepticisme voisin de l'incrédulité.

Rousseau, qui avait étudié tous ces philosophes à la mode traitant de Dieu, de l'âme, de la liberté et de la morale, était au contraire un déiste fervent. Il l'était non comme Voltaire par nécessité, mais par besoin. Il se plaisait à sentir dans la nature la divine présence. Il s'est brouillé avec ces philosophes parce qu'il croyait à la morale, à l'âme, à Dieu. Par ses idées aussi que par cette dialectique passionnée, il se distingua des écrivains de son époque: il refusa d'être le compagnon d'armes de Diderot dans la guerre à outrance que ce dernier et ses amis, les philosophes, firent à la religion chrétienne. Rousseau, qui le montrera mieux encore dans l'Emile, a déjà le sentiment religieux; dans La Nouvelle Héloïse, il se sépare nettement des athées. Julie, l'héroïne du roman, a une foi très vive à laquelle elle essaie de convertir son mari, le sceptique M. de Wolmar. Rousseau, lui-même, un soir qu'il assistait, avec quelques-uns de ses amis, à un souper chez une comédienne célèbre, Mlle Quinault, se laissant emporter à

son emphase habituelle, ne craignit pas contredire les convives qui voulaient détruire toute espèce de religion. Comme on se moquait de ses préjugés, il répliqua avec vivacité: " Si c'est une lâcheté de souffrir qu'on dise du mal de son ami absent, c'est un crime de souffrir qu'on dise du mal de Dieu. " (1969:250). Les plaisanteries ayant continué de plus belle sur la naïveté des âmes religieuses: "Messieurs, dit Rousseau, en se levant de table, je sors, si vous dites un mot de plus."

Ce n'est pas que sa foi fût parfaitement orthodoxe et qu'il fermât l'oreille aux arguments du scepticisme. Un jour qu'il se promenait à la chevette avec Mme d'Epinay, et que celle-ci lui faisait part de ses doutes:

Madame, lui répondit Rousseau, quelquefois, au fond de mon cabinet, mes deux poings dans les yeux, ou au milieu des ténèbres de la nuit, je suis de l'ours des sceptiques. Mais voyez cela (ajouta-t-il en montrant le ciel): le lever du soleil, en dissipant la vapeur qui couvre la terre et en m'exposant la scène brillante et merveilleuse de la nature, dissipe, en même temps, les brouillards de mon esprit; je retrouve ma foi, mon Dieu, ma croyance en lui: je l'admire, je l'adore et je me prosterne en sa présence. (1969:175).

Ces phrases nous rappellent celles de Saint-Preux qui parle de la foi de Julie que la nature soutient et de l'incrédulité de son mari. La nature que nous retrouvons sans cesse dans la bouche de Rousseau est encore là-bas:

Imaginez Julie à la promenade avec son mari: l'une admirant, dans la riche et brillante parure que la terre étale, l'ouvrage et les dons de l'auteur de l'univers; l'autre ne voyant en tout cela qu'une combinaison fortuite, où rien n'est lié que par une force aveugle. Imaginez deux époux sincèrement unis, n'osant, de peur de s'importuner mutuellement, se livrer, l'un aux réflexions, l'autre aux sentiments que leur inspirent les objets qui les entourent, et tirer de leur attachement même le devoir de se contraindre incessamment. " (V-V)

On trouve ainsi, dans La Nouvelle Héloïse, l'écho des querelles de Rousseau avec les philosophes de son temps surtout avec ceux qui sont athées et matérialistes.

Le rêve de Rousseau qui pense à mener une vie à trois (lui, Saint-Lambert et Mme d'Houdetot) se confond même avec celui de M. de Wolmar, dans La Nouvelle Héloïse, qui projette de le faire pour réaliser la guérison des deux anciens amants, sa femme et Saint-Preux.

Jean-Jacques a aimé de toute son âme. Mais la comtesse appartient à un autre, à Saint-Lambert. Mme d'Houdetot ne veut pas être infidèle à son amant le poète Saint-Lambert alors aux armées. Puisqu'on ne peut pas nier l'existence, entre deux amants, d'autres liens que ceux de la possession, Rousseau doit trouver d'autre ressource pour être proche de son amante. Il conçoit alors le rêve d'une vie idéale où ils pourraient vivre unis tous les trois dans une amitié fondée sur l'estime et la confiance réciproques. Ce rêve que la réalité rend impossible, Rousseau lui prête vie dans son roman.

Comme Rousseau, Saint-Preux aime aussi éperdument. Mais c'est un amour sans espoir, car le fier M. d'Etange, entêté de noblesse, n'accepte point de donner sa fille à un roturier. D'autre part, il a permis sa fille à un ami qui lui sauva la vie. Saint-Preux doit alors renoncer à celle qu'il aime. Quant à Julie, elle ne pense qu'à être une femme honnête en remplissant les devoirs conjugaux. A partir de la troisième partie, Rousseau imagine que Julie épouse M. de Wolmar, puis il suppose que son époux demande à Saint-Preux de les rejoindre au château de Clarens. Le roman de la passion va alors devenir le roman de la vertu.

Ainsi nous pouvons trouver dans La Nouvelle Héloïse le souvenir constant des préoccupations philosophiques, des sentiments, des épreuves et des rêves de Rousseau pendant les années 1757, 1758, 1759. Tout Rousseau est contenu dans le roman, le bon et le mauvais, le déclamatoire et le sensible, le rhéteur et le passionné.

La troisième et la quatrième partie constituent les éléments d'un roman personnel où chaque événement de la vie sentimentale de l'auteur auprès de Mme d'Houdetot est transcrit, parfois avec les mêmes phrases que lui et Sophie employaient dans leurs lettres.

2.2. LES MOEURS DANS LES ANNEES 1780

Aux approches de la Révolution, les mœurs des français étaient fort corrompues. Les femmes dépravées couvraient leurs vices de l'hypocrisie des mœurs tandis que les hommes libertins cherchaient à paraître par la vanité.

Laclos a vécu dans une époque de volupté en d'autres mots, époque de la femme, celle de luxe et d'élégance chez les nobles, de souffrance et de colères chez le peuple, l'époque qui demande aux époux de mener hors du foyer une vie à rebours, une vie antinaturelle contre laquelle s'est déjà élevé Rousseau.

Les vices des femmes dépravées se sont illustrées dans la société de cette époque où l'amour était l'unique préoccupation et où la femme, devenue l'égale et l'adversaire de l'homme, pouvait opposer ses avantages aux siens, l'égaliser en audace et le surpasser pour la finesse et la dissimulation. Les instincts et les sentiments de cette femme dépravée ont été émoussés par la vie de salon.

Le libertinage, qui existait depuis quelques siècles, était, à l'époque où Laclos entreprit de peindre les libertins, devenu pour une part un jeu de société. Ces personnages reflètent bien l'atmosphère générale à la veille de la Révolution.

Une invincible confiance en sa supériorité était bien répandue parmi les seigneurs du règne de Louis XVI. C'était une caractéristique tout aristocratique. C'est dans les salons que cette vanité s'est exaltée et s'est raffinée. Un seigneur français ne pensait point à gagner de l'argent ou à primer dans une carrière. A la guerre même, il ne cherchait qu'à briller par une action d'éclat pour jouir à la cour d'une nouvelle auréole. On avait mis fin aux grandes guerres. L'amour-propre surchauffé devait donc consumer son ardeur et déployer ses ressources dans les combats légers et frivoles des salons. Les succès de société lui restaient seuls. Et les succès d'amour en étaient les plus flatteurs.

Les salons de Versailles sont devenus ainsi le champ d'élection de bataille des sexes. C'est dans cette guerre nouvelle que les jeunes oisifs de la haute société ont cherché à assouvir leur-amour propre. L'amour-vanité s'est ainsi insinué dans les mœurs à la veille de la Révolution.

D'autre part, les progrès de l'irrégion sont considérables dans ce monde pervers qui fréquente les salons où se rencontrent les gens de lettres et des riches avides de plaisirs. La corruption grandissante des mœurs a attisé l'irrégion. C'est le temps des " petits-maîtres " qui ne pensent qu'à leurs plaisirs, celui des mariages à la mode où les jeunes époux n'ont jamais la même chambre, ni souvent le même appartement et changent à leur guise d'amant et de maîtresse. L'incrédulité pénètre, comme à Paris, dans les classes privilégiés. La noblesse provinciale est moins tentée de suivre les modes. Ses mœurs qui ne changent guère sont restées plus sérieuses. La haute noblesse, profondément atteinte par le goût du luxe et du plaisir, éloigne chaque jour un peu plus de la religion tandis que la noblesse provinciale montre très souvent une dévotion minutieuse. La bourgeoisie riche a continué à rester fidèle à la foi. Malgré la réussite de la philosophie athée aux approches de la Révolution, les

bourgeois ont résisté, jusqu'au bout, à l'incrédulité. Quant au peuple, il ne cesse point de pratiquer sa religion.

2.2.1. LACLOS ET LES MOEURS

L'officier subalterne subissait, lui aussi, la fascination de cette société élégante et perversie à la fois qui lui était fermée.

Grenoble, par exemple, était une ville très dangereuse pour le jeu et pour les femmes. Laclos avait des qualités personnelles qui le faisaient se répandre dans la meilleure société où il était le plus répondu. Il écrivait à Mme Riccoboni qu'il s'était toujours beaucoup occupé des femmes. " Comment s'en occuper et ne les aimer point?" (1935:690). Pourtant, pendant les sept années qu'il passe à Grenoble, ses chefs ne cessent de vanter la régularité de sa conduite et la dignité de ses moeurs.

Comme Rousseau qui n'a pas manqué de se livrer aux moeurs corrompues de son siècle qu'il critiquera plus tard dans son roman, Laclos est resté, lui aussi, sous l'influence de son époque. Fort jeune il fréquentait les loges des francs-maçons qui s'étaient formées dans un grand nombre de régiments, souvent distinctes pour les officiers et sous-officiers. On s'y piquait de littérature, de philosophie, de goût pour les Lumières, c'est-à-dire, qu'on s'y montrait frondeur et irréligieux. C'est justement là le "bel air" de la cour et de la capitale. Les oisifs venaient pour s'y distraire, les beaux esprits pour y briller et les ambitieux pour s'y faire des relations utiles. Il est connu que les oeuvres du citoyen de Genève exprimaient les sentiments et les idées de tout un milieu fort étendu, de gens modestes, vivant dans des conditions précaires, mais instruits, s'intéressant à la pensée philosophique, à la fois révoltés par la corruption d'une société trop inégalitaire et sensibles aux séductions d'un monde brillant. Saint-Preux, dans la deuxième partie de La Nouvelle Héloïse fustigeait impitoyablement les cercles élégants de la capitale française. Cependant, Rousseau doit avouer avec son héros que nulle part ailleurs on n'a autant d'esprit et de goût. Un Laclos partage cet état d'esprit. Roger Vailland notait que " Laclos haït-adore " (1962:120) son personnage. Répulsion de l'officier besogneux pour un monde d'oisifs trop riches, moralement corrompus. Attirance aussi vers cette sphère d'élégance raffinée et spirituelle. Rousseau avait lui-même vécu dans la coexistence de sentiments divergents, à l'époque où, s'affichant comme " ours " et citoyen de Genève, il fréquentait néanmoins, avec un grand plaisir, les Luxembourg et leur aristocratique

entourage. Laclos, pour sa part, se montre authentiquement rousseauiste lorsqu'il "haït-adore" la culture qui l'a formé.

Ainsi l'ardent officier mûrissait son âpre dessein de dénoncer à l'indignation publique ceux qui lui barraient la route de la fortune. Le réquisitoire est souvent vengeance, compensation, chez le petit officier d'artilleur, comme chez le citoyen de Genève, ridicule en société. Jean-Jacques Rousseau est amoureux des belles dames dont sa philosophie critique la coquetterie et la frivolité et Laclos admire sans conteste Mme de Merteuil dont il dénonce la méchanceté et la perversion.

En outre, Laclos courait à Paris pendant ses semestres, fréquentait les hommes de lettres et le monde des théâtres et y acquérait la réputation d'un bel esprit de province, galant et frondeur.

Comme les seigneurs qui avaient l'ambition de paraître, Laclos, lui aussi, était ambitieux. Pendant ses vingt années où il faisait la carrière militaire, la gloire fut son idéale maîtresse qu'il devait poursuivre jusqu'à sa mort. C'est pour s'assouvir, qu'il fréquentait le monde et recherchait des succès littéraires.

Certains traits caractéristiques de l'époque où Laclos a vécu ont ainsi exercé une influence sur lui et ce dernier s'est livré, de temps en temps, aux tourbillons du monde de celle-ci.

2.2.2. UNE VIE A LA PERFECTION

Pierre-Ambroise Choderlos de Laclos naît à Amiens le 19 octobre 1741. Son père, Jean-Ambroise, secrétaire de l'Intendance de Picardie et d'Artois, et sa mère, fille d'un Directeur des domaines du Roi à Amiens, sont issus d'une bourgeoisie de fonctionnaires. C'était une famille de fortes moeurs et de culture distinguée. Le goût des lettres y était héréditaire comme celui de servir l'Etat. L'auteur des Liaisons dangereuses reçut l'éducation la plus soignée de l'esprit et du coeur et son enfance fut marquée de cette empreinte ineffaçable: la douceur du foyer et l'exemple des vertus domestiques.

Lorsqu'il atteignit dix-huit ans, l'adolescent, attiré par la carrière des armes, conçut l'ambition d'entrer dans le Corps Royal de l'Artillerie, le plus accessible aux fils de la petite noblesse, voire aux simples bourgeois. Les armées françaises, engagées

dans la Guerre de Sept Ans combattaient alors sur tous les points du monde. C'était une occasion favorable pour Laclos qui visait à accéder au rang d'officier subalterne.

Laclos choisit le corps de l'artillerie, où servaient de préférence les fils de la bourgeoisie et de la petite noblesse, qui avaient du goût pour les sciences et peu d'appuis à la Cour. Il fut nommé, le premier décembre 1759, aspirant à l'Ecole d'Artillerie de la Fère, dont Napoléon fit l'Ecole Polytechnique.

L'ardeur à l'étude était grande parmi ces jeunes artilleurs, qui revêtaient l'habit bleu de roi. Laclos, à vingt ans, était un écolier avide. Il avait un frère aîné, Jean Charles-Marie, né le 16 novembre 1738, d'une nature froide et active comme la sienne, qui partit fort jeune pour les Indes, au service de la compagnie et y resta de longues années. Laclos était prêt à suivre cet exemple.

En 1756, la guerre, qui allait durer sept ans, commença: prise de Port-Mahon aux Anglais, capitulation des Anglo-Hanovriens à Kloster-Severn. En 1760, vue de France, la guerre ne paraissait pas encore perdue. Que le jeune Pierre-Ambroise, avec la générosité de son âge, ait voulu participer à l'entreprise patriotique en s'engageant dans l'armée, on peut le supposer. Il allait oeuvrer pour la gloire de la nation et pour la sienne propre. L'aspirant de La Fère ne pouvait prévoir qu'il ne connaîtrait son baptême du feu que quarante ans plus tard. Sa carrière militaire n'allait pas se parer des brillantes couleurs dont il rêvait.

Au bout d'un an, il est nommé sous-lieutenant. A l'issue d'une deuxième année, il devient lieutenant en second. Il se fait affecter à une brigade des colonies, formée à La Rochelle. Il rejoint son corps au début de 1762. Ce premier séjour dans une garnison où il reviendra après Les Liaisons ne dure qu'environ un an. Son unité aurait dû partir en renfort pour l'outre-mer: au Canada, aux Indes? Malheureusement, ces deux vastes colonies sont d'ores et déjà définitivement perdues. Restent les Antilles, la Louisiane. Mais Choiseul, secrétaire d'Etat de la Guerre, préfère mettre fin à une guerre qui dure depuis si longtemps. Première déception de Laclos. Car au moment où il entre dans la carrière militaire, le Traité de Paris, le 10 février 1763, met fin à la Guerre de Sept Ans et pour la France s'ouvre une période de paix qui va durer trente longues années. Au lieu d'aller chercher la gloire sur les champs de bataille et de s'illustrer et de conquérir de haute lutte les bonnes places, il va vieillir dans la routine des garnisons. En mars 1763 il est envoyé à Toul où est cantonné son régiment, Toul-Artillerie. C'est l'adieu forcé aux expédients lointains.

En 1766, ce régiment passa à Strasbourg et Laclos avec lui. Au mois de septembre 1769, nouvel exode. Laclos officier devient pour six ans citoyen de Grenoble. En 1775, le régiment est envoyé à Besançon, où il retourne en 1778, après un séjour d'un an à Valence. C'est ainsi qu'il gagna tous ses grades à l'ancienneté, en courant la province française. Il est sous-aide-major en 1767, capitaine en 1771, aide-major en 1772, capitaine-commandant en 1780, au moment d'atteindre la quarantaine. Beaucoup d'officiers du régiment de Toul furent détachés en Corse de 1767 à 1773 pendant les nombreuses campagnes qui assurent aux Français la possession de cette île et l'on admira leur habileté à manoeuvrer le nouveau matériel dans les montagnes escarpées. Mais Laclos n'en fut pas. Il dut, pendant toute sa jeunesse, se contenter des joies plus paisibles de la vie de garnison.

En poste à Besançon depuis 1775, Laclos est promu capitaine en second. On lui donne des missions de confiance, comme d'installer à Valence en 1777 une Ecole d'artillerie. En 1778, Laclos est de retour en garnison à Besançon. Il met peut-être en chantier son projet de roman. En 1779, il est envoyé dans l'île d'Aix. Sous les ordres du Marquis de Montalembert resté sur le continent, mais inspirateur et théoricien du projet, il établira la première " fortification perpendiculaire ", un fort avec casemates armées de nombreux canons. Laclos se mit avec ardeur à l'ouvrage. Le fort était en bois et ne coûta que huit cent mille francs, chiffre très inférieur à celui des ingénieurs. Chacun émettait des prévisions pessimistes. Cependant sa solidité fut démontrée, le 7 octobre 1780, par une épreuve éclatante. Montalembert attribuait à Laclos une bonne part de cette merveilleuse réussite.

Cependant la vie militaire, si active qu'elle fut à l'artillerie, lui laissait encore de nombreux loisirs. Comment remplir le vide des longues soirées de province? Comment occuper les " semestres " de congé, qu'on obtenait tous les deux ou trois ans? Comment surtout, durant une longue période de paix, dans une condition obscure et en pleine jeunesse, distraire un esprit vif, emporté vers la vie, de la monotonie de la servitude militaire, nourrir une intelligence vigoureuse et souple, tromper les impatiences d'une volonté froide et tenace. Faute de mieux, le jeune Laclos se répandait dans le monde et s'adonnait à la poésie. Le guerrier a quitté son verre, sa pipe et sa moustache pour se mettre à la suite des femmes et apprendre à juger des modes. La province française était alors très vivante; la société y était nombreuse; les cercles littéraires y fleurissaient. Laclos avait infiniment d'esprit, il tournait des madrigaux aux dames; pendant ce temps, il collaborait à l'Almanach des Muses. Pendant ses semestres, il courait à Paris, fréquentait les hommes de lettres et le

monde des théâtres et y acquérait la réputation d'un bel esprit de province, galant et frondeur.

C'est à Grenoble que Laclos passa les plus vives années de sa jeunesse; il s'attendrissait plus tard en y pensant. Dans tout le Corps royal de l'artillerie, Grenoble avait la réputation justifiée de la garnison où l'on s'amuse. C'est là, au pied des Alpes qu'il connut les passions qu'il devait décrire si passionnément. C'est là qu'il vit les originaux de ses personnages.

A vingt ans, La Nouvelle Héloïse lui arracha des larmes et jusqu'à sa mort il en fut un dévot. Nous verrons plus tard l'auteur des Liaisons dangereuses étendre son enquête sur les femmes, interroger les voyageurs et noter dans leurs récits, avec la minutie d'un naturaliste et le sérieux d'un législateur, les mœurs et les différentes conditions de la femme à travers le monde, et là-dessus raisonner en philosophe et s'ériger en réformateur. Il avait un fonds de vertu provinciale, qui s'indignait des perfidies.

Les familles de condition moyenne, comme la sienne, chez qui la fortune est inférieure au mérite, sont un terrain propice à l'ambition. L'âme brûlante de Laclos était propre à le recevoir. La gloire fut l'idéale maîtresse de ses vingt ans, la chimère insaisissable de sa jeunesse, il devait la poursuivre jusqu'à sa mort. C'est pour s'étourdir, qu'il passait ses soirées dans le monde et recherchait des succès littéraires. Le fonds de cet homme à l'intelligence si souple, à la sensibilité si vive, était d'un soldat énergique et froid, trempé par la nature, durci par la vie militaire.

L'excès de prétention était très vif parmi les officiers d'artillerie. Il résultait de cette concurrence opiniâtre qu'une part très grande était faite à l'ancienneté dans l'avancement et que le moindre manquement aux usages provoquait de violentes protestations. Laclos témoigne, par plusieurs réclamations, de cet état d'esprit irritable et ombrageux. Etant sous-aide-major à Grenoble, un de ses camarades, M. de Burtin, est appelé à une aide-majorité dans un régiment voisin. Laclos crie au passe-droit. Ne croira-t-on pas qu'il a démérité? Qu'on lui donne son brevet d'aide-major, sans appointements! Cette faveur gratuite lui fut accordée, et l'inspecteur constate qu'il ne remplit ses fonctions que par ambition.

Louis XVI venait de déclarer la guerre à l'Angleterre. Un généreux élan emportait la jeune noblesse vers les rives du Nouveau Monde, au secours des insurgents d'Amérique. Chacun voulait partir: mais à défaut du sort, il fallait pour

l'obtenir, être un protégé de la Cour ou être les grands noms de France comme Noailles ou Lauzun, un parent de ministre, comme Ségur, ou comme La Fayette, être assez riche pour équiper un corps à leurs frais. Le régiment de Toul avait été dispersé dans les ports de Bretagne et de Normandie. Le capitaine Laclos parcourut jusqu'à Brest des côtes sauvages, passa de longs mois à l'île d'Aix et à l'île de Ré, au milieu des pêcheurs, poursuivant avec un zèle qui ne se démentit pas, des travaux de fortification, qui ne servirent à rien. Voir apparaître la flotte anglaise, telle était sa dernière espérance; elle ne se montra pas, et ce fut sa déception suprême. En 1782, la guerre touchait à sa fin; les Anglais ne la soutenaient plus que pour l'honneur et tout espoir semblait être perdu pour Laclos. Il avait alors quarante ans, l'âge difficile des ambitieux, et devait attendre désormais sa retraite.

A l'île de Ré, où il a vainement attendu le débarquement des Anglais, Laclos perd tout son espoir dans la carrière militaire. Pour atteindre à son ambition, il doit chercher une autre issue. C'est alors que son cœur éclata et qu'il commença à écrire Les Liaisons dangereuses. Le 4 septembre 1781, il demanda un congé de six mois qu'il passa sans doute à Paris ou à La Rochelle. Laclos méditait dans sa colère un pamphlet politique. Il voulait en lapider les grands seigneurs, ces vils parasites, qui s'étaient emparés du gouvernement et accaparaient toutes les places. Mais comment éviter la Bastille? Si la liberté de la presse eût existé, Laclos n'aurait jamais écrit Les Liaisons dangereuses. Il versa tout ensemble dans son livre vingt ans d'amertume et d'observation.

Le contrat est, en mars 1782, passé avec le libraire Durand pour la diffusion de deux mille exemplaires des Liaisons dangereuses. Jugé fort licencieux, le livre rencontre dès sa sortie en avril un succès foudroyant. Plusieurs éditions se succèdent. Le même mois Laclos commence à correspondre avec Mme Riccoboni pour défendre la moralité de son ouvrage.

La Cour s'inquiète du scandale provoqué par cet officier de carrière. Le Maréchal de Ségur, Ministre de la guerre depuis 1780, était un vieux guerrier entêté de morale et férù de discipline. L'impression que firent Les Liaisons dangereuses sur un tel homme fut fort mauvaise. Les vieilles générations voyaient avec colère le goût des lettres se répandre dans l'armée; écrire des vers ou des romans leur semblait une occupation pernicieuse pour un militaire et qui dérogeait pour un gentilhomme. Laclos parut au vieux Maréchal un officier dévoyé, ayant perdu l'esprit militaire, livré sans doute aux passions funestes. Le 24 mai 1782, deux mois après la publication des

Liaisons, l'auteur désormais célèbre reçut du Ministre l'ordre de rejoindre immédiatement son corps quelque part en Bretagne. C'était la pire des punitions pour un auteur à succès. Laclos, grâce à l'intervention de Montalembert, reste à la disposition de son protecteur. Il regagne d'abord l'île d'Aix, puis obtient de superviser la construction des nouveaux bâtiments de l'Arsenal à La Rochelle.

En mars 1783, l'Académie de Châlons-sur-Marne venait de mettre au concours la question suivante: Quels seraient les moyens de perfectionner l'éducation des femmes? Belle occasion pour l'auteur des Liaisons de se défendre devant l'opinion! Après avoir outragé les mœurs, il devait les corriger. Il se met alors à rédiger son ouvrage intitulé De l'Education des Femmes. " Après avoir écrit la contre-partie de La Nouvelle Héloïse, il lui restait à tenter le complément de l'Emile. Il va donc composer Emilie. " (Dard 1905:94). La publication de cet ouvrage, qui " constitue la clef des Liaisons dangereuses et de la pensée de Laclos " (Vailland 1962:27), ne s'est réalisée qu'en 1903, cent vingt ans après avoir été composé.

A partir de 1783, Laclos réussit à se faire oublier des bureaux de la guerre; des affaires plus graves avaient détourné de l'auteur des Liaisons dangereuses l'attention du Ministre. Les travaux de l'île d'Aix furent arrêtés et Montalembert, malgré ses protestations véhémentes, reçut, le 20 juillet, l'ordre de ne réserver du fort que ce qui serait jugé nécessaire à la conservation de l'artillerie. Laclos cependant ne rejoignit pas sa compagnie. Il se rendit à La Rochelle, où il avait déjà séjourné plusieurs fois depuis 1779, avec la mission de préparer les plans du nouvel arsenal qui existe encore.

Dans cette ville, Laclos habitait rue Saint-Antoine une maison dont le jardin est adossé à celui d'un bel hôtel. Cet hôtel fut acheté en 1769 par Jean-Augustin Duperré, qui occupait les charges lucratives de receveur des tailles et de Trésorier des guerres, de la marine et des colonies. Issu d'une famille noble de Normandie, M. Duperré avait épousé à Versailles, Gabrielle Prat-Despiez, âgée seulement de 14 ans. Il mourut en 1775, peu après la naissance de son vingt-deuxième enfant, un garçon, qui reçut le nom de Guy. Le dernier né de cette famille singulièrement féconde fut l'illustre marin qui prit Alger et devint, sous Louis-Philippe, Ministre de la Marine et Pair de France. Mme Duperré était une femme d'une grande fermeté d'âme; cependant, après la mort de son mari, l'aîné de ses fils, qui avait hérité de sa charge de receveur des tailles, commença de dissiper en prodigalités le patrimoine de la famille. Sa soeur, Marie-Soulangue, âgée de dix-huit ans, tenait alors le salon de sa mère, qui passait pour un des plus brillants de la ville. Cette jeune fille était réputée par sa beauté. C'était les

charmes de Mlle Duperré qui retenaient l'auteur des Liaisons dangereuses à La Rochelle, et c'était l'amour qui le distrayait de son laborieux traité De l'Education des femmes.

Cependant la vogue scandaleuse de son roman, et l'odieuse réputation qu'il lui valait, déterminèrent une invincible opposition dans une famille aussi justement considérée que celle où il ambitionnait d'entrer. Malgré toutes les difficultés interminables qui ont longtemps retardé le mariage, Laclos et Mlle Duperré se marient enfin le 3 mai 1786. Laclos, qui épouse Mlle Duperré, reconnaît leurs fils né deux ans plus tôt.

Il fait paraître en avril de la même année une brochure intitulée Lettre à Messieurs de l'Académie française sur L'éloge de M. de Vauban proposé pour sujet du prix d'éloquence de l'année 1787. C'était sa seconde bombe, après son roman, dirigée "contre les chefs de l'armée de caste, ceux-là mêmes qui avaient toujours barré la route à son ambition et qui venaient de l'empêcher de jouir du succès de son roman ". (Vailland:162). Il prend position contre le Maréchal de Vauban et pour le marquis de Montalembert. Celui-ci, qui avait longtemps servi dans la cavalerie, s'était posé comme réformateur des théories de Vauban. Au système des forts bastionnés auquel s'était tenu Vauban, il substituait celui des forteresses angulaires avec des casemates, ayant pour principe constant que les casemates sont le seul moyen de mettre un petit nombre d'hommes en état de soutenir longtemps et en toute sécurité, les attaques d'un plus grand nombre. Laclos affirme, à son tour, que l'honneur rendu à Vauban par l'Académie va consacrer les erreurs de celui-ci en tant qu'ingénieur militaire.

On crie au scandale. Des officiers du génie ne manquent pas de défendre leur grand homme. Laclos a pris soin d'adresser un exemplaire du pamphlet à son ministre. Le vieux Maréchal de Ségur se fâche. Le capitaine Laclos est deux fois coupable. Parce qu'il a critiqué Vauban et qu'il a écrit un livre sur une question militaire sans l'autorisation du ministre. On lui ordonne alors de rejoindre son poste à La Rochelle. On alourdit la sanction: Laclos rejoindra non La Rochelle, mais Metz où son régiment tient garnison. La disgrâce de Laclos devient ainsi durable et sa carrière militaire demeure toujours compromise. Cependant il reste deux années encore dans l'armée.

Laclos, capitaine de l'artillerie, n'a donc point d'avenir militaire. Croyant avoir droit, en raison de son ancienneté, à la croix de Saint-Louis, il demande cette décoration. Mais on n'accepte pas cette demande (septembre 1786). Une issue semble

s'ouvrir en août 1787. L'empire ottoman était menacé de démembrement, la France va renforcer cet allié traditionnel. Une mission militaire ira établir en Turquie des fonderies de canons et instruire des artilleurs. Laclos pose sa candidature. Ségur a quitté le ministère, mais les bureaux veillent; sa demande est repoussée.

Il commence alors à regarder vers un avenir hors de l'armée. Dès octobre 1786, il a été transféré de Metz à La Fère. Il s'y trouve plus proche de Paris. Il peut ainsi donner ainsi une nouvelle édition de son roman, augmentée de sa correspondance avec Mme Riccoboni. Il est proche aussi de Versailles et de sa famille. Après la faillite du frère aîné de Marie-Soulange, l'hôtel Duperré a en effet été vendu. Mme Duperré même s'est installée à Versailles dont elle est originaire. Marie-Soulanges, enceinte d'une petite fille qui naîtra le 4 décembre 1787, est venue vivre avec elle. Laclos, depuis La Fère, y rend de fréquentes visites aux siens. Or en cette capitale royale, il se trouve au centre de la vie politique française, agitée par une crise qui s'aggrave.

Laclos accède alors à de nouvelles relations. Par un des oncles de Marie-Soulange, il se lie avec les le Couteux, puissante famille de banquiers. Et c'est par ce biais qu'il entre en relation avec un autre banquier, Necker. De toute évidence, il cherche à s'avancer. Mais non pas dans l'armée. C'est dans le monde politique qu'il veut se frayer une voie.

Laclos, présenté par un ami commun, est engagé par Philippe d'Orléans comme secrétaire des commendements. Son nouveau maître, Louis-Philippe-Joseph d'Orléans- plus connu dans l'histoire sous le nom de Philippe-Egalité- était l'homme le plus riche de France. Sa fortune, grossie par des héritages, doublée par un mariage, atteignait trois millions de revenus. Elle suffit entièrement à expliquer le rôle mystérieux joué pendant la Révolution par ce prince dont le nom de Laclos allait devenir inséparable.

Au moment où Laclos entre à son service, Philippe d'Orléans semble être l'homme de la situation comme le chef de tous les mécontentements. La population souffre et de la disette et des rigueurs exceptionnelles de l'hiver. Bien qu'il soit criblé de dettes, ses revenus lui donnent les moyens d'encourager l'agitation populaire et de gagner d'utiles concours. Autour de lui une faction, que Laclos vient de rejoindre, complot pour le pousser en avant, dans la perspective d'un prochain changement à la tête de l'Etat. Rapidement, Laclos va devenir l'agent principal de l'intrigue orléaniste.

Louis XVI éloigne le duc en lui confiant une mission diplomatique à Londres. Laclos l'y accompagne (24 octobre). Pendant ce séjour, suspect, surveillé par les agents de l'ambassadeur français, Laclos ne sort pas de chez lui.

Le duc, toujours accompagné de son secrétaire, regagne Paris pour la fête de la Fédération du 14 juillet 1790. Une nouvelle phase s'ouvre. Laclos s'efforce de tirer profit de la conjoncture. Au moment du retour en France, il a publié un Exposé de la conduite de M. le duc d'Orléans rédigé par lui-même. Laclos a pris soin d'entrer dans la Société, récemment créée, des amis de la Constitution, siégeant au couvent des Jacobins. Il en devient un membre influent. Chef de file du mouvement révolutionnaire, il rédige l'hebdomadaire de la société le Journal des amis de la Constitution.

Brusquement, il va revenir à la piste militaire de son existence. La situation sur le front est dramatique. Les troupes autrichiennes et prussiennes marchent sur Paris. Les troupes françaises, totalement désorganisées, semblent incapables de les arrêter. Laclos va, au nom du ministre, orienter les troupes qui s'efforcent d'arrêter l'invasion.

Laclos est arrêté sous la Terreur. Il est incarcéré à la prison de la Force. A la fin de l'année 1793, il est libre conditionnellement et il échappe ainsi à la guillotine. Il obtient, en décembre 1794, sa libération définitive. Secrétaire général des hypothèques, il écrit, en 1795, De la guerre et de la paix, un mémoire adressé au Comité de salut public. Il commence la rédaction d'un troisième essai sur l'éducation des femmes. Partisan dès le 18 Brumaire de Bonaparte, Laclos est promu, le 15 février, par le Premier consul, général d'artillerie, avec l'effet rétroactif au 22 septembre 1792. Il est envoyé sur le Rhin. Nommé inspecteur général d'artillerie, Laclos présente un modèle inédit d'affût de canon. Il songe depuis 1801 à écrire un second roman qui montrera que le bonheur n'existe que dans la famille.

Le 25 mai 1802, par la paix d'Amiens, Bonaparte tente de mettre fin à la guerre avec l'Angleterre. De part et d'autre on fait des concessions, mais à regret. Les Anglais refusent notamment d'évacuer Malte, comme promis. On se prépare donc à une reprise des hostilités. Le Premier consul décide de renforcer les troupes françaises dans la botte italienne, face aux Anglais de Malte et aux Russes qui occupent les îles Ioniennes. Or le vieux général Laclos se porte volontaire pour cette nouvelle campagne. Il est nommé commandant de l'artillerie, et ira rejoindre son poste à Tarente. Il y arrive le 11 juillet miné par la dysenterie, et peut-être par le paludisme.

Epuisé, il découvre des troupes dans un état déplorable. Le gouvernement de Naples, qui devrait payer les soldes, n'envoie pas d'argent. Bientôt il ne peut plus se lever. Sentant sa fin proche, le 2 septembre, il s'adresse au dernier de ses patrons, au seul qui ait été vraiment digne de son admiration. Il dicte un message pour Bonaparte. Il demande au Général de veiller sur les siens. Et le 5 septembre, il meurt dans son quartier général de Tarente, en Italie du Sud.

2.2.3. LES LIAISONS DANGEREUSES, "UN OUVRAGE QUI FIT DU BRUIT SUR LA TERRE"

Les Liaisons dangereuses n'impliquent guère, au contraire de La Nouvelle Héloïse, les traces de la vie de son auteur. On ne peut pas parler alors d'un rapprochement entre l'homme et le roman. Comme nous l'avons déjà remarqué que Jean-Jacques Rousseau a transposé son moi dans les personnages de ses deux protagonistes et il s'est mis tout entier dans son roman. Mais dans Les Liaisons dangereuses nous ne pouvons voir que de rapport minimal entre Laclos et ses personnages.

Pourtant Laclos ne manque pas d'haïr et d'aimer à la fois les Valmont qui ne lui permettent pas de réussir dans la carrière militaire. Etant privilégié dès la naissance ils occupent toutes les places importantes de l'Etat. C'est pourquoi Laclos envie le nom et la fortune de Valmont. En nous présentant Valmont sous les caractères les plus odieux, Laclos visait sans doute à se venger des insolents qu'il n'avait pas su imiter. Mais il s'est mis à peindre en même temps l'insolent qu'il désirait tant être. Il a mis, comme Rousseau, une part de lui-même dans ce personnage et " bon artilleur, il lui fit mener le siège de la Présidente stratégie et tactique, comme celui d'une forteresse à la Vauban " (Vailland:27). Laclos ressent ainsi un amour-haine envers le monde qu'il veut détruire et les libertins de ce monde fascinant.

L'homme d'un seul roman, il devait emprunter à des modèles. Pour Laclos c'était la piste grenobloise qui avait le plus de faveur. La société grenobloise à laquelle il a participé se trouva figurée alors dans son roman.

Laclos s'inspire de deux personnages qu'il connaissait bien. L'original de Valmont serait un de ses camarades, le savant Monge. Mme de Merteuil aurait été une marquise de L.T.D.P.M., La Tour du Pin-Montauban. D'après les recherches de M. Emile Dard intitulées Le Général Choderlos de Laclos et celles de M. René Pomeau Laclos ou le paradoxe, nous pouvons dire que Laclos, dès son enfance, a vu le modèle

de Mme de Merteuil: une femme boiteuse qu'il a rencontrée chez l'un de ses voisins. Cette femme, qui lui avait donné des " noix confites ", avait un caractère malicieux semblable à celui de Mme de Merteuil. Le souvenir d'enfance a ainsi pris sa place dans le roman. Quant à Monge, cet homme dont Laclos a fait la connaissance était épris des sciences et coureur d'aventures comme Valmont.

Grenoble, ville de province animée par sa garnison et agitée par les passions, a ainsi prêté à Laclos les modèles de ses personnages en transfigurant le vécu en imaginaire.



TROISIEME PARTIE

3. LES COMPOSANTS DES DISCOURS ROMANESQUES DANS LA NOUVELLE HELOISE ET DANS LES LIAISONS DANGEREUSES

Dans ce troisième chapitre qui constituera la partie la plus élaborée et la plus importante de notre travail, nous viserons à présenter les composants des discours romanesques de La Nouvelle Héloïse et des Liaisons dangereuses. Nous discuterons du choix de la forme épistolaire par les deux écrivains, nous aborderons ensuite leurs langues, leurs formes d'expression.

3.1. TRAITS LITTERAIRES

Il ne faut pas oublier que les deux auteurs que nous avons choisis sont, avant tout, des penseurs et des moralistes qui, dans l'atmosphère générale du XVIII^e siècle, essaient de nous communiquer leurs idées et leurs critiques quant à beaucoup d'abus existant dans leur pays à la deuxième moitié du siècle. La littérature est, pour eux, un moyen parmi d'autres pour toucher et secouer le lecteur. Rousseau et Laclos ont choisi de contacter le lecteur par le moyen du roman et plus particulièrement en adoptant la forme épistolaire dans le roman.

3.1.1. POURQUOI LA FORME EPISTOLAIRE ?

" Les romans sont peut-être la dernière instruction qu'il reste à donner à un peuple assez corrompu " (II-XXI) dit Saint-Preux à Julie.

Rousseau, qui n'approuvait point le roman, avait peur que ce dernier ne pourrait corrompre les gens. Il défendait même à " la fille chaste " (Préface-4) de lire son roman. Le roman est, pensait-il, le plus dangereux de tous les ouvrages quand il ne vise pas à instruire le lecteur. Cependant la lecture précoce des romans, surtout celle de l'Astrée, lui a donné une âme profondément romanesque et a formé son imagination. La Nouvelle Héloïse devient ainsi un roman malgré lui.

Pourquoi Rousseau a-t-il opté pour la forme par lettres? Parce qu'elle était la forme la plus convenable pour exprimer la passion dès qu'elle naît. R. (Rousseau) ,

dans la seconde Préface de La Nouvelle Héloïse, cherche à convaincre N. (contradictoire qui critique le roman) de cette avantage des lettres. Il prétend que le sentiment dont les lettres de La Nouvelle Héloïse sont pleines " se communique au coeur par degrés, et lui seul à la fin supplée tout. " (744) . Les lettres qui servaient notamment du véhicule au sentiment permettent aux personnages de parler de leur vie en même temps qu'ils la vivent. Grâce à cette vertu de la forme épistolaire, le lecteur est au courant de l'action écrite par le personnage en même temps que ce dernier la vit.

Cette prise immédiate sur la réalité présente saisie à chaud, permet à la vie de s'éprouver et de s'exprimer dans ses fluctuations, au fur et à mesure que des oscillations ou des développements du sentiment. (Rousset 1962 :68).

D'autre part, Rousseau, qui ne se permettait de rédiger le roman qu'à condition que ce dernier ait pour but de donner une leçon morale et qui n'ignorait pas qu'une telle exigence ne serait réalisée mieux que par la forme épistolaire, s'y est donné l'avantage de pouvoir joindre de la philosophie, de la politique et de la morale.

Les lettres étaient aussi indispensables aux Liaisons dangereuses où se trouvaient certaines peintures de passion.

Mais une lettre est le portrait de l'âme. Elle n'a pas comme une froide image cette stagnance si éloignée de l'amour; elle se prête à tous les mouvements: tour à tour elle s'anime, elle jouit, elle se repose " (CL)

dit Danceny à Mme de Merteuil. Ce sensible personnage souligne ainsi que la forme épistolaire fait les portraits des âmes en ouvrant la voie à la peinture de l'amour.

De même Valmont, qui s'efforçait de vaincre Mme de Tourvel par la correspondance, croyait au pouvoir de toucher des lettres: " ce dernier désordre qui peut seul peindre le sentiment..." (LXVIII) . Mme de Merteuil ne croyait pas, au contraire, à la séduction par lettres et était la partisane du discours soutenu par l'action.

Rousseau et Laclos, qui n'ignoraient pas que les lettres mettent plus directement et avec plus de vraisemblance, sous les yeux du lecteur, le détail des sentiments et leurs nuances, ont adopté cette forme et en faisant ainsi l'accord complet entre la forme choisie et le contenu du roman ils ont réussi à mettre le lecteur au courant des passions vraies ou feintes de leurs personnages. Car

la lettre, supposée expression immédiate du spontané, des soubresauts de l'émotion, enregistrement direct d'un cœur qui ne se gouverne plus, sera l'instrument apte à traduire les fluctuations, les incohérences, les contradictions de la passion ainsi conçue. (Rousset:77).

D'autre part dans un roman d'amour, les amants ne peuvent pas toujours se voir aisément. Un père ou une mère despotique comme le baron d'Étange dans La Nouvelle Héloïse et Mme de Volanges dans Les Liaisons dangereuses et les préjugés faux de la société les éloignent l'un de l'autre. D'où la nécessité de la correspondance. Car cette dernière qui " résout les difficultés de la communication franchissant les obstacles interposés entre les personnes par la société, par l'éloignement " (Pomeau1993:130), rend aux amants la présence de l'autre. La douleur de l'absence pousse Danceny à écrire à Valmont : " l'absence est si cruelle , si funeste ..." (XCII) et à Cécile : " qui m'apprendra à vivre loin de vous? qui m'en donnera la force et le courage? Jamais non jamais je ne pourrai supporter cette fatale absence " (LXXX) . Seule la correspondance leur permet de continuer à s'occuper de leurs relations amoureuses même dans la séparation.

Les protagonistes de La Nouvelle Héloïse aussi éprouvent la même douleur de la séparation. Saint-Preux doit partir pour Paris. Comment les amants pourraient-ils prendre des nouvelles l'un de l'autre? C'est sans doute par l'échange des lettres qui remédie à l'absence, à la solitude. " J'ai reçu ta lettre avec les mêmes transports qui m'auraient causée ta présence, et dans l'emportement de ma joie un vain papier me tenait lieu de toi " (II-XVI) exprime ainsi Saint-Preux à Julie la joie qu'il a éprouvée pendant qu'il en a reçu la lettre.

Les lettres en tant que " vivant substituts de présence " (Rousset:90) ont ainsi permis à Laclos et à Rousseau de traiter le thème de l'absence et de la solitude avec le genre le plus propice à cette situation.

Les personnages doivent correspondre non seulement à cause de l'absence, mais aussi à celle de certaines interdictions posées par les parents ou par la société. La présence de Mme de Volanges, par exemple, ne permettait pas à Cécile et à Danceny de converser librement même s'ils étaient côte à côte dans un salon. Ils devaient donc correspondre à la dérobée. Mme de Tourvel et Valmont eux aussi s'écrivent bien qu'ils soient tous les deux dans le château de Mme de Rosemonde. C'est parce que l'une est mariée et qu'elle est une femme vertueuse et que l'autre cherche à l'atteindre par la voie de la correspondance.

De plus, les lettres se chargent, dans Les Liaisons dangereuses, d'une autre fonction, qu'est la *séduction à distance*. Valmont savait bien que c'est par l'échange épistolaire qu'il pourrait réussir la séduction de Mme de Tourvel. Car " le contact avec des lettres, qui semble sans danger, est plus redoutable que les entrevues avec le séducteur " (Versini 1968:299). Les lettres deviennent ainsi pour lui une manoeuvre de séduction. D'autre part, Valmont et la Marquise devaient correspondre mutuellement pour fortifier leur complicité dans le mal. Car Laclos, qui a su donner un caractère de nécessité à l'échange des lettres entre Danceny et Cécile et entre Mme de Tourvel et Valmont, a choisi une distance suffisante entre Mme de Merteuil et Valmont pour qu'ils ne puissent jamais se voir et que leur correspondance soit légitime par cette situation de départ. En effet, le romancier a cherché à rendre les rencontres impossibles entre les deux libertins pour assurer la continuité de leur correspondance.

C'est grâce aux lettres que le couple libertin met l'un l'autre au courant de tout ce que font leurs victimes. C'est pourquoi Valmont " désire avoir bientôt des nouvelles plus intéressantes " (CX) à apprendre à la Marquise. Les mêmes personnages aiment d'ailleurs faire la confidence de leurs aventures amoureuses. Ils n'hésitent point à en parler les plus érotiques. Une autre forme était moins propice à ce dessein des personnages. M. Seylaz met l'accent (1965:54) sur le même caractère formel des Liaisons dangereuses: " Sans doute la forme épistolaire n'est-elle pas la seule grâce à laquelle l'érotisme puisse se manifester et se donner libre cours ". Laclos, qui a excellé à manier les lettres, a pu ainsi composer la convenance entre la matière de son roman et la forme qu'il a choisie. Quant à Rousseau, les lettres sont sans doute pour lui un moyen d'établir des liens entre les personnages, les événements et la philosophie et lui permettent également de passer, sans grande difficulté, d'un sujet à l'autre.

Les deux auteurs utilisent tantôt des éléments ressemblants tantôt divers. Tous les deux profitaient, à leurs façons, des facilités et des utilités qu'offre le genre épistolaire. Dans les sous-chapitres suivants nous essayerons de parler des caractéristiques propres à ces deux écrivains au niveau de leurs façons d'expression et de voir, par là, leurs ressemblances et divergences.

3.1.2. LA MULTIPLICATION DES PERSONNAGES

La multiplication des correspondants est l'une des marques essentielles de La Nouvelle Héloïse et des Liaisons dangereuses en tant que romans épistolaires.

Rousseau, qui a emprunté cette formule polyphonique aux Lettres persanes de Montesquieu, s'en sert avec un art consommé. Par la diversité des correspondants dont le nombre est dix et qui ont chacun son ton, il a cherché à rompre la monotonie que risquerait son roman. La formule polyphonique lui permet non seulement d'animer son roman, mais aussi, en donnant plus de réalité à un correspondant, de nuancer et de diversifier l'analyse de la vie de l'esprit et du cœur.

Laclos hérite, à son tour, de Rousseau cette nouvelle forme. Grâce aux différents correspondants dont le nombre est treize, le romancier s'est donné l'avantage, en distinguant leur accent, de constituer les fils de l'intrigue et le monde romanesque. Il n'ignorait pas d'autre part que

cette polyphonie repose sur une conception de l'art épistolaire qui transforme l'écrivain en un professeur de chant ou à un maître d'orgue, habile à tirer parti de nombreux registres. (Tomadakis 1991:153).

La multiplication des personnages cause, dans La Nouvelle Héloïse, la multiplicité des points de vue et des éclairages multiples. Rousseau, qui n'approuvait point la fixité de l'éclairage, a ainsi prêté à son roman l'entrecroisement des voix qui fait son corps et sa trame. Laclos, qui savait bien que la variété des points de vue suffit à créer beaucoup de diversité dans l'intérêt et qu'elle n'altérera point l'unité de son roman, augmente, à son tour, le nombre des correspondants dans son roman.

L'une des variantes qu'assurait au roman cet enchevêtrement des correspondants est " la projectoire d'éclairages successifs et variables sur un même événement ou sur un même personnage " (Rousset:83) . Grâce à cette méthode, nous pouvons lire dans La Nouvelle Héloïse et Les Liaisons dangereuses le récit du même épisode sous les plumes de deux ou trois personnages. La mort de Julie, par exemple, est racontée trois fois d'abord par Fanchon Anet (VI-IX) , puis par Mme d'Orbe (VI-X) et enfin par M. de Wolmar (VI-XI). De même nous lisons, sous les trois points de vue de Saint-Preux, de Julie et de Claire (V^e partie, lettres VI-VII-VIII) , la scène de retour de Saint-Preux à Clarens après six années de séparation. Ces déplacements de perspective sont, sous la main de Jean-Jacques Rousseau, " le précieux instrument oculaire, qui lui sert en même temps à renforcer un épisode important " (Rousset:83) .

Les Liaisons dangereuses aussi nous donnent les exemples des éclairages multiples sur un même événement. L'épisode de la bienfaisance de Valmont, par exemple, nous est donné de trois points de vue différents. Valmont fait connaître

d'abord à la Marquise son intention qui n'est point de charité mais de pure comédie (XXI); Mme de Tourvel, qui prend cette comédie de Valmont pour la preuve de ses bons sentiments, en parle à Mme de Volanges (XXII); enfin Valmont narre à Mme de Merteuil le développement de sa manoeuvre (XXIII). Un autre exemple frappant est l'épisode de la rencontre des deux carrosses. Mme de Tourvel voit, à la sortie de l'Opéra, la courtisane Emilie dans la voiture de Valmont. Cet épisode est raconté d'abord par Mme de Tourvel à Mme de Rosemonde, sa vieille amie (CXXXV); puis nous lisons la version adressée à la Présidente par laquelle Valmont cherche à se justifier (CXXXVII); enfin celle de Valmont à Mme de Merteuil où il se démasque pour cette dernière (CXXXVIII).

Les éclairages multiples ont un inconvénient bien qu'ils offrent certaines facilités au romancier épistolaire. Quand le même événement nous est raconté par trois ou quatre personnages différents, le lecteur pourrait perdre le fil de l'action. Mais La Nouvelle Héloïse et Les Liaisons dangereuses ont su échapper à cet écueil à cause duquel ils risqueraient d'être invraisemblables.

Le récit des mêmes faits par le même personnage est un autre procédé qu'offrait au roman la multiplication des personnages. La lettre de Saint-Preux à Mme d'Etange, par exemple, et sa lettre à Mme d'Orbe traitent du même sujet: son renoncement à son amour pour Julie. Ces deux lettres du même personnage, mais pour les destinataires différents, nous montrent un Saint-Preux soumis (" Oui, je promets de vivre loin d'elle aussi longtemps que vous l'exigerez " (III-II)) et un autre Saint-Preux violent ("Tenez, cruelle, voilà ma réponse " (III-III)).

Mme de Merteuil des Liaisons dangereuses raconte à Valmont (LXXXV) son aventure avec Prévau. Elle envoie une autre lettre à Mme de Volanges où elle raconte (LXXXVII) le même événement mais en disant que Prévau a osé la violer. Laclos joue parfois des contrastes dans les lettres alternatives du même personnage qui ne traite pas du même sujet: Mme de Merteuil dont la confiance n'a rien de suspect auprès de Mme de Volanges et sa fille Cécile parle le même jour de la vertu à la mère (CIV) et du vice à la fille (CV) .

Rousseau a bien manié ces éclairages multiples. Chez lui, l'emploi de cette formule polyphonique qui exige " une active collaboration du lecteur permet de pénétrer dans le secret du coeur, en réservant la part du mystère de l'âme " (Versini:277). D'autre part, les différentes correspondances, qui créent des contrastes

et donnent au roman une variété, entremêlent étroitement les fils de l'intrigue. Laclos, de son côté, se sert de cette diversité des points de vue en ne perdant jamais de vue la vraisemblance. Car lui, qui savait bien que " diverses lettres sur le même événement ou des lettres sautées provoquent des arrêts, des reculs, des bonds, des progressions sur plusieurs plans parallèles " (Rousset:87), ménage avec une habileté hors de pair la succession des lettres et maintient toujours les protagonistes au centre du drame.

3.1.3. LES DIGRESSIONS ET LES LONGUEURS

" Les lettres, genre dont je n'ai jamais pu prendre le ton " (159) dit Rousseau dans Les Confessions. En effet la forme épistolaire présente beaucoup de difficultés qu'il n'a pas pu toujours résoudre. Les longueurs de certaines lettres de La Nouvelle Héloïse ne permettent pas au lecteur de digérer facilement l'action du roman. Il y en a même celles qui ont près de cent pages. Julie-Rousseau (nous l'appelons ainsi car elle est le porte-parole de Rousseau comme le sont les autres personnages) n'ignore pas cette longueur et s'en justifie: " Je ne crois pas avoir besoin d'apologie pour cette longue lettre. Si vous m'étiez moins cher, elle serait plus courte. " (III-XVIII) .

Les lettres sur les rapports entre les maîtres et les serviteurs (IV-X), sur l'Elysée (IV-II), sur l'économie domestique (V-II) et sur l'éducation des enfants (V-III) sont de pures digressions. Rousseau se permet ainsi de joindre à l'histoire amoureuse de ses protagonistes de nombreuses lettres où l'on exprime des idées générales qui n'ajoutent rien, en apparence, au développement de l'histoire.

L'auteur, qui " n'a jamais su concevoir la passion, la tendresse, l'amitié, ni même le plus paisible des sentiments sans le droit de s'épancher sans mesure " (Mornet 1950: 54) et qui s'est donné l'avantage de joindre de la philosophie, de la politique et de la morale à son roman, traite sous les plumes de ses personnages les questions qui le hantent telles que la vie conjugale, l'éducation des enfants, le suicide, le duel, la religion, etc.

Cependant chaque fois que les personnages s'abandonnent au bavardage qui pourrait faire perdre de vue l'action, ils savent trouver moyen d'y couper court. " Il faut réserver notre correspondance pour les choses qui nous touchent de plus près l'un et l'autre. " (I-XXIII). Les lettres sont l'unique moyen de communication entre Julie et Saint-Preux. C'est pourquoi ils ne doivent pas perdre leur temps par ces digressions. Saint-Preux ou Julie cherche ainsi à éviter de ces digressions qui pourraient gaspiller leur temps et détourner l'attention du lecteur. Ils ne veulent pas d'autre part se noyer

dans des questions philosophiques. " Voulons-nous pénétrer dans ces abîmes de métaphysique qui n'ont ni fond ni rive. " (VI-VIII). Pour sauver leur créateur des objections qui pourraient venir du lecteur, les personnages, notamment les protagonistes, " essaient de justifier ces bavardages " (Versini:272) en trouvant des excuses psychologiques.

L'histoire de La Nouvelle Héloïse est ainsi accompagnée de digressions moralisantes. Est-ce que ces dernières contrastent-elles avec la forme épistolaire et nous éloignent-elles du roman? Pas tout à fait. Bien qu'elles n'ajoutent rien au développement de l'histoire, elles ne détournent pas complètement notre attention. Ce sont surtout les amants qui dissertent et qui voient dans ces dissertations des traits concernant leur amour ou leur vertu. William Mead, qui attire l'attention sur l'emploi par Rousseau de ces lettres accessoires, remarque (1966:62) à juste titre que " loin de chercher à accélérer le rythme, Rousseau cultive l'arrêt- des moments de calme, des intervalles tranquilles et lumineux, des périodes de contemplation et d'extase " .

Si Saint-Preux parle longuement de la société de Clarens (IV-X), c'est parce qu'il voudrait mettre en évidence les charmes de la vie domestique de Julie, son ancienne amante. Si la même personne nous fait la description des montagnes du Valais, c'est parce qu'il identifie la pureté des paysages montagneux à celle de l'être aimé: " Tout me rappelait à vous dans ce jour paisible " (I-XXIII). Il ne faut pas alors nier le rapport qu'ont ces lettres accessoires avec l'histoire du roman.

Les digressions et les descriptions n'ont point de place dans Les Liaisons dangeureuses. Les questions psychologiques ou morales des personnages concernent toujours l'action du roman. A l'opposé de Julie, qui disserte sur le duel (I-LVII), Mme de Rosemonde se contente de le considérer comme le " reste de barbarie " (CLXIV). Sa dissertation sur l'inégalité entre l'homme et la femme dans l'amour (CXXX) n'a pour but que d'éclairer Mme de Tourvel sur sa situation propre.

A. Augustin-Thierry, qui a constaté cette habileté de Laclos, romancier épistolaire, remarque (1930:106) avec raison qu' " il sait composer et filer un récit anatomisant les âmes, sans ralentir un seul instant la marche de l'action. " .

Cependant Laclos n'a pas manqué de mêler à son roman certaines *lettres-récits*. Mais ces lettres qui semblaient superflues au lecteur " exposent seulement les événements nouveaux qui sont indispensables pour comprendre la suite ". (Versini:298).

Ce sont tout d'abord les *lettres-bulletins*. Dans la suite des lettres XXI, XXIII, XXV Valmont ne pense qu'à mettre Mme de Merteuil au courant de la séduction de Mme de Tourvel: " Enfin ma belle amie j'ai fait un pas en avant "(XXI). " Nous en sommes restés à mon tour au château: je reprends mon récit " (XXIII). Et enfin "voici le bulletin d'hier " (XXV). Bien qu'il ne prenne pas la réponse à sa lettre XXI, Valmont continue à écrire à la Marquise la lettre XXIII et la lettre XXV qui sont encore sans réponse. Cela prouve qu'il ne vise point, dans ces lettres, à apprendre quelque chose à sa correspondante, mais son seul but est de l'éclairer sur le déroulement de sa campagne de séduction.

Les *lettres anecdotes* étaient une autre catégorie des lettres-récits que contiennent Les Liaisons dangereuses. Valmont raconte à Mme de Merteuil son aventure avec la Vicomtesse de M... (LXXI). La Marquise, à son tour, lui répond par le récit de l'aventure avec Prévan (LXXXV) .

Nous pouvons parler enfin de la présence de certaines lettres consacrées notamment à l'analyse. Pendant la lettre LXXXV, par exemple, qui occupait onze pages, Mme de Merteuil s'abandonne à l'analyse de son propre personnage en arrêtant l'action du roman. L'échange épistolaire dans Les Liaisons dangereuses est ainsi interrompu par l'action non épistolaire.

Bien loin d'être une tresse serrée de longues chaînes épistolaires, le dense réseau des lettres est fait de petites séries enchevêtrées, interrompues, relancées, particulièrement hachées dans la IV^e partie. (Coulet 1982: 604) .

Les longueurs et les digressions, qui semblent contrarier le lecteur, ne font en effet que rendre amusante la lecture de La Nouvelle Héloïse en ajoutant à l'histoire amoureuse un contenu moral. Les personnages de Laclos, au contraire de ceux de Rousseau, aiment mieux s'exprimer brièvement. Grâce à cette simplicité des lettres, le lecteur ne s'ennuie point en les lisant.

3.1.4. LE PLAISIR LITTERAIRE DES PERSONNAGES

La Nouvelle Héloïse nous donne certaines explications de textes éparpillés dans les lettres des personnages, notamment dans celles de Saint-Preux et de Julie.

Comme savoir écrire une lettre était, au XVIII^e siècle, la marque d'une bonne éducation et les lettres sont le seul lien qui unit les amants l'un à l'autre, ceux-ci

doivent alors les soigner. " Le commerce amoureux est donc aussi un commerce d'esprit et les amants sont mutuellement attentifs à leur style. " (Lecercle 1969:132) .

Chacun des amants cherche derrière les mots les épanchements et les passions de l'âme:

Ma Julie, que la simplicité de votre lettre est touchante (...) vos pensées s'exhalent sans art et sans peine; elles portent au coeur une impression délicieuse que ne produit point un style apprêté. (I-XII) .

Julie critique, à son tour, le style satirique de son amant. Mais nous pouvons y trouver Rousseau qui cherche à résoudre les problèmes de style: " Je tiens pour suspect tout observateur qui se pique d'esprit: je crains toujours que sans y penser il ne sacrifie la vérité des choses à l'éclat des pensées." (II-XV) .

Les personnages des Liaisons dangereuses aussi s'interrogent sur les problèmes de style dans leurs lettres. Derrière eux se trouve Laclos romancier, soucieux de l'art de son roman.

Mme de Merteuil reproche à Cécile d'écrire toujours " comme un enfant " (CV). Elle lui donne quelques conseils sur l'art épistolaire et lui demande de dire ce qui plaît à Danceny, son amant, quand elle lui écrit. Car ce qui importe dans la correspondance amoureuse, c'est de plaire au correspondant. Danceny non plus ne sait pas écrire. Cet amoureux ignore que " chaque sentiment a son langage qui lui convient; et se servir d'un autre, c'est déguiser la pensée qu'on exprime. " (CXXI) .

Sous la plume de Valmont, le romancier nous donne quelques renseignements sur l'art de feindre. Le libertin, qui voudrait franchir les obstacles devant ses futurs rendez-vous avec Cécile, demande à cette dernière de huiler la serrure et les gonds de sa porte. Pour que personne ne suspecte de sa manoeuvre, il lui apprend certains trucs. Car " ce sont ces petits détails qui donnent la vraisemblance, et la vraisemblance rend les mensonges sans conséquence, en ôtant le désir de les vérifier. " (LXXXIV). Le souci de la vraisemblance dans la manoeuvre rappelle la vraisemblance dans le roman.

Les personnages participent ainsi à la préparation d'une oeuvre d'art et les préoccupations stylistiques de leur créateur apparaissent dans les lettres qu'ils échangent.

3.1.5. LES DESCRIPTIONS

Nous savons tous la place et l'importance des descriptions dans La Nouvelle Héloïse. Le roman par lettres permet à Saint-Preux de décrire longuement les paysages des montagnes alpestres. Quant aux Liaisons dangereuses, Laclos supprime toute description pour que celle-ci n'altère pas le développement du roman. Comme le cite A. Augustin-Thierry (103), " meubles, bibelots, décors, descriptions de toilettes ou de paysages, ne trouvent point de place en ses écrits. "

Si nous nous souvenons de grandes descriptions de paysages, des décors et des meubles dans La Nouvelle Héloïse, nous pourrions voir facilement la différence entre celle-ci et Les Liaisons dangereuses. Donnons deux exemples de description de nos romans pour mieux voir leur différence en cette matière. Saint-Preux, qui retourne à Clarens chez M. et Mme de Wolmar, s'abandonne à la description de leur maison:

Depuis que les maîtres de cette maison y ont fixé leur demeure, ils en ont mis à leur usage tout ce qui ne servait qu'à l'ornement; ce n'est plus une maison faite pour être vue, mais pour être habitée. Ils ont bouché de longues enfilades pour changer des portes mal situées; ils ont coupé de trop grandes pièces pour avoir des logements mieux distribués. A des meubles anciens et riches, ils en ont substitué de simples et de commodes. Tout y est agréable et riant, tout y respire l'abondance et la propreté, rien n'y sent la richesse et le luxe. Il n'y a une chambre où l'on ne se reconnaisse à la campagne, et où l'on ne trouve toutes les commodités de la ville. Les mêmes changements se font remarquer au dehors. La basse-cour a été agrandie aux dépens des remises. A la place d'un vieux billard délabré l'on a fait un beau pressoir, et une laiterie où logeaient des paons criards dont on s'est défait. (IV-X).

Et un exemple des Liaisons dangereuses. Mme de Merteuil décrit assez brièvement Cécile dans la lettre adressée à Valmont (II) pour convaincre ce dernier de séduire cette jeune fille:

Au reste, l'Héroïne de ce nouveau Roman mérite tous vos soins: elle est vraiment jolie; cela n'a que quinze ans, c'est le bouton de rose; gauche, à la vérité, comme on ne l'est point; et nullement maniérée.

Voici une description faite à grands traits.

D'autre part, il faut accepter que Saint-Preux ne décrit pas sans motif. S'il fait la description des paysages alpestres dans la Savoie (I-XXIII), c'est parce qu'il y évoque sa Julie et qu'il prend la nature pour sa confidente. Toutes ces descriptions et ces

évoqueries, qui semblent empêcher le lecteur de saisir le vif de l'histoire lui permettent, au contraire, de mieux comprendre ce qui se passe dans les âmes des personnages.

Laclos, au contraire de Rousseau, a privé son roman de ces descriptions interminables et l'a rendu net et concis, ce qui en facilitera la lecture.

3.1.6. LE DISCOURS RAPPORTE OU " LE JEU DES MIROIRS "

" Il vaut mieux laisser quelque chose à deviner au lecteur " dit l'éditeur de La Nouvelle Héloïse dans la note qu'il a mise en bas de la lettre XIII de la V^e partie. Dans un roman par lettres, le lecteur ne connaît pas complètement les personnages. Ces derniers non plus ne se connaissent pas les uns les autres.

L'intimité des consciences est donc difficilement accessible; aussi les faits prennent-ils des éclairages très différents d'une lettre à l'autre; et dans ces jeux de miroirs réside l'un des plus grands charmes du roman. (Lecerclé:129).

M. de Wolmar ne parle point de son athéisme. Saint-Preux, qui apprend de Julie qu'il est un athée, le rapporte à Milord Edouard et le lecteur en est ainsi au courant:

Cet homme si sage, si raisonnable, si loin de toute espèce de vice, si peu soumis aux passions humaines, ne croit rien de ce qui donne un prix aux vertus, et, dans l'innocence d'une vie irréprochable il porte au fond de son cœur l'affreuse paix des méchants. (V-V) .

Parfois les lettres s'éclairent les unes les autres. Julie raconte à Saint-Preux (I-XXII) ce qui s'est passé entre son père et elle-même pendant la première conversation sur lui. Aucun mot de maladie ou de santé. Mais nous apprenons ensuite (I-XXVII), sous la plume de Claire, que cette première conversation " y porta de nouvelles attaques; d'autres chagrins plus récents ont accru ses agitations ".

Grâce à ces jeux de miroirs, Rousseau réussit à éveiller la curiosité du lecteur jusqu'à la fin du roman.

Dans Les Liaisons dangereuses en tant que roman par lettres, nous rencontrons les mêmes jeux de miroirs. Mme de Tourvel, par exemple, cherche souvent à masquer ses vrais sentiments pour Valmont. En se soumettant aux conseils de Mme de Volanges, elle décide de l'éloigner d'elle même (XXXVII). Et dans une autre lettre (XLV) elle prend la défense du libertin et se sent coupable de son départ. Ses pensées et ses sentiments se contredisent le plus souvent. " Ces différents témoignages

s'éclairent l'un l'autre, permettent au lecteur de déchiffrer l'un grâce à l'autre " (Seylaz:73) .

Parfois c'est l'éditeur qui nous éclaire sur les personnages. Comme dans le cas où Mme de Tourvel raconte à Mme de Volanges la bienfaisance de Valmont: " un de mes gens devait aller du même côté que lui " (XXII). Grâce à la note que l'éditeur a mise en bas de cette lettre, nous apprenons que Mme de Tourvel ment. Car c'était elle qui avait fait suivre Valmont.

En outre, la correspondance de Valmont avec la Marquise nous fournit des impressions sur Danceny et sur Cécile. C'est sous la plume de Mme de Merteuil que nous lisons que Cécile " aime déjà son Danceny avec fureur; mais elle n'en sait encore rien " (XX). Et nous apprenons de Valmont que " mettre une fille dans la nécessité de l'épouser ou de vivre déshonorée " (LVII) est aux yeux de Danceny une action injustifiable.

Rousseau et Laclos utilisent ainsi les lettres comme " un jeu de miroirs ". C'est grâce à cette ressource que la réalité des personnages se compose non seulement de ce qu'ils disent à leurs correspondants mais aussi de ce qu'ils ne disent pas, de ce que les autres disent d'eux. On nous permet ainsi de les déchiffrer et d'apprendre ce qui se passe dans les profondeurs de leur âme.

3.1.7. LES RUSES EPISTOLAIRES

L'un des avantages de la multiplicité des voix dans un roman par lettres est que les personnages se chargent de défendre leur créateur en prenant sur eux-mêmes les invraisemblances et les faiblesses de style.

Dans La Nouvelle Héloïse, c'est Rousseau lui-même qui critique les fautes stylistiques des personnages avant que le lecteur le fasse: " Ces lettres sont si pleines de semblables absurdités, que je n'en parlerai plus; il suffit d'en avoir averti " dit-il dans la note qu'il a mise en bas de la lettre LXV de la première partie. Et encore:

Je n'ai guère besoin, je crois, d'avertir que dans cette seconde partie et dans la suivante, les deux amants séparés ne font que déraisonner et battre la campagne; leurs pauvres têtes n' y sont plus. (II-I) .

Les mêmes avertissements et les mêmes critiques se trouvent aussi dans Les Liaisons dangereuses. Valmont se sert de calembour en disant: " Vous jugez bien qu'une prude craint de sauter le faussé " (VI). Et l'éditeur note tout de suite: " On

reconnaît ici le mauvais goût des calembours, qui commençait à prendre et qui depuis a fait tant de progrès ". Les citations de poèmes d'ouvrages peu connus sont mésestimées par le même éditeur: " ce que le ferait croire, c'est la multitude de fautes de ce genre qui se trouvent dans toutes les lettres de cette correspondance " (LXXXI).

La Nouvelle Héloïse risque d'être un roman obscur à cause de la suppression de certaines lettres. Mais Rousseau a recours à la ruse pour sauver son roman du ridicule d'être lacunaire, ce qui nuira à sa vraisemblance: les lettres perdues, les lettres supprimées ou celles qui sont restées sans réponse. Il supprime certaines lettres " pour de bonnes raisons " (V-VI Note), pour garantir l'authenticité de l'ensemble et pour ne pas laisser s'affaiblir l'intérêt. Parfois on en omet certaines qui doivent se trouver. Pour se justifier, Rousseau écrit en note que " le lecteur dira qu'on se tire fort commodément d'affaire avec de pareilles omissions. " (V-VI).

Les événements qui doivent être racontés dans des " lettres perdues " trouvent parfois leur place dans les autres. On évite ainsi raconter deux fois la même histoire. C'est dans la lettre récapitulative de Julie (III-28) que nous apprenons pourquoi le baron d'Etange a voulu le marier avec M. de Wolmar. C'était un renseignement dont le lecteur devait déjà être au courant. Mais " pour ne livrer un détail intéressant qu'au moment opportun " (Mead:78), Rousseau tarde à nous le faire apprendre.

Laclos romancier aussi se permet de recourir à une telle habileté. " Pour ne pas abuser de la patience du lecteur " (VII-Note) il supprime certaines lettres superflues. Ces dernières sont surtout celles de Cécile et de Danceny " qui sont peu intéressantes et n'annoncent aucun événement " (XXXIX-Note). En s'adressant à de telles ruses épistolaires, le romancier

fait ainsi d'une pierre deux coups, il propose au lecteur un jeu d'intelligence en l'invitant à faire avec lui la critique du roman en même temps qu'il prévient de cette manière les objections. (Seylaz: 17).

Par le souci de la composition et de vraisemblance, Rousseau et Laclos se sont ainsi servis des ruses épistolaires en mettant des notes en bas des pages de leur roman. Ces notes dont le vrai motif n'était que " intégrer à l'oeuvre le dialogue de l'auteur avec du lecteur à propos de l'oeuvre, qui insinue la vérité de cette oeuvre " (Coulet:606) suffisent à prouver la présence constante d'un auteur préoccupé de l'art de son roman.

3.2. TRAITS LINGUISTIQUES

Dans les sous-chapitres précédents nous avons essayé de faire une étude comparative entre les deux auteurs et leurs oeuvres au niveau littéraire. En d'autres termes, nous avons recherché pourquoi ces deux écrivains ont utilisé le genre épistolaire, comment ils ont choisi leurs personnages, la valeur qu'ils ont apportée aux descriptions et aux discours rapportés ainsi que leurs tacts et talents dans l'utilisation de la forme épistolaire.

Dans le chapitre que nous allons aborder, la langue des deux auteurs sera étudiée. Dans ce contexte, seront évoqués les manières d'expression, les termes et les mots qu'ils choisissent ainsi que les figures de style qu'ils emploient. Nous espérons que ces recherches plutôt linguistiques montreront, d'une toute autre manière, la dépravation dans les moeurs, du roman de Rousseau à celui de Laclos.

3.2.1. LES TERMES RELIGIEUX

L'expression amoureuse peut se manifester de diverses façons, tantôt par l'utilisation des termes religieux, tantôt par celle des termes de stratégie. Les sous-chapitres suivants présenteront des exemples tirés des deux oeuvres afin de montrer les apparences différentes de l'expression amoureuse.

" Comme l'enthousiasme de la dévotion emprunte le langage de l'amour, l'enthousiasme de l'amour emprunte aussi le langage de la dévotion " (Préface-742) dit R. (Rousseau) dans la seconde Préface de La Nouvelle Héloïse.

Saint-Preux, dans La Nouvelle Héloïse, se sert abondamment des termes religieux pour diviniser Julie. Celle-ci est sans cesse " Divine Julie ", " Céleste Julie ". Ce n'est pas seulement Saint-Preux qui s'adresse au vocabulaire religieux, Claire, elle aussi, emprunte beaucoup de mots à la religion. Par exemple, pour elle, Julie est " un ange " (III-I). L'amante, à son tour, s'en sert parfois. Pour convaincre Saint-Preux d'épouser Claire: " Ne pouvant vous faire un ange vous-même, je vous en veux donner un qui garde votre âme " (VI-VI) dit-elle. Nous assistons ainsi à l'emploi fréquent des mots "divin ", " céleste ", " ange " etc.

Ces mots sont employés le plus pour Julie. Car elle est divinisée non seulement par son amant, mais aussi par tous ceux qui se trouvent autour d'elle. Elle est pour ainsi dire " l'objet d'un culte ". (Lecerle:106).

Dans Les Liaisons dangereuses, c'est presque toujours sous la plume de Valmont que nous rencontrons les termes religieux. Valmont qui les emploie dans sa correspondance avec Mme de Tourvel, ne vise guère à diviniser son amante comme le fait Saint-Preux. Au contraire de ce dernier qui s'en sert même après le mariage de Julie, l'amoureux feint qu'est Valmont renonce à les employer quand il désespère de l'amour de Mme de Tourvel et il y substitue les termes réprobateurs. Il arrive à Mme de Tourvel, sous sa plume, d'être " la femme angélique " (XLIV) et " la femme perfide " (C) à la fois.

Dans La Nouvelle Héloïse, le coeur de Saint-Preux est un " autel où Julie est adorée " (I-III) tandis que dans Les Liaisons dangereuses, c'est Mme de Tourvel qui rend à Valmont " les ferventes prières, les humbles supplications, tout ce que les mortels, dans leur crainte, offrent à la Divinité " (XCVI).

Nous pouvons y voir l'un des principes du langage de la rouerie. Non pour diviniser Mme de Tourvel, mais peut-être pour se railler de sa dévotion et de sa vertu Valmont se sert ironiquement de ces termes religieux qui sont " plus souvent pris au hasard que par réflexion, expriment moins le cas que l'on fait de la personne que la situation dans laquelle on se trouve quand on en parle " (CXXIX). Il avoue, par sa bouche, le vrai motif de l'emploi de ces termes.

3.2.2. LES TERMES DE STRATEGIE

Nous assistons, dans La Nouvelle Héloïse, à l'utilisation des termes de guerre et de chasse. Dans le rapport amoureux, c'est Julie qui doit employer ces termes militaires. En effet, nous les lisons presque toujours sous sa plume: " Je ne trouve aucun protecteur au monde contre l'ennemi qui me poursuit " (I-IV) et plus loin: " Tu deviendras ma sauvegarde, tu protégeras ma personne contre mon propre coeur " (I-IV). Dans sa correspondance avec Julie, Claire se sert de ce vocabulaire militaire pour mieux exprimer sa lutte. " Si ton amour est faible, nous le vaincrons; s'il est extrême, c'est l'exposer à des tragédies que de l'attaquer par des moyens violents " (I-VII).

Ce sont les libertins qui emploient, dans Les Liaisons dangereuses, les termes de stratégie. En critiquant Valmont: " Vous désirez moins de vaincre que de combattre " (XXXIII) dit la Marquise d'après laquelle " la gloire de la défense et le plaisir de la défaite " (X) sont deux passions qui plaisent aux femmes. " En ce personnage à la sensualité active, à l'esprit combinateur et manoeuvrier, le romancier ne s'est-il pas peint lui-même à son insu? " (216) demande M. Pomeau en mettant l'accent sur

l'emploi du langage du stratège par Mme de Merteuil. A l'opposé de Julie, elle n'a pas besoin des termes militaires pour sauver sa vertu ni même pour se défendre de l'amant-ennemi. Elle les utilise pour exprimer ses manoeuvres.

Valmont, qui a le projet de séduire Mme de Tourvel multiplie les termes de stratégie. Laclos, officier subalterne, lui a prêté de ce don de manoeuvre et de campagne. C'est par cette raison que Valmont attend de Mme de Tourvel "une plus longue défense" (XXXIV). Et il considère sa chute comme "une victoire complète, achetée par une campagne pénible, et décidée par de savantes manoeuvres" (CXXV). Puisque Les Liaisons dangereuses sont "une oeuvre développant tout un appareil de calculs en vue de l'objectif à atteindre" (Pomeau:181), le langage militaire doit être alors sous les plumes de Valmont et de Mme de Merteuil qui sont les manoeuvriers et les bourreaux à la fois.

3.2.3. L'EXPRESSION REALISTE

La Nouvelle Héloïse qui est un roman idéaliste ne manque pas de contenir les caractères du roman réaliste. L'expression réaliste, par exemple, est très voyante quand les héros utilisent abondamment les termes techniques, les termes de plantes et les termes régionaux.

Dans la description de l'Elysée, Saint-Preux énumère beaucoup de noms de plantes. L'amant surpris y voit toutes les plantes: "Elle y fait semer chaque année du blé, du mil, du tournesol, du chènevis, des pesettes" (IV-XI). Et plus loin les noms d'arbres: "(...) d'érable, d'aubépine, de houx, de troène."

Si Saint-Preux énumère tous ces noms de plantes et d'arbres qui se trouvent à Clarens, c'est parce que Julie y vit. D'autre part, nous savons tous combien il aime la nature.

Les marques profondes du pays de Vaud où Rousseau a passé son enfance ont prêté à La Nouvelle Héloïse un langage plein de termes régionaux. Saint-Preux qui raconte à Milord Edouard son voyage à Meillerie avec Mme de Wolmar, surcharge des noms régionaux les pages du roman. Les animaux qu'il aime chasser: "des besolets, des grots sifflets, des tiou-tious, des crenefs, des sifflasons, une grèbe" (IV-XVII). Dans la société de Clarens les femmes s'offrent les dimanches "quelques laitages, de gauffres, des écrelets" (IV-V) qui sont des gâteaux du pays. Et les monnaies du pays aussi prennent leur place dans le roman: "Patagon, batz, demi-

crutz" (IV-V). Pourquoi Rousseau s'adresse si fréquemment aux termes régionaux? M. Lecercle remarque (208) que " l'accumulation des termes cherche ici un effet d'exotisme, relativement au lecteur, non à Rousseau qui retrouve ici son enfance ". Pour éclairer le lecteur sur ces provincialismes, l'éditeur en donne les sens en bas des pages.

La Nouvelle Héloïse est l'une des oeuvres littéraires où les héros prodiguent les termes techniques. Dès le début du siècle, les hommes de lettres ont commencé à s'intéresser à la science et aux découvertes scientifiques. La science et la littérature se mettent alors à s'approcher. De là l'introduction des termes techniques dans les oeuvres littéraires.

De toutes les innovations survenues dans la langue du dix-huitième siècle, aucun ne fut plus importante que l'introduction du vocabulaire technique dans la langue littéraire et dans l'usage général " (Gohin 1903:176).

Saint-Preux qui raconte les vendanges à Clarens s'efforce de ne pas oublier même un petit détail. En faisant les vendanges, on se sert des outils techniques. De là l'abondance des termes techniques: " des tonneaux, des cuves, les légrefass, le pressoir, le cellier, les futailles " (V-VII).

Pourquoi accorder tant de place aux termes scientifiques et techniques qui pourraient ennuyer le lecteur? Quand nous allons les étudier de plus près, nous remarquerons qu'elles " donnent de la précision au style ou plutôt ajoutent à la réalité du récit, à la vérité du sentiment ou à l'exactitude de la démonstration " (Gohin: 185).

L'expression réaliste des Liaisons dangereuses se rapporte notamment aux termes médicaux. Valmont " tâte le poulx " (XXV) de Mme de Tourvel qui a de la fièvre. Mme de Rosemonde que la Présidente a choisie pour son médecin, recourt, pour mieux exprimer l'état de Mme de Tourvel, aux métaphores tirées de la médecine et se sert des termes tels que " malade désespéré ", " consultations ", " palliatifs ", "convalescent " (CXXVI).

Pendant la nuit qu'elle a passée avec Valmont, Cécile a de " fortes convulsions ", "des maux de reins ", " de violentes coliques " (CXL). Mme de Tourvel qui est malade a " une fièvre ardente, un transport violent et presque continu, une soif qu'on ne peut apaiser " (CXLVII). Mme de Volanges peint ainsi l'état affreux de son amie. Et

plus loin elle énumère les termes purement médicaux: " pronostiquer ", " traitement ", " remèdes ", " saigner ", " abattement léthargique " (CXLVII).

La Nouvelle Héloïse et Les Liaisons dangereuses prodiguent ainsi les termes techniques et scientifiques. Cela nous montre que Rousseau et Laclos ne sont pas demeurés indifférents aux développements scientifiques à leur époque.

3.2.4. LES EXPRESSIONS FIGURÉES

Les figures de style sont largement utilisées par les deux auteurs et surtout par Jean-Jacques Rousseau.

" On a besoin de métaphores et d'expression figurées pour se faire entendre " (II-XVI) dit Saint-Preux, porte-parole de Rousseau, à Julie qui lui reproche d'avoir utilisé un langage figuré.

L'expression figurée est l'une des particularités frappantes de La Nouvelle Héloïse. Derrière les personnages qui s'exprime figurément nous voyons leur créateur qui aime, lui aussi, se servir des figures: " Toutes mes idées sont en images. " (1959:229).

Saint-Preux exprime ses considérations sur le goût: " Le goût est en quelque manière le microscope du jugement. " (I-VII). En s'adressant à cette métaphore, il ne vise qu'à éclairer son amante sur ce sujet. Et Julie dit à son tour: " Mon inquiétude est en raison composée des intervalles du temps et du lieu " (I-VIII). Elle se sert ainsi d'une métaphore scientifique dont la portée poétique nous attire l'attention.

Comme ceux de La Nouvelle Héloïse, les héros des Liaisons dangereuses, surtout les roués, se servent de l'expression figurée. Les images telles que la comparaison et la métaphore, notamment celles qui ont été tirées de la chasse et de la guerre, leur permettent de souligner les sentiments qu'ils éprouvent les uns pour les autres.

Voyons maintenant quelles figures de style utilisent les personnages de nos deux romans.

3.2.5. LA METAPHORE

Cette figure tient une place importante dans La Nouvelle Héloïse et Les Liaisons dangereuses.

Les catégories de métaphores auxquelles s'adressent les héros de Laclos ne sont pas nombreuses: la chevalerie, la chasse, la médecine et enfin la religion. Les personnages de Rousseau ne se contentent pas, au contraire, de quelques registres de métaphores: la chasse, la religion, la culture antique, la culture scientifique etc. leur fournissent la matière des images.

Les lettres qu'échangent Valmont et la Marquise nous offrent une grande quantité de métaphores tirées de la chasse et de la guerre. Valmont qui a " forcé à combattre l'ennemi qui ne voulait que temporiser " (CXXV) cherche à nous faire assister à une scène de bataille rangée. Il fortifie ainsi de l'idée de la guerre son aventure de séduction et présente " une idée sous le signe d'une autre plus frappante ou plus connue " (Fontanier 1968:99).

La Marquise qui reprochait à Valmont d'être amoureux de Mme de Tourvel se met à l'éclairer sur les plaisirs féminins dans les rapports amoureux et s'énorgueillit, comme toutes les autres femmes, d'aimer " une attaque vive et bien faite " (X). Puisqu'ils sont des roués et qu'ils font souvent la critique de leur opération de séduction, il n'y a rien d'étonnant qu'ils multiplient les métaphores militaires. Ils nous montrent ainsi leur intelligence brillante dans le domaine de stratégie. " La métaphore militaire devait nécessairement affleurer dans une oeuvre développant tout un appareil de calculs en vue de l'objectif à atteindre. " (Pomeau:181). Christine Belcikowski, qui attire l'attention sur la différence entre les métaphores poétiques et les métaphores militaires, remarque (1972:15) à juste titre qu'

à la différence des métaphores proprement poétiques qui caractérisent une vision du monde, un sentiment de l'existence, une esthétique, elles déterminent un comportement, une manière de vivre le monde plus que le sentir, une éthique.

Pour exprimer leur rapport amoureux, les personnages de Rousseau aussi ont recours aux métaphores militaires. Dans cette guerre, l'amour et l'amant sont deux ennemis aux yeux de la femme aimée. Julie, qui se sent menacée par la passion amoureuse, et Claire, qui l'aidait à sortir vaincue de cette bataille, emploient entre elles

ces métaphores: " Tu ne penses qu'à ta défaite, et oublies tous les triomphes qui l'ont précédée " (I-XXI). L'image de la guerre prend ici toute son ampleur.

La deuxième catégorie des métaphores à laquelle s'adressent les héros de Laclos est celle de la dévotion.

Dans la lettre XLVIII, nous voyons un Valmont qui ne respecte point l'amour et qui abuse de la religion. Le dos d'Emilie sur lequel il écrit à Mme de Tourvel est "l'autel sacré de l'amour ". En mêlant ainsi le blasphème à l'ironie, il " ne trouve son plaisir que dans le sacrilège sans cesse répété et son véritable ennemi, c'est Dieu " (Fabre 1979:153).

La religion offre à Mme de Merteuil aussi la matière de son expression métaphorique: " C'est au sacrificateur à disposer du Temple " (X). La maison qu'elle a achetée est, pour ainsi dire, un temple, son amant Belleroche sacrificateur. Elle introduit ainsi dans ses aventures de dévotion quelque chose de sacré.

Nous avons déjà signalé que l'expression religieuse occupait une place considérable dans La Nouvelle Héloïse. En s'épanchant l'un à l'autre, les amants se servent des expressions métaphoriques. Le coeur de Saint-Preux est " l'autel où Julie fut adorée " (I-III). Cet amant exprime ainsi ses sentiments par l'aide de l'image purement poétique. Car il ne vise par là qu'à persuader Julie de la sincérité de son amour. L'autel donne la place au sanctuaire dans un autre exemple. Le cabinet de Julie où il lui écrit est " le sanctuaire " (I-LIV). Nous assistons ainsi dans La Nouvelle Héloïse au fait que l'on chante l'amour et la religion tandis qu'on en se raille tous les deux dans Les Liaisons dangereuses.

On peut sans doute multiplier des exemples, mais même cette étude brève nous montre que La Nouvelle Héloïse est bien riche en métaphores tandis que Les Liaisons dangereuses en font une utilisation très limitée. Chez Rousseau, de nombreuses métaphores sont peut-être un moyen d'exprimer sa pensée idéaliste, plutôt un moyen de la présenter comme vraie, tandis que chez Laclos, qui ne pense pas à camoufler sa réflexion et qui est plus clair et direct que Rousseau, s'en sert peu.

3.2.6. L'HYPERBOLE

Le langage amoureux se sert aussi de l'hyperbole qui est un autre moyen d'expression. Dans un roman où nous lisons toujours les tourments et les passions des

amants, il arrive souvent que l'on s'exprime par l'hyperbole qui " augmente ou diminue les choses avec excès et le présente bien au-dessus ou bien au-dessous de ce qu'elles sont (...) (Fontanier:123).

" L'univers entier ne me reproche-t-il pas ma faute? " (I-XXIX) dit Julie en exagérant la faute qu'elle a commise. Sa cousine Claire la console et cherche, en s'adressant elle aussi à l'hyperbole, à faire croire qu' " une tâche paraît-elle au soleil " (I-XXXI).

Les tours tels que " cent fois ", " mille fois " sont réservés à la plume de Julie qui se sent toujours coupable aux yeux de ses parents.

" Je volerai à vos pieds et dans vos bras, et que je vous prouverai, mille fois et de mille manières (...) (CXXIX). Cette phrase appartient à Valmont qui s'efforce de se justifier aux yeux de la Marquise. Car perdre son estime est un grand malheur pour lui C'est pourquoi il s'exprime par le tour " mille fois ".

L'idée de l'absence de la Marquise inspire à chevalier Danceny l'expression hyperbolique: " Il n'y a, mon adorable amie, que deux jours que vous êtes absente; mais si j'en crois mon coeur, il y a deux siècles " (CXVIII).

La faute de Mme de Tourvel la pousse à " se déchirer le coeur de ses propres mains" (CVIII), et si la même Mme de Tourvel avait peur de l'amour, elle devait fuir " à cent lieues " (XXVI) de Valmont.

Comme la passion amoureuse ne s'empare pas de deux libertins, l'expression hyperbolique est rare sous leur plume. Quand ils devaient annoncer leur passion feinte, ils demandaient du secours à cette figure de style. Les personnages de Rousseau s'en servent, au contraire, abondamment.

3.2.7. LA PERIPHRASE

L'une des ressources d'expression traditionnelles est la périphrase. Cette figure permet à celui qui s'en sert d' " exprimer d'une manière détournée, étendue, et ordinairement fastueuse, une pensée qui pourrait être rendue d'une manière directe et en même temps plus simple et plus courte " (Fontanier:361).

Les héros de Rousseau aiment bien périphraser. C'est en parlant de Dieu qu'ils ont recours le plus à cette figure: " le père commun " (II-II), " la suprême puissance " (II-XIII), " l'Etre suprême " (III-XVIII), " le souverain juge " (VI-II).

Les autres exemples frappants de la tournure périphrastique que nous lisons sont: *La nature*: " la mère commune " (I-XXXVI); *le duel*: " ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée " (I-LVII); *l'enfant*: " le tendre fruit " (I-LVII), " l'unique fruit de vos entrailles " (III-XI); *les parents*: " les auteurs de mes jours " (III-XVIII), cliché employé toujours par Julie; *le mariage*: " la plus tendre union " (III-I), " le lien sacré " (III-XVIII);

Les personnages de Laclos non plus ne manquent pas de se servir, dans leurs expressions, du style périphrastique. Certains mots exprimés périphrastiquement sont: *L'amour*: " illusion passagère ", " passion pusillanime " (CXXV), " trésor inépuisable des âmes sensibles " (LXXXIII), " le sentiment le plus doux " (LXXXIII), " charme irrésistible " (LXXXIII); *Dieu*: " Tout-Puissant " (CXXIII), " Père commun " (CXXIV), " Celui-là qui lit dans les coeurs " (CXXX); *lettres*: " dépôt honteux " (CXXXIV), " dépôt trompeur " (CXXV), " le commerce clandestin " (CX), " dépôt précieux " (LXIV); *le duel*: " ce reste de barbarie " (CLXIV); *l'estime*: " ce frein puissant " (XXXII), " ce bien précieux " (XXXII);

Rousseau et Laclos ont ainsi prêté à leurs personnages un langage périphrastique qui leur permettait de s'exprimer en donnant plus d'ampleur à l'idée et en mettant en relief la qualité essentielle de ce dont ils parlent.

3.2.8. L'ANTITHESE

L'antithèse est l'une des figures auxquelles s'adressent le plus les personnages de Rousseau. Parce que le contraste est déjà dans son caractère qui leur a prêté un style antithétique. Les Confessions nous montrent un Rousseau qui pense et qui agit antithétiquement. " Si je veux peindre le printemps, il faut que je sois en hiver; si je veux décrire un beau paysage, il faut que je sois dans murs " (226).

Pour exprimer leur amour, les amants s'adressent le plus souvent aux couples de formes antithétiques qui sont l'une des formes de l'antithèse: " toi qui fais *le charme* et *le tourment* de ma vie " (I-XXVI); " un souvenir *amer* et *délicieux* " (III-VI); " une surprise *amère* et *douce* " (IV-VI); " des jours si *tristes* et si *délicieux* " (IV-XVII). Les verbes viennent prendre leur place dans l'antithèse: " la nature *l'autorise* et *le*

condamne, la raison *le blâme* et *l'approuve* " (II-V); " je me *perdis* pour vous *sauver*" (III-XVIII).

Il arrive que la contradiction est à la fois dans le style et dans l'idée comme dans les contradictions de la vie sociale: " c'est peut-être la ville du monde où les fortunes sont le plus inégales et où règnent à la fois *la plus somptueuse opulence* et *la plus déplorable misère* " (II-XIV). L'antithèse se trouve entre " la plus somptueuse " et " la plus déplorable ", entre " opulence " et " misère ". Et " la vie est *un mal* pour *le méchant* qui *prospère* et *un bien* pour *l'honnête homme infortuné* " (III-XXII). Ici encore entre " un mal " et " un bien ", entre " le méchant " et " l'honnête homme ", et enfin entre " prospère " et " infortuné ".

Parmi d'autres figures, c'est l'antithèse qui nous attire le plus l'attention. Car elle est une des figures les plus brillantes; mais c'est précisément à cause de son éclat qu'elle demande à n'être employée qu'avec beaucoup de réserve dans les sujets sérieux. (Fontanier:379).

Les héros de Laclos aussi ont recours à l'antithèse dans leurs lettres. Mais les antithèses employées par eux sont moins nombreuses et moins frappantes que celles dans La Nouvelle Héloïse où l'emploi de ce tour de rhétorique est systématique. En étudions maintenant quelques exemples.

Les mots qui se contredisent entre eux: " *Le scélérat* a ses *vertus*, comme *l'honnête homme* a ses *faiblesses* " (XXXV), antithèse entre " le scélérat " et " l'honnête homme ", entre " ses vertus " et " ses faiblesses ". Et encore: " Ne faites pas de *l'idole de la veille* la *victime du lendemain* " (LXXXI), antithèse entre " l'idole " et " la victime ", entre " la veille " et " le lendemain ".

Les verbes contradictoires: " On le *loue d'en avoir*, jamais pourtant on ne le *blâme d'en manquer* " (LXXXI), antithèse entre " loue " et " blâme ", entre " en avoir " et " en manquer ".

Les couples antithétiques: " *Le charme* et *le tourment* de ma vie " (C); " Je suis très *heureux* et très *malheureux* " (CX); " Vous *posséder* et vous *perdre*, c'est acheter *un moment de bonheur* par *une éternité de regrets* " (CXV); " S'il est précédé du *désir* qui *rapproche*, il n'est pas moins suivi du *dégoût* qui *repousse* " (CXXXI).

Rousseau dont l'antithèse se trouvait même dans le caractère a ainsi prêté à ses personnages un style antithétique avec quoi ils ont accumulé l'alliance de mots antithétiques qui est une figure de style. Les héros de Laclos n'ont pas manqué, à leur tour, d'user de ce tour élégant de rhétorique qui est une des allures de la phrase dans Les Liaisons dangereuses et qui donnait à l'expression une fermeté et une clarté.

3.2.9. LA REDONDANCE

La répétition est l'un des caractères stylistiques de La Nouvelle Héloïse. Mais l'auteur-éditeur explique cette caractéristique de son roman par l'état d'âme de ses personnages: " la passion, pleine d'elle même, s'exprime avec plus d'abondance que de force " (741). Les amants doivent s'exprimer alors en répétitions. Rousseau romancier qui se sent mal à l'aise sous le poids des objections avoue enfin lui-même cette faiblesse de son roman. " C'était le bavardage de la fièvre; je ne l'ai jamais pu corriger." (1959:461).

La répétition apparaît dans La Nouvelle Héloïse sous diverses formes. Les verbes: " Tu *soutiendras* ma faiblesse, tu *deviendras* ma sauvegarde, tu *protégeras* ma personne contre mon propre coeur ". (I-IV). Ou encore le même verbe qui se répète: " *Rends-moi* cette étroite (...); *rends-moi* ce sommeil (...); *rends-moi* ce reveil (...)" (I-LV). Le sujet: " *Tes yeux, tes sentiments, ton discours, ta plume* criminelle, le rendent chaque jour plus mortel " (I-V). La répétition finit parfois par l'accumulation: " *Tout* foment l'ardeur (...); *tout* m'abandonne (...); *tout* me livre (...); *tous* mes efforts sont (...)" (I-IV). Et encore: "Ajoutez à tout cela *les illusions de l'optique, les points des monts (...), le clair-obscur (...)* et *tous les accidents de lumière (...)*" (I-II).

Les personnages de Laclos ne répètent pas trop. Cette figure de style est moins contrariante sous leur plume. Parce que nous ne voyons ces répétitions que quand les personnages sont émus, heureux ou malheureux.

Ce sont le plus souvent les couples des adjectifs, des mots ou des verbes du même sens qui nous attirent l'attention: " Mais voyez combien je suis *simple* et *modeste*!" (LXXIV); " (...) marchant d'un pas *timide* et *circonspect* (...)" (LXXXV); " Depuis mon départ je l'avais bien vue toujours *triste* et *chagrine* " (XCVIII); " (...) j'étais *sans puissance* et *sans force* " (CII); " (...) quand elle sera *bien publique* et *bien notoire* " (CVI); " Je veux au moins m'offrir à son imagination, *pure* et *sans*

tâche " (CXIII); "Je sens, dit-elle, que cette idée me *console* et me *soulage* " (CXXIII).

Les verbes se répètent parfois: " *J'ai lu* sa lettre, *j'ai* tant de plaisir, que *je ne peux* plus songer (...). *Je l'ai relue* (...), *je l'ai serrée*. *Je la savais* par coeur (...), *j'ai été couché*, *je l'ai tant répétée* " (XVI). La répétition touche ici l'accumulation comme dans La Nouvelle Héloïse. Mais c'est la lettre de Cécile amoureuse à Valmont. C'est le langage de l'amour et d'une petite jeune fille qui n'a quinze ans et qui ne sait pas encore bien écrire.

Dans l'emploi des répétitions, les héros de Laclos sont plus réussis que ceux de Rousseau. Car ayant peur de contrarier le lecteur, ils évitent les utiliser abondamment tandis que ceux de Rousseau les prodiguent.

Toute cette partie concernant le style et le langage dans La Nouvelle Héloïse et Les Liaisons dangereuses nous permettra, nous le croyons, de mieux voir l'empire des mœurs sur le langage. Car celui-ci, qui ne manque pas de suivre les mœurs dans leurs révolutions, reflète bien les sentiments et les passions de ceux qui s'en servent.

Dans Les Liaisons dangereuses, nous assistons à la décadence des mœurs qui a marqué son empreinte sur certains mots. La galanterie, qui est la grande occupation de la société mondaine, demande qu'on parle son langage propre à elle. Les préoccupations de l'époque prérévolutionnaire retentissent donc sur les changements que subit le sens des mots. L'impudeur évidente, sans grossièretés pourtant, l'indélicatesse foncière de sentiment et de pensée s'étalent librement dans le langage des libertins de Laclos. Par là nous les entendons parler de " roueries ", de " gaucheries ", des gens " usagés ", " sentimentaires ", " encroutés ", d' " espèces ".

La réduction de la part du sentiment même dans le vocabulaire nous attire d'autre part l'attention. La défiance de Mme de Merteuil et de Valmont à l'égard de ce qu'ils sentent se décèle par la rareté des emplois du verbe " sentir ". Dans toutes les lettres que Valmont envoie à Mme de Tourvel, le verbe n'apparaît que quelques fois. Dans La Nouvelle Héloïse, au contraire, nous assistons à l'emploi fréquent de ce verbe ainsi que à celui des autres de ce genre tels que " affecter ", " amollir ", " émouvoir ", " soupirer " qui expriment ce que sentent les personnages. L'évolution des mœurs de La Nouvelle Héloïse aux Liaisons dangereuses apparaît ainsi à l'échelle même de l'emploi des mots et des verbes. La rareté de ces verbes, sous les plumes des libertins,

reflète à la fois le style de leur vie, pour qui le seul remède à l'ennui est une activité d'intrigue amoureuse et une attitude à l'égard des valeurs et du bonheur.

Les termes et les images qu'ont employés les libertins des Liaisons dangereuses et leurs mœurs, leurs habitudes, leur façon de voir, de penser et d'agir ne se contredisent point et reflètent les uns les autres. Comme elle nous facilitera la compréhension des mœurs à travers La Nouvelle Héloïse et Les Liaisons dangereuses, cette recherche que nous avons faite jusqu'à maintenant dans la troisième partie a un grand intérêt pour le sujet général de notre thèse.



QUATRIEME PARTIE

4. LA PEINTURE DES MOEURS

Dans cette partie qui traitera les thèmes fondamentaux de notre thèse, nous envisageons de comparer le roman de Rousseau et celui de Laclos en considérant les mœurs du XVIII^e siècle. Dans ce contexte, nous présenterons d'abord la place et la valeur de l'amour en tant que sentiment très fort manipulant les actions des individus. L'amour du coeur qui est souvent vertueux et persistant et l'amour des sens qui est presque toujours émotionnel mais passager seront étudiés. Les sous-chapitres suivants traiteront également le thème de l'éducation des enfants en famille et en dehors de la famille. Au dernier lieu, sera abordé un autre thème: la famille. Dans ce cadre, la vie conjugale, les relations entre les parents et les enfants seront exposées, toujours, bien sûr, à partir des données que nous offrent La Nouvelle Héloïse et Les Liaisons dangereuses. A partir de cette comparaison plutôt thématique, nous essayerons enfin discuter l'évolution des mœurs des années 1761 jusqu'aux années 1782.

4.1. LA PASSION ET SES MODELES

Dès la première lettre de Saint-Preux, nous assistons à la démonstration de la passion amoureuse dans La Nouvelle Héloïse. Rousseau n'est pas un romancier d'amour. Le prestige de la vertu et l'exaltation de l'amour à la fois pur et passionné sont les deux thèmes essentiels de sa morale. La vertu, chez lui, est le seul sentiment qui épure la vie intérieure de l'homme et qui augmente le prix de l'amour. Ses héros, voués à l'amour, aux sentiments naturels et à la vertu, savent admirablement établir une juste hiérarchie entre les divers penchants de leur coeur.

Romancier d'analyse, Laclos nous montre, à son tour, comment l'amour-passion ravage ceux qui le subissent. Cet amour pousse Mme de Tourvel à la mort, Danceny à prendre l'épée pour venger Cécile séduite par Valmont. Les Liaisons dangereuses nous montrent d'autre part comment les libertins abusent de la passion amoureuse

pour corrompre certains individus et comment cette passion devient, entre leurs mains, la volonté de puissance dont la recherche du plaisir est le seul motif.

Saint-Preux, Danceny et Valmont, trois amants dans nos deux romans, développent les mêmes protestations, les mêmes arguments pour toucher les coeurs de leur amante. Nous pouvons établir le parallèle entre leurs lettres où ils proclament leurs amours. " Serait-ce un crime d'avoir su apprécier votre charmante figure, vos talents séducteurs, vos grâces enchanteresses, et cette touchante candeur " (XVII) dit Danceny dans sa première lettre à Cécile. L'amant, qui s'efforce ainsi de justifier son amour pour elle, s'inspire de la première lettre de Saint-Preux qui cherche à se justifier à son tour: " Pourquoi donc est-ce crime d'être sensible au mérite et d'aimer ce qu'il faut honorer " (I-I). Tous les trois, Saint-Preux, Danceny et Valmont, ne cessent pas de protester de la pureté et de la profondeur de leur sentiment.

Ils prétendent que ce sont plutôt les qualités de l'âme que les attraits physiques qu'ils cherchent en leur amant. " Vos attraits avaient ébloui mes yeux, jamais ils n'eussent égaré mon coeur sans l'attrait puissant qui les anime " (I-I) dit Saint-Preux à son amante. Le vocabulaire de Valmont, qui ne manque pas d'apprécier les beautés de la vertu de Mme de Tourvel, est bien proche de celui de Saint-Preux: " (...) cette figure enchanteresse qui seule m'avait frappé, était le moindre de vos avantages; votre âme céleste étonna, séduisit la mienne. J'admirais la beauté, j'adorais la vertu. " (XXXVI). Dès le début du roman Saint-Preux nous annonce que ce qu'il adore en Julie ce sont " les charmes de sentiments bien plus que ceux de personne " (I-VI). D'où nous pouvons remarquer avec M. Dédéyan (1966:262) que " l'amour naît en Saint-Preux des attraits physiques, plus encore peut-être des attraits moraux de Julie". Quant à Valmont, il déclare que " le charme de l'amour tient aux qualités de l'âme ". (LII).

La symétrie, qui se trouvait entre les lettres de Saint-Preux et de Valmont, continue encore entre celles de Saint-Preux et de Danceny. Ces deux derniers, qui se vouent complètement à leur amant, proclament: " Daigne au moins disposer de mon sort " (Saint-Preux) (I-III); " Soyez donc l'arbitre de ma destinée (Danceny) (XVII). Ensuite, c'est devant l'amour partagé que ces amants s'extasient. Danceny, moins passionné que Saint-Preux: " Quoi! vous m'aimez, vous ne craignez plus de m'assurer de votre amour " (XXXI) et Saint-Preux qui exprime un chant de bonheur: " Permits, permets que je savoure le bonheur inattendu d'être aimé... aimé de celle..." (I-V).

Les tons de Saint-Preux et de Danceny ne sont pas toujours les mêmes. Dans la déclaration d'amour, Danceny est plus sûr de lui-même que Saint-Preux. Ce dernier reconnaissait, en parlant de son malheur, son " crime " tandis que Danceny osait affirmer: " Sans être coupable, on peut être malheureux (XVII) et se met à un chantage pour apitoyer l'amante sur son sort: " C'est le sort qui m'attend si vous refusez d'agréer mon hommage . (...) par vous je vais être éternellement heureux ou malheureux " (XVII). Saint-Preux se contentait d'espérer une réponse de sa Julie au contraire de Danceny qui cherchait à émouvoir, par ses arguments, le coeur d'une jeune fille.

Le ton de Saint-Preux pendant qu'il se résigne à son sort et qu'il se sent coupable de la souffrance de son amante, nous rappelle celui de Valmont qui se défendait d'avoir pu former un espoir téméraire, quand il déclare: " Je serais malheureux, je le sais, mais mes souffrances me seront chères, elles me prouveront l'excès de mon amour " (XXIII). La lettre où il fait acte de grandeur d'âme est bien inspirée de celle de Saint-Preux. (Valmont) " ce sentiment pur, que ne troublait point alors l'image de votre douleur, suffisait à ma félicité " (XXIV); (Saint-Preux) " si je souffre j'ai du moins la consolation de souffrir seul, et je ne voudrais pas d'un bonheur qui pût coûter au vôtre" (I-I).

Julie et Mme de Tourvel sont la caution de l'amour aux yeux de Saint-Preux et de Valmont. Ce dernier prétend qu'il " respecte la Présidente plus qu'il ne l'aime " (LI) et Saint-Preux demande à Julie de croire qu' " il suffit qu'il l'adore pour respecter à jamais le précieux dépôt dont (elle l') a chargé " (I-V). Tous les deux leur promettent un amour constant.

Julie et Mme de Tourvel, qui n'ont rien à faire devant l'envahissement de la passion qu'ont subi Saint-Preux et Valmont, ont recours à leur vertu pour ne pas altérer la situation heureuse qu'elles ont. L'amant devient pour ainsi dire le garant de la vertu de sa maîtresse: (Julie) " Tes vertus seront le dernier refuge de mon innocence (...) un coeur qui m'a paru mériter tout l'attachement du mien ne démentira pas la générosité que j'attends de lui " (I-IV); (Mme de Tourvel) " O vous dont l'âme toujours sensible (...) fut toujours amie de la vertu, vous aurez égard à ma situation douloureuse ! " (XC).

Il n'y a rien de bizarre dans la relation de Julie avec Saint-Preux et celle de Cécile avec Danceny. Parce qu'ils avaient " des manières uniformes de sentir et de voir

" (I-I). Mais la relation de Mme de Tourvel avec Valmont demeure un peu paradoxal. Car la Présidente était une femme mariée et vertueuse. D'autre part les obstacles qui les séparaient l'une de l'autre étaient bien insurmontables. Quant à Valmont qui ne croit pas à l'amour et au sentiment, comment pourrait-il s'éprendre de la Présidente.

Valmont et la Présidente commettent donc l'erreur de transgresser les principes de leur morale. Qu'est-ce qu'ils recherchent dans l'amour? Veulent-ils goûter quelque chose d'inconnu pourtant de nouveau et d'attirant? Cherchons maintenant les réponses à ces questions.

Mme de Tourvel est l'une de ces femmes " tout en s'efforçant de rester vertueuses, elles sont en révolte contre la loi conjugale " (Mauzi 1969:31). Elle a subi elle aussi, comme toutes les autres femmes de son siècle, le mariage de convenance où l'amour n'a point de place. Son mari l'estime et la chérie, mais ne sait point lui faire connaître les plaisirs vifs. L'éducation conventuelle proscrivait aux jeunes filles de parler de l'amour et des sentiments. Mme de Tourvel était l'une de ces filles qui se mariaient dès qu'elles sont sorties du couvent sans savoir même ce que c'est que le mariage. La femme mariée de convenance n'entendait nullement de la bouche de son mari le mot "amour". Ce dernier lui manquait alors pendant tout son mariage. Les phrases telles que " je vous devrai la douceur de goûter sans remords un sentiment délicieux " (XC) et " je connaissais bien peu l'amour " (CII) nous montrent une Mme de Tourvel à qui l'amour est bien étranger. Valmont, qui n'ignorait pas que le devoir conjugal et le plaisir de l'âme sont incompatibles en la Présidente, lui offre ce sentiment si attrayant. Ne connaissant pas le vrai bonheur conjugal, la Présidente croyait qu'elle posséderait le vrai bonheur auprès de Valmont. Nous pouvons dire avec M. Pomeau (206) que "Mme de Tourvel, qui vient de trouver auprès de Valmont l'épanouissement de son être, vit l'amour, coupable mais heureux ". Mais la Présidente ne veut pas avouer sa faiblesse devant la tentation. Lorsqu'elle proclame plus tard à Mme de Rosemonde qu'elle a succombé à la tentation, elle affirme s'être conduite par une intention hardie. Le récit de Valmont qu'est " elle se précipita ou plutôt tomba évanouie entre mes bras (...), elle ne revient à elle que soumise et déjà livrée à son heureux vainqueur " (CXXV) se mue, sous sa plume, en " tout ce que je puis vous dire, c'est que, placée par M. de Valmont entre sa mort ou son bonheur, je me suis décidée pour ce dernier parti " (CXXVIII). Par un engagement total, elle se livre à l'amour de Valmont. Elle est même prête à se sacrifier pour lui: " Tant que ma vie sera nécessaire à son bonheur (...) et mon parti est pris " (CXXVIII).

Quant à Valmont, comment peut-il aimer alors qu'il est un libertin qui méprise l'amour et les amoureux. Il annonce à Mme de Merteuil que la Présidente lui a " rendu les charmantes illusions de la jeunesse " (CXXV) et il avoue éprouver " un sentiment inconnu " (CXXV) et une perte de contrôle momentanée sur ses sentiments. Il se rapproche ainsi de l'homme sensible en s'exposant au risque de subir la contagion du sentiment amoureux. Quand il a dû se séparer de Mme de Tourvel, il est au désespoir. Il est prêt de payer de la moitié de sa vie " le bonheur de lui consacrer l'autre. (...) Ah! croyez-moi on n'est heureux que par l'amour " (CLV) dit-il à Danceny.

Si nous ne connaissons pas le vrai Valmont, ces propos émus peuvent nous sembler sincères. Mais Valmont, en se confiant ici à Danceny, est bien calculé comme toujours. Pour se venger de la Marquise, il vise à montrer à Danceny le charme de l'amour et à le persuader de revenir du côté de l'amour, c'est-à-dire de Cécile.

Ses lettres nous montrent qu'il haït et aime à la fois Mme de Tourvel. A la Marquise se moquant de cette dévote qui ne sait pas s'habiller, il répond qu'il suffit à Mme de Tourvel " pour être adorable d'être elle-même " (VI). Valmont aime en Mme de Tourvel la femme sensible et la femme vertueuse à la fois. Quand il a vu le refus de Cécile qui s'est lui déjà donnée, il s'écrie: " De la vertu (...) c'est bien à elle qu'il convient d'en avoir! " (XCIX). Lorsque Mme de Tourvel l'a quitté, il se livre à analyser la force du lien qui l'unit à elle: " Mais quelle fatalité m'attache à cette femme? (...) Il n'est pour moi de bonheur, de repos que la possession de cette femme que je haïs et j'aime avec une égale fureur " (C). Valmont était-il vraiment amoureux ? La comédie qu'il joue nous empêche d'y croire.

Mme de Merteuil n'aime point la Présidente, parce qu'elle craint que Valmont, oubliant les principes du libertinage, ne s'éprenne de cette femme. Elle le taquine continuellement, l'appelant " amant langoureux " , qui a retrouvé " les ridicules préjugés " de la jeunesse: car vous êtes amoureux " (X). Elle ne cesse de le plaisanter sur " le déraisonnement de l'amour ". Valmont ne cesse, à son tour, de protester que son entreprise sur la Présidente n'est point incompatible avec les principes de séductions libertines. Il s'efforce de se justifier, auprès de Mme de Merteuil, d'accusation d'être amoureux. Car dès la lettre IV, il lui annonçait: " J'ai besoin d'avoir cette femme pour me sauver du ridicule d'en être amoureux ".

Voilà que déjà se mêle à son enthousiasme un mauvais but. La peur du ridicule d'être amoureux le pousse à ramener l'affaire au niveau des vulgaires liaisons du

libertinage. Son amour pour Mme de Tourvel ne l'empêche pas de se livrer à d'autres aventures amoureuses. Cela montre qu'il n'est pas vraiment amoureux.

Ce jeu du sentiment qu'il sent devenir dangereux, il le corrige par un autre: celui du libertinage mené simultanément. Il va compenser, corriger ce qu'il éprouve pour Mme de Tourvel par des exploits de roué: nuit avec la vicomtesse, séduction de Cécile, la lettre écrite à la présidente sur le dos de la fille. (Pomeau:189)

La conclusion du roman nous montre combien la vraie passion est inconnue par les libertins. Valmont, après avoir " connu ivresse pour la première fois survécût au plaisir " (CXXV), accepte le défi de Mme de Merteuil et sacrifie la Présidente en lui envoyant une lettre impudente. Et pour se flatter de cette rupture, il lance à Mme de Merteuil le cri de triomphe: " Qu'ils se montrent donc, ces critiques sévères, qui m'accusait d'un amour romanesque et malheureux, qu'ils fassent des ruptures plus promptes et plus brillantes " (CXLIV).

C'est sous la plume de la Marquise que nous pouvons lire les remarques les plus justes sur les sentiments de Valmont pour Mme de Tourvel. La Marquise qui est la complice et la confidente à la fois de Valmont ne se lasse pas de lui répéter qu'il est amoureux de la Présidente bien qu'il le nie: " Non pas à la vérité de l'amour bien pur et bien tendre, mais de celui que vous pouvez croire " (CXLI). Un amour " tel qu'un sultan peut le ressentir pour sa sultane favorite, ce qui ne l'empêche pas de lui préférer souvent une simple odalisque ". Car la Marquise savait bien qu'un libertin tel que Valmont n'est " ni l'amant ni l'ami d'une femme, mais toujours son tyran ou son esclave ". Mais le raccommodement entre lui et Mme de Tourvel qu'il demande à la Marquise juste après la rupture est la marque qu'il ne renonce pas complètement à la Présidente et qu'il trouve en elle quelque chose de nouveau.

Laclos a placé son personnage dans une situation de comédie bien connue: celle de l'amoureux affichant une superbe intransigeance, puis, presque sans transition, se prêtant à toutes les capitulations. (Pomeau:193).

Malgré tout, Mme de Tourvel et Valmont, pendant un certain laps de temps, connaissent le bonheur. Entre la chute de Mme de Tourvel (28 oct.) et la scène de l'Opéra (14 nov.) deux lettres l'indiquent. Dans sa lettre datée du 8 novembre, Valmont se livre à se justifier devant la Marquise de rendre son amante " heureuse, parfaitement heureuse " (CXXXIII). Mme de Tourvel a envoyé, le 7 novembre, à Mme de Rosemonde une lettre qui est un chant de bonheur (CXXXII). Elle a de

"bonheur parfait" . Elle le doit à son amour pour Valmont. Ce dernier " le ressent tel qu'il inspire. (...) Plus tendre, plus empressé, depuis qu'il n'a plus rien à obtenir."

Quoi qu'il en soit, les personnages de Rousseau et de Laclos ont goûté la passion amoureuse. Tantôt ils ont résisté à cette passion, tantôt ils s'y sont pleinement abandonnés.

4.1.1. L'AMOUR DU COEUR ET L'AMOUR DES SENS

Mme de Merteuil, personnage le plus impudeur de Laclos, s'efforçait dès sa jeunesse de " deviner l'amour et ses plaisirs " (LXXXI). En dégradant le sentiment amoureux et en ayant " de sens actifs et un coeur incapable d'amour ", elle réduit le sentiment amoureux au plaisir. Elle professe même le cynisme sensuel. C'est sous sa plume que nous lisons cette phrase: " L'amour que l'on nous vante comme la cause de nos plaisirs, n'en est le plus que le prétexte." (LXXXI).

L'amour-passion détruit la personnalité de celui qui le subit. Valmont et Mme de Merteuil observent en Cécile, la Présidente et Danceny la destruction de la personnalité causée par l'amour. Dans sa lettre à la Marquise, Danceny avoue cette force destructive de la passion amoureuse. " L'amour véritable ne permet pas de méditer et de réfléchir, il nous distrait de nos pensées par nos sentiments " (CXLVIII). Ce que Danceny exprime en ces termes est ce qui condamne l'amour à un libertin comme Valmont. L'amour, " cette passion pusillanime " (CXLV) écrit ce libertin. Il est " ennuyeux " (CXV), il " abrutit ceux qu'il domine " (CXXXIII), bien loin de les rendre ingénieux comme on l'imagine. " C'est toujours son coeur qu'il faut croire " (CXVIII) déclare ironiquement la Marquise à Danceny. Quand nous retournons cette phrase nous obtenons la maxime du libertinage: il ne faut jamais croire son coeur.

Pour railler les âmes tendres qui succombent à la passion amoureuse, Valmont et la Marquise ont un mot commun: " sentimentaire ". L'accident de Cécile a failli rendre fou le " sentimentaire Danceny " (CXLIV). La plupart de leurs considérations concernant l'amour n'ont pour but que de le déprécier. Valmont craint le " ridicule d'être amoureux " (IV) et la Marquise désire noyer Belleruche dans " les nausées de l'amour " (CXV). Quand ils se livrent à un discours sentimental c'est toujours pour se moquer des sentiments et des gens sentimentaux. Ces libertins, qui évitent tout sentiment et qui se contentent des plaisirs, exposent ainsi l'un des principes importants du courant libertin qu'est une lutte perpétuelle contre le sentiment et le

sentimentalisme. M. Seylaz qui étudie ce refus de sentiment chez les libertins remarque (561) avec raison que

l'attitude dérogatoire de Valmont et Merteuil découle de leur théorie matérialiste de la sexualité qui considère l'amour comme une sorte d'épiphénomène engendré comme prétexte par le plaisir.

Au contraire des libertins de Laclos, les protagonistes de Rousseau chantent l'amour: " Le véritable amour est le plus chaste de tous les liens " (I-L). L'amour dépeint dans La Nouvelle Héloïse a une valeur morale plus que physique. C'est une passion ardente mais pure et tendre. Dès qu'il annonce son amour pour Julie, Saint-Preux ne manque pas de mettre l'accent sur la moralité de sa passion: " Ce sont, en un mot, les charmes des sentiments, bien plus que ceux de la personne, que j'adore en vous " (I-VI).

Les Liaisons dangereuses nous donnent d'autre part, la distinction entre les trois ordres dans l'amour:

Vous ne possédez absolument que sa personne. Je ne parle pas de son coeur, dont je me doute bien que vous ne vous souciez guère: mais vous n'occupez seulement pas sa tête (CXIII).

La Marquise distingue ainsi ces trois ordres en analysant l'amour de Valmont pour Mme de Tourvel. Tant d'autres phrases dans le roman se ramènent à ces trois catégories: " Cette ivresse des sens, peut-être même ce délire de la vanité, n'a point passé jusqu'à mon coeur " (LII) cherche Valmont, à son tour, à se justifier auprès de Mme de Tourvel.

Le roman de Laclos nous montre tantôt les trois niveaux des sens, de l'esprit et du coeur tantôt les deux niveaux de l'esprit et du coeur. Mme de Tourvel ne fait pas le détail des raisons qui justifient Valmont du soupçon d'infidélité: " (...) peut-être même l'esprit les apprécierait mal: c'est au coeur seul à qui il appartient de les sentir " (CXXXIX). La Marquise et Valmont aspirent à un bonheur sans avenir, sans projet, sans participation de l'âme. Dans les relations amoureuses qu'ils entreprennent ils ne cherchent que savourer les sens et l'esprit. L'âme du libertin reste passive dans l'assouvissement de la volupté.

Pour maintenir son empire sur le chevalier Belleruche, Mme de Merteuil se sert des sens. Le chevalier se dégoûterait de l'amour que la Marquise prodiguait pour lui. Et ce dernier devient, pour elle, " un manœuvre d'amour ". (LXIII).

Les êtres qui ne savent pas concilier le plaisir et l'esprit sont, aux yeux des libertins, des " machines ". Cécile qui faisait tout ce que Valmont en demandait et qui sera une femme facile est " une machine à plaisir " (CVI). En analysant les sentiments amoureux chez certaines femmes, comme Cécile, Valmont conclut: (...) pour beaucoup de femmes, le plaisir est toujours le plaisir " (CXXXIII). Ces femmes considèrent le plaisir comme l'amour, et le déguisent sous le nom de sentiment: " Ces femmes à délire, et qui se disent à sentiment dont l'imagination exaltée ferait croire que la nature a placé leurs sens dans leur tête (...) " (LXXXI) remarque la Marquise pour signaler l'erreur de certaines femmes qui prennent leurs sens pour leur coeur. Les lettres CXXXIII et CXXXIV où les deux héros se querellent sont à remarquer au point de vue de l'analyse de la passion amoureuse. Cette dernière est étudiée dans son rapport avec le coeur et l'esprit. Valmont, qui cherchait à convaincre Mme de Merteuil que l'idée de Mme de Tourvel n'a occupé que sa curiosité et sa vanité, déclare: " De ce que l'esprit est occupé, s'ensuit-il que le coeur soit esclave " (CXXXIII). Au contraire " votre coeur abuse votre esprit " répond Mme de Merteuil (CXXXIV).

A ces trois ordres dans l'amour correspondent trois classes de femmes dans Les Liaisons dangereuses. Les sens à Cécile pour qui " le plaisir est toujours plaisir "; la tête à Mme de Merteuil qui n'obéit qu'à la vanité de sa tête; enfin le coeur à Mme de Tourvel qui est une femme " délicate et sensible ".

En partant des sens, les libertins de Laclos arrivent au goût, au quiétisme de l'amour qui permet à l'homme de connaître les plaisirs avec tout ce qui plait sans être inconstant. Cécile, amante de Danceny, s'attriste d'avoir succombé à la tentation de Valmont et d'avoir trompé son amant avec ce libertin. Les conseils et les consolations de Mme de Merteuil sont à remarquer:

En effet, placée entre une mère dont il vous importe d'être aimée, et un amant dont vous désirez de l'être toujours, comment ne voyez-vous pas que le seul moyen d'obtenir ces succès opposés est de vous occuper d'un tiers? (CV)

Le résultat d'un tel partage dans l'amour ne sont que des plaisirs. Valmont ne cesse pas de penser à Mme de Tourvel dans les bras d'Emilie même. Selon son système libertin, il n'est pas infidèle à son amante quand il fait l'amour avec Cécile.

Pour les femmes telles que Mme de Tourvel, le coeur l'emporte sur l'esprit. Chez ces héroïnes, les sens n'ont guère d'importance, et ne s'éveillent que lorsque leur âme

est émue. Valmont voit bien que le trouble de Mme de Tourvel à la veille de son départ n'est pas dû à une surprise des sens: " Ces symptômes précieux annoncent, d'une manière non équivoque, le consentement de l'âme, mais rarement a-t-il encore passé jusqu'aux sens. " (XCIX). Valmont la verra " sortir du plaisir tout éplorée, et le moment d'après retrouver la volupté dans un mot qui répondait à son âme." (CXXXIII). C'est l'idée du bonheur de Valmont qui l'a ramenée.

Mme de Rosemonde, reprenant la différence de deux sexes en matière d'amour, exprime à Mme de Tourvel:

(...) ne croyez pas que leur amour soit semblable au nôtre. Ils éprouvent bien la même ivresse, souvent même ils y mettent plus d'empportement (...). Ce goût exclusif (...) n'est dans l'homme qu'une préférence qui sert, au plus, à augmenter un plaisir (...) tandis que dans les femmes, c'est un sentiment profond, qui non seulement anéantit tout désir étranger, mais qui, plus fort que la nature, et soustrait à son empire, ne leur laisse éprouver que répugnance et dégoût, là même où semble devoir naître la volupté. (CXXX).

L'analyse de Mme de Rosemonde montre que la plupart des femmes, dans les mouvements amoureux, partent des sens et arrivent au coeur par l'intermédiaire de l'esprit. Et le cas de Valmont et de Mme de Merteuil est un bel exemple au libertinage d'esprit qui autorise à ses partisans de nouer des liaisons dangereuses entre l'esprit et le coeur.

" Tous les prétendus besoins des sens n'ont point leur source dans la nature, mais dans la dépravation des sens" (II-XXVII) écrit-elle Julie. Cette phrase nous montre une Julie qui ne voudrait pas succomber à la tentation de l'amour des sens. Bien que les trois ordres dans l'amour (les sens, l'esprit et le coeur) que dépeint Les Liaisons dangereuses ne soient pas cités ensemble, certaines remarques des personnages, surtout celles de Julie, en traitent les traits caractéristiques. Et nous trouvons presque toujours dans le roman de Rousseau la double image des sens et de l'âme.

Julie se sent coupable et a des remords d'avoir été séduite par Saint-Preux. Car en succombant à la tentation elle perd son honneur et sa vertu. Elle savait déjà que la passion des sens prise isolément de l'âme n'apportait à l'homme que le remords. Elle craignait d'obéir aux impératifs des sens consistant en une sensualité qui confondait les sens et le coeur. C'est cette peur qui la pousse à dire dès le début du roman: " Deux

mois d'expérience m'ont appris que mon coeur trop tendre a besoin d'amour, mais que mes sens n'ont aucun besoin d'amant. " (I-IX).

Les personnages de Rousseau ne sont pas complètement privés de l'amour des sens. Les effets de cet amour apparaissent de temps en temps chez eux aussi. Saint-Preux, par exemple, dans la scène du bosquet, s'émoit à la vue des vêtements de Julie: " Oui, tous mes sens y sont enivrés à la fois. " (I-LIV). Pour que nous soyons convaincus de l'existence des sens chez lui, il suffit de nous rappeler de ses réflexions sur les plantureuses Valaisanes, dont les seins sont fortuitement entrevus par lui. Nous pouvons trouver ici " le libertinage d'esprit " semblable à celui de Valmont. Mais ce libertinage d'esprit est accompagné, au contraire à celui de Valmont, d' " une conception d'un amour des sens qui désire s'ennoblir de sa sincérité et de sa violence. " (Dédéyan:269).

Julie aussi s'abandonnait parfois à l'empire des sens comme Saint-Preux. Bien qu'il soit pur et vertueux, l'amour qu'elle ressent pour son amant lui cause de grandes crises, de profonds ébranlements: " Mon coeur ignore ce qui lui manque, il désire sans savoir quoi " (III-III) dit-elle. Cette phrase dénonce une Julie qui brûle d'assouvir certains désirs et d'avoir un bonheur éternel. Sa passion repose sur une union entre l'âme et les sens tandis que chez les libertins de Laclos entre l'esprit et les sens. La Présidente, en se différenciant de Valmont et de Mme de Merteuil, pense comme Julie pour qui " le coeur ne suit point les sens, il les guide. " (I-L). Valmont n'ignore pas que Mme de Tourvel est une femme " dont l'émotion loin de suivre la route ordinaire, part toujours du coeur, pour arriver aux sens. " (CXXXIII). Il en analyse les attitudes pendant qu'elle se donne à lui pour la première fois et il voit en elle " le consentement de l'âme: mais rarement a-t-il encore passé jusqu'aux sens. " (XCIX).

Nous pouvons dire enfin que Les Liaisons dangereuses " traitent du pur amour sous l'angle de la libido " (Belcikowski:112) tandis que La Nouvelle Héloïse substitue l'amour de l'âme à l'amour des sens.

4.1.2. L'AMOUR, LE BONHEUR ET LA VERTU

La sensibilité, la raison, la vertu et le bonheur sont les mots auxquels s'adressent Mme de Tourvel et Julie. Les autres personnages de deux romans aussi se servent de ces quatre mots pour exprimer leur remarque sur ces deux héroïnes.

Valmont ne manque pas de remarquer en Mme de Tourvel l'existence de la "sensibilité précieuse qui embellit la beauté même et ajoute du prix à la vertu." (XXXVI). La Présidente n'approuve guère le sentiment sans la pureté, sans une aspiration noble qui le purifie: " Oui, c'est ce sentiment délicieux qui ennoblit l'amour, qui le purifie en quelque sorte." (CXXXII). Elle aspire d'abord à un sentiment d'amitié dont la pureté ne portera préjudice à son honneur et à sa vertu:

Je vous conjure donc, au nom de l'amitié tendre que je vous promise, au nom même des sentiments peut-être plus vifs, mais à coup plus sûr pas plus sincère, que vous avez pour moi, ne nous voyons plus. (XC).

Les protestations de deux héroïnes qui voulaient résister à l'amour coupable étaient presque les mêmes. Le bonheur " acheté au prix de la raison " n'est nul aux yeux de Mme de Tourvel, parce que l'amour est un " délire dangereux " (L). Elle proclame déjà que " c'est raison qui (la) guide " (XLIII). L'importance qu'elle accordait à la raison n'est pas ignorée par les autres personnages. Elle est "raisonnable" (CXXVI) pour Mme de Rosemonde et de " raisonneuse " (XXXIII) dit-elle Mme de Merteuil. Elle est le seul personnage du roman qui cherche à allier la sagesse avec la vertu. Nous trouvons là la trace de Julie qui ne cessait de concilier la passion et la vertu.

Malgré toutes ces ressemblances, Mme de Tourvel n'est pas aussi constante que Julie d'Etange dans la résistance contre le sentiment coupable. Julie, pour ne pas tomber dans l'ignominie, appelait la vertu à son aide tandis que Mme de Tourvel ripostait à l'attaque sentimentale de Valmont par les devoirs qu'elle ne devait pas oublier: " Chérie et estimée d'un mari que j'aime et respecte, mes devoirs et mes plaisirs se rassemblent dans le même objet. Je suis heureuse et je dois l'être " (LVI). Ces protestations où intervient l'amour-propre ne sont pas assez convaincantes que celles de Julie. L'attachement de Mme de Tourvel à son mari ne l'empêche pas de succomber à la tentation de l'amour coupable. Car elle

a été condamnée, semble-t-il, à un mariage de raison, préparé par Mme de Volanges, elle a épousé Solmes en quelque sorte. On pourrait comparer ce mariage imposé par la famille à celui de Julie avec Wolmar, mais la ressemblance s'arrête là; malgré son attachement à la vertu et à la religion, malgré son culte de la fidélité qu'elle partage avec Mme de Clèves, mais qui se révèle illusoire, elle ne trouve pas en elle-même, ou en la Providence, la force de respecter la dignité du mariage chrétien. (Laurent:600).

Mme de Tourvel, dans son refus de l'amour, ne donne pas beaucoup de place à la vertu. Elle substitue le mot " devoir " ou " l'honneur " au mot " vertu ". Quand nous nous souvenons combien est-il fréquent l'emploi de ce mot " vertu " par Julie, nous remarquerons mieux la différence de leur résistance à l'amour. Valmont même l'emploie plus fréquemment (trois fois dans la lettre LXXXIII). La Présidente daigne d'en parler quand elle l'a perdue: " Je n'ai sauvé que ma sagesse, la vertu s'est évanouie. " (CII). M. Versini, qui étudiait l'attitude que Mme de Tourvel a adoptée pour refuser l'amour de Valmont, met l'accent sur son inconstance et remarque(601) avec raison que

la résistance de la présidente est inspirée par une idée toute fait, sociale, de la vertu, et non par une idée trop haute et vécue personnellement, d'une vertu reconnue par le sens intime, par le coeur.

La Présidente faisait cas plutôt de l'opinion publique que de son honneur et de sa vertu. Elle se sent obligée de régler sa conduite sur " le jugement d'un public toujours prompt à mal penser d'autrui." (XLI). L'idée d'être compromise la poussait à verser des larmes alors que la honte et le désespoir étaient les motifs des larmes de Julie.

Même si la vertu semblait tenir moins de place dans la vie de Mme de Tourvel, elle ne manque pas pourtant d'être imprégnée de la conception de vertu de Julie.

Dans la lettre CII, Mme de Tourvel fait la distinction déjà faite par Rousseau sous la plume de Julie. Rousseau croit que c'est seule la sagesse, qui est le refus du trouble et de la passion, peut procurer à l'homme le repos: " Un repos que l'on ne trouve que dans la sagesse." (III-XVIII). Quant à la vertu consistant en passion dominée et dépassée est la seule condition du bonheur. Nous pouvons lire beaucoup de phrases qui soulignent l'exigence de la vertu pour le bonheur. Par exemple: " Il n'est point de route plus sûre pour aller au bonheur que celle de la vertu " dit Julie à Claire. Mme de Tourvel identifie la sagesse avec l'empire quand elle s'écrie: " Je n'ai sauvé que ma sagesse, la vertu s'est évanouie." (CII). La vertu serait, à son tour, " cet empire qu' (elle) a perdu sur (ses) sentiments " (90). Ayant perdu leur bonheur les deux héroïnes ne peuvent pas retrouver une vie heureuse. Elles ont besoin alors du repos, de la tranquillité: " Ah! ne parlons plus de bonheur, mais laissez-moi reprendre quelque tranquillité." (90). Et Claire demande à Saint-Preux de rendre à Julie " au lieu du bonheur perdu, la sagesse, la paix, la sûreté du moins " (III-I).

La notion et l'image de la vertu que les deux romans nous offrent présentent certaines différences.

" C'est la plus belle vertu des plus belles âmes. (...) les méchants partageraient-ils avec les bons le plaisir sacré de la bienfaisance? " (XXII) dit Mme de Tourvel qui cherche à justifier Valmont auprès de Mme de Volanges. Elle faisait ainsi la faute d'identifier la bienfaisance et la vertu. A ses yeux, " la vertueuse action ", qui prouve que Valmont n'est pas un libertin redoutable, est " la plus vertu des plus belles âmes." (XXII). Saint-Preux qui fait à la fois l'éloge et la critique des Parisiennes remarque qu'elles sont bienfaisantes malgré leur légèreté. Mais il ne confond jamais la bonté avec la vertu et il ne voyait dans ces actes bienfaisants de Parisiennes " la bonté d'âme séparée de la véritable vertu " (II-XXI). Dans la lettre XX de la troisième partie, Julie exprime que la bonté d'âme n'est que la "vertu naturelle" et la distingue de la "véritable vertu ".

Deux illusions en matière de la vertu ont suffi à convaincre Mme de Tourvel, que Valmont n'est pas un homme dangereux comme Mme de Volanges le croyait. L'acte généreux de Valmont qui aide les paysans pauvres et l'erreur de croire que la vertu innocente et légitime le sentiment ne lui permettent pas de voir le vrai visage du libertin. Dans ses lettres, adressées notamment à Mme de Volanges, elle commet le plus souvent l'erreur de croire que la vertu est le fondement de l'amour et que l'amour est celui de la vertu: " On n'est point coupable avec tant d'amour." (CXXXIX).

La vertu naturelle de Mme de Tourvel qui " n'est plus une conquête constamment remise en question, un dépassement de soi, comme pour Julie " (Versini:604) ne l'empêche pas de s'abandonner à l'amour coupable. La véritable vertu de Julie apprend, au contraire, que le véritable bonheur est dans le renoncement.

Pour mieux comprendre ce que la vertu exprimait pour les deux héroïnes, il convient d'étudier ce qui s'est passé lorsqu'elles ont rencontré le danger de l'amour.

Toutes les deux héroïnes ne manquent pas de refuser la passion amoureuse que les amants leur offrent. Car elles savaient bien que l'amour est un sentiment dangereux pour elles. L'amour est comme " le naufrageur des âmes " comme l'exprime admirablement Mme de Tourvel. Cette dernière prend le parti de la raison en refusant l'amour de Valmont: " Ce que vous appelez le bonheur n'est qu'un tumulte des sens, un orage des passions dont le spectacle est effrayant, même à le regarder du rivage." (LVI).

Quant à Julie, elle prend l'amour pour l'ennemi de son honneur. L'éducation qu'elle a prise lui a appris que l'amour et l'honneur sont deux sentiments incompatibles. C'est pourquoi elle en craignait beaucoup: " J'ai été élevée dans des maximes si sévères, que l'amour le plus pur me paraissait le comble du déshonneur." (I-IX).

La passion est un voyage dangereux où l'on ne pourrait ne jamais revenir. Mme de Tourvel le pressent, mais elle s'abandonne pourtant à ce voyage sans retour. Nul avertissement ne pourra l'empêcher de se livrer à la passion dangereuse. Sa première faute est de ne pas faire cas des avertissements de Mme de Volanges qui connaît le vrai visage du libertin. Car la Présidente cherchait déjà à ramener Valmont du côté de la vertu. A Mme de Volanges elle riposte en s'efforçant de justifier Valmont: " Mais il me semble que celui qui est capable d'une amitié aussi suivie pour une femme aussi estimable, n'est pas un libertin sans retour." (XI). Confondant toujours la bonté et la vertu, elle prend la comédie de charité de Valmont pour " la plus belle vertu des plus belles âmes " et ne croit que " celui qui fait du bien soit l'ennemi de la vertu " (XXII). Mme de Volanges qui savait bien que Valmont ne fait pas " un pas ou dit une parole sans avoir un projet " (IX) s'efforce de lui dessiller les yeux: " Le scélérat a ses vertus, comme l'honnête homme a ses faiblesses." (XXXII). Mais la Présidente s'approche chaque jour un peu plus du piège de Valmont sans rien faire pour y échapper.

Julie qui se sent " entraînée par degrés dans les pièges d'un vil séducteur " (I-IV) connaissait bien, au contraire de Mme de Tourvel, son ennemi. Et comme le disait Claire, son âme ne manquera pas de faire " tout ce que la sagesse et l'honneur pourront " (I-VII). Elle n'ignorait pas d'autre part qu'il fallait toujours éviter du premier pas dans la faute. Pour ne pas tomber dans le piège de Saint-Preux, elle faisait tout ce qu'elle pourrait tandis que Mme de Tourvel s'abandonnait, en pleine conscience, à la tentation.

Mme de Tourvel, qui répond aux lettres de Valmont, commet la première faute. Valmont en était bien conscient. Il n'aurait " plus rien à craindre de son mari, puisqu'elle se trouvait déjà dans la nécessité de le tromper " (42). Oui, Mme de Tourvel commet l'erreur de tromper son mari en écrivant à Valmont. S'étant engagée dans la correspondance, elle craint de se sentir investie par un homme si aimable. La lettre où, par fidélité à son mari, elle n'accepte pas l'amour de Valmont, fait apercevoir le vertige de ce même amour. Au lieu de couper courte cette lettre, elle continue imprudemment. Elle ne devait pas surtout répondre à la lettre XLII de Valmont qui

accepte de partir et lui fait ses adieux. Chaque erreur et chaque geste de Mme de Tourvel deviennent irrémédiables. Ses lettres donnaient à son bourreau la matière de la tuer par l'amour. Car " en répondant aux lettres de Valmont, elle se livre de plein gré à l'inexorable fatalité de l'amour." (Belcikowski:149).

La Présidente qui consent à écrire à Valmont ose même discuter avec lui sur l'amour et la passion. Elle savait bien que l'amour la rendra malheureuse et qu' " en parler seulement altère la tranquillité " (L). Tout en croyant se défendre contre Valmont, elle se gagne par lui. " Ainsi pactise-t-elle avec le Diable, au fur et à mesure qu'elle vient à se familiariser avec l'idée d'une passion qu'elle sait coupable." (Belcikowski:159). L'amour enlève à la vertu de sa rigidité. Valmont s'étonne bien de la puissance de l'amour en Mme de Tourvel qui la fait oublier la vertu:

Le premier pas franchi, ces Prudes austères savent-elles s'arrêter? Leur amour est une véritable explosion, la résistance y donne plus de force. Ma farouche courrait après moi, si je cessais de courir après elle. (XCIX).

La Présidente cède, en effet, à l'amour avant que Valmont la séduise. Comme l'amour l'a rendue prête à succomber à la première tentation, elle charge ses gens d'épier Valmont dans ses mystérieuses promenades matinales. Quelque galanterie dans les environs? Ainsi Valmont s'impose à elle. Elle s'ennuie dans le désœuvrement dans la campagne, et elle n'a d'entretien intéressant qu'avec lui. Etre distinguée par un séducteur connu flatte même son amour-propre. Elle se sent sûre de la mauvaise réputation de Valmont. Ce dernier, pour le convaincre, lui donne à penser qu'il ne la confond avec les autres femmes qu'il a déjà séduites: " J'avoue, écrit-elle à Mme de Volanges, que je lui sais un gré infini d'avoir su me juger assez bien pour ne pas me confondre avec elles." (XI). Elle s'abandonne ainsi au piège de l'amour propre.

Ne renonçant pas complètement à l'attrait qu'elle ressent et ne voulant pas y consentir, Mme de Tourvel est vaincue par l'amour. Elle se flattait d'abord que Valmont n'est pas entièrement pervers. Elle se livre alors à faire la morale au libertin qui lui avoue qu'il s'est bien mal conduit avec les autres femmes. Prenant l'air de prêcheuse, Mme de Tourvel considère ce nouveau commerce entre elle et Valmont comme l'amitié. Mais elle comprend avec le temps que cette amitié n'est que l'amour. Elle s'efforce alors vainement de rompre cette relation en ne pouvant pas aller jusqu'au bout. Elle commet l'erreur de pouvoir tourner cet amour à bonne fin. Elle croyait qu'ils auront, Valmont et elle, une relation platonique en l'aimant et en étant aimée de

lui. Elle s'efforce donc d'arracher Valmont au libertinage, et de se l'attacher par un grand amour. Mais son illusion la pousse à s'exposer au danger du libertin. Ses idées chimériques la poussent à se donner à Valmont comme l'ont fait certaines femmes avant elle. Mme de Rosemonde le remarque:

Je crois bien que vous l'auriez converti. Jamais personne sans doute n'en fut plus digne: mais tant d'autres s'en sont flattées de même, dont l'espoir a été déçu, que j'aime bien mieux que vous n'en soyez pas réduite à cette ressource. (CXXVI).

Avec le temps Mme de Tourvel ne cherche plus à fuir Valmont. Par une insoutenable impulsion, elle semble poussée à la rencontre de Valmont. Elle qui savait bien que Valmont est au fond du parc de Mme de Rosemonde, elle va exprès succomber à la tentation. Le mal était partout. Parce que Valmont était partout. Les relations que la société qualifie d'honnêtes et d'honorables permettaient aux gens même libertins d'être reçus par tout le monde. Mme de Volanges dénonce ces mœurs de sa société mondaine:

Sans doute, je reçois M. de Valmont, et il est reçu partout, c'est une inconséquence de plus à ajouter à mille autres qui gouvernent la société. Vous savez, comme moi, qu'on passe sa vie à les remarquer, à s'en plaindre et à s'y livrer. (XXXII).

Comme Mme de Tourvel, Julie est aussi fascinée par le charme de la liaison dangereuse. Mais elle ne manque pas de voir l'abîme, si elle n'y renonce pas. Rousseau donne ainsi à son héroïne la lucidité et la clairvoyance qui lui ont permis d'éviter être une femme perdue. Pourtant elle commet, elle aussi, certaines fautes qui pourraient menacer sa vertu.

Entre la colère d'un père, la faiblesse épouvantée de sa mère, l'exaltation tragique de Saint-Preux et l'accablement de son corps, Julie sent son énergie et presque sa raison l'abandonner. Elle cède à la tentation. Elle devient la maîtresse de Saint-Preux. Mais elle n'ignore pas la profondeur de sa chute. Parce qu'elle est " tombée dans l'ignominie dont une fille ne revient point " (I-XXIX). La première faute excusée par la nature et par le cœur, selon elle, donne la naissance à d'autres fautes. Rousseau a prêté ainsi à son héroïne le souci de devoir et d'honneur.

Il est réservé à Jean-Jacques Rousseau de proposer les remèdes héroïques de l'honneur et du devoir et d'imaginer une éternisation de l'amour garantie par la séparation et par le sacrifice; le siècle préfère

disculper l'inconstance ou nier la fatalité de la première faute.
(Versini:439).

Julie consent enfin à marier à un autre homme que son amant. Elle devient épouse, mère, maîtresse de maison, une nouvelle personne naît en elle. Julie célibataire fut faible et succomba à la tentation; celle qui est épouse forte, digne et constante. Elle garde pourtant une âme humaine. Dans les crises et les troubles qu'elle traverse elle ne triomphe pas d'un seul coup. Jusqu'au bout du roman, elle devait lutter contre la passion destructrice qui la menace. Malgré son mariage avec " un homme de grande naissance " (III-XX) ainsi qu'elle le dit, malgré ses considérations sur le bonheur conjugal, la crise pendant la promenade sur le lac où elle s'égare avec Saint-Preux et sa lettre posthume, l'avant-dernière du roman, sont le cri d'un amour qui n'a jamais guéri. Pourtant elle excelle à lutter contre la passion funeste. Car elle sait résister avec " des sentiments et des lumières " (III-V) tandis que Mme de Tourvel ne le faisait que pour ne pas perdre son repos. La Présidente, dès le début de sa rencontre avec Valmont, avait la vocation de se perdre. " Cette femme, qui ne prend rien à la légère, s'est engagée dans la passion avec la hantise de rencontrer sur cette voie, après le bonheur, la mort. " (Pomeau:207).

Les relations entre la vertu et le bonheur sont l'un des thèmes principaux de la pensée du dix-huitième siècle. On s'efforce à montrer que la vertu ne conduit qu'au bonheur. Surtout dans la seconde moitié du siècle, le mariage de la vertu avec le bonheur demeurait accepté par tout le monde. Mais le chemin qui conduit au bonheur n'est pas facile à parcourir.

En 1770, le bonheur dépend d'abord d'un certain nombre de refus: refus des passions, refus de certains plaisirs, jugés périlleux ou indignes, refus également de la vie sociale sous un grand nombre de ses formes, surtout les éléments du bonheur rassemblés autour d'un pôle: la vertu.
(Mauzi:78).

Il y a encore grande différence entre ce qui explique l'amour, le bonheur et la vertu pour Mme de Tourvel et pour Julie.

En s'écriant à Valmont Mme de Tourvel n'avait pour but que de se souvenir encore une fois de son bonheur perdu tandis que Julie le prononçait pour demander à Saint-Preux de l'aider à retrouver sa pureté. Et elle exprime admirablement que le vrai bonheur n'est point dans les plaisirs: " Nous avons recherché le plaisir, et le bonheur a fui loin de nous. " (I-XXXII). La Présidente ne pense guère à retrouver sa vertu

perdue, elle s'efforce au contraire de supporter le malheur. Pour racheter son honneur perdue, Julie sait sacrifier tout, même Saint-Preux à la considération d'un ordre dont elle " tire la beauté de la vertu, et sa beauté de l'utilité commune " (III-XVIII). La Présidente commet l'erreur de sacrifier l'ordre à son amour. Elle ne renonce point à attacher l'amour au bonheur. Car c'est elle qui connaît le bonheur grâce au " véritable amour " (CXXXII).

Valmont même aspire à connaître l'amour véritable et la vertu en s'attachant à Mme de Tourvel. Mais concilier l'aspiration à un amour pur et les aspirations des sens n'est pas une chose facile. Certains personnages croient qu'on peut concilier les besoins de l'âme et celle des sens. Mme de Tourvel commet l'erreur d'être heureuse par l'amour de Valmont et de le rendre heureux. La phrase qui exprime bien le paradoxe de l'amour appartient à Mme de Rosemonde: " Vous êtes bien trop digne d'être aimée, pour que jamais l'amour vous rende heureuse." (CXXX). Etant une passion active, l'amour donne le bonheur à Valmont. A la Présidente qui prétend que le bonheur peut être un état de calme, il répond: " Croyez-moi, Madame, la froide tranquillité, le sommeil de l'âme, image de la mort ne mènent point au bonheur; les passions actives peuvent seules y conduire." (XLVIII). Il est donc sincère quand il parle du bonheur que Mme de Tourvel peut lui octroyer. Mais ses aspirations libertines se mêlent à son aspiration à l'amour pur. M. Mauzi met l'accent (483) sur ce caractère paradoxal de l'amour: " Alors qu'il (amour) fait vainement désirer le bonheur aux belles âmes, il ne peut l'apporter qu'aux âmes viles, qui justement ne lui demandent rien." . Et M. Versini remarque (609) avec raison que " dans le monde des Liaisons dangereuses, bien des avenues du bonheur sont fermées ".

Nous pouvons dire enfin que l'héroïne de Rousseau sacrifie tout à l'ordre, même son amour pour Saint-Preux et que c'était le mariage et le sacrifice qui lui apportaient le bonheur. Mme de Tourvel sacrifie, au contraire, tout, même sa vie, à son amour pour Valmont. C'est là que réside l'autre grande différence entre Julie et elle.

4.1.3. L'AMOUR-VERTU ET L'AMOUR SENSUEL

Dès le début de La Nouvelle Héloïse, le thème de passion dévorante est toujours dans les lettres des personnages. Un autre thème accompagne de la passion. C'est celui de la vertu. Dans le roman, nous lisons l'histoire d'une jeune fille séduite. Déshonorer une fille était l'une des erreurs les plus graves. Rousseau qui voudrait que son roman

soit une leçon de morale devait alors chanter la vertu. Il décide donc de donner à Julie et à Saint-Preux l'amour de la vertu.

Dans sa première lettre, Saint-Preux annonce à Julie sa passion pure qui réclame l'harmonie. Mais Rousseau romancier ne manque pas de concilier dans le coeur de son héros la passion et la vertu. Saint-Preux qui n'est qu'un chaste amoureux ne pense point à renoncer à la vertu: " charme inexprimable de la vertu " (I-V). Et après quelques lignes il continue: " Ma flamme et son objet conserveront ensemble une inaltérable pureté. Je frémirais de porter la main sur tes chastes attraits plus que du plus vil inceste."

Julie, à partir de la lettre IV, répond à Saint-Preux. Sa passion n'est pas moins enflammée que la sienne, mais une passion qui s'allie admirablement à la vertu. Ses deux affirmations successives nous montrent l'union de la passion et de la pureté en elle: " Je goûte le plaisir délicieux d'aimer purement. ", et " l'accord de l'amour et de l'innocence me semble être le paradis sur la terre. " (II-IV). La Nouvelle Héloïse nous offre ainsi de belles pages où les protagonistes ont placé le moral de l'amour au-dessus physique.

Cette vertu exige des héros certains sacrifices. Saint-Preux doit être loin de Julie pendant un laps de temps. Julie lui demande d'aller à Neuchâtel pour débarrasser Fanchon et sa mère de leur détresse. Saint-Preux s'écrie:

Ah! cruelle! que mon coeur en est loin de cette odieuse vertu que vous me supposez et que je déteste! Mais vous ordonnez, il faut obéir. Dussé-je en mourir cent fois, il faut être estimé de Julie. (I-XLII)

Par ce sacrifice vertueux, Rousseau veut nous montrer que le véritable amour est toujours inséparable de la vertu et que la faute commise par Saint-Preux et Julie n'a point abaissé leur âme.

Un autre exemple, qui montre l'existence de la vertu en Julie est frappant. Milord Edouard propose à Julie d'épouser Saint-Preux sans le consentement de ses parents. Si Julie n'accepte pas la proposition d'Edouard, elle rend malheureux et désespéré " le plus digne amant que la terre ait jamais porté " (II-IV). Si elle y consent, elle couvre les vieux jours de ses parents " de douleur et d'opprobre ". " Tant de combats, écrit-elle à Claire, passent ma force et troublent ma raison; je perds à la fois le courage et le sens. Je n'ai plus d'espoir qu'en toi seul, ou choisis ou laisse-moi mourir." (II-IV). Elle refuse enfin la proposition généreuse de Milord Edouard. En

refusant le bonheur dans la faute, elle garde ainsi l'amour de vertu et l'amour de devoir. Nous avons assisté encore une fois au fait que La Nouvelle Héloïse est chargée de démontrer non pas la leçon de libertinage et de passions, mais celle de sagesse et de vertu.

Les protagonistes du roman atteignent à l'alliance spirituelle à travers l'amour sensuel. Cette alliance, Rousseau l'affirme dans son roman: " Les âmes humaines ont besoin d'être accouplées pour valoir tout leur prix." (III-V). Bien qu'il possède la passion charnelle la plus forte, Saint-Preux estime la valeur et le charme de l'union spirituelle et il fait la différence des deux amours:

Dis-moi, Julie, toi qui, d'après ta propre sensibilité sais si bien juger de celle d'autrui. Crois-tu que ce que je sentais auparavant fait véritablement l'amour? Mes sentiments, n'en doute pas, ont depuis hier changé de nature; ils ont pris je ne sais quoi de moins impétueux, mais de plus doux, de plus tendre et de plus charmant. Julie, dis-moi, donc si je ne t'aimais point auparavant, ou si maintenant je ne t'aime plus. (I-LV).

Le spirituel que ressent Saint-Preux à travers le sensuel justifie l'union de la passion et de la vertu. Il estime alors l'union des cœurs. Julie, à son tour, l'éprouve mieux: "C'est l'union des cœurs qui fait leur véritable félicité." (II-XV). Chez elle et chez Saint-Preux, les deux formes de l'amour-passion et de l'amour-vertu ont coexisté jusqu'à la victoire de la vertu. Milord Edouard remarque cette spiritualité de leur passion:

Vos passions dont vous fûtes longtemps l'esclave, vous ont laissé vertueux. Voilà toute votre gloire: elle est grande, sans doute, mais soyez en moins fier, ajoute-t-il: votre force est l'ouvrage de votre faiblesse. (V-I).

Le fait qu'il écrit à Mme de Tourvel sur le dos d'Emilie est le moment le plus beau pour Valmont qui réalise par là son besoin de souiller l'amour et d'avilir Mme de Tourvel. S'il passe la nuit avec la prostituée, c'est non pas pour ses charmes mais pour le plaisir de l'enlever à son protecteur hollandais. Nous pouvons dire donc avec M. Nagy (1973:139) que chez ces libertins " l'exercice de la volonté, l'accomplissement d'un projet est la source de la jouissance- une jouissance éminemment intellectuelle, dont la jouissance physique n'est que corollaire. "

La même intention se cache aussi chez la Marquise. Elle accorde souvent de l'importance à la jouissance érotique. En disant que " L'amour que l'on (les) vante

comme la cause de (leurs) plaisirs, n'en est au plus que le prétexte " (LXXXI) elle cherche à exprimer que le fond du plaisir est la jouissance physique. Pourtant cette dernière ne satisfait pas son amour-propre. Ses projets pour Gercourt et l'épisode avec Prévan nous montrent son vrai but: se venger des hommes à travers l'amour physique. Et cette jouissance n'importe point parfois pour elle: elle méprise Cécile qui n'est qu'une " machine à plaisir " (CVI) et Belleruche " un manoeuvre d'amour " (CVIII).

Les libertins de Laclos qualifient de banalité la vertu. Cette dernière, qui n'est qu'un préjugé d'un autre temps, était, à leurs yeux, un piment érotique.

Si Valmont ne se lasse pas de ramener à la perte la Présidente de Tourvel, " qui (lui) a paru un parangon de fadeur et de niaiserie sentimentale " (XXX), c'est parce qu'elle est une femme vertueuse. Si elle ne l'était pas il ne trouverait guère de plaisir à poursuivre cette femme. Aux yeux de Valmont, la femme honnête a le même charme avec la femme légère. Depuis le début de la séduction: " Loin de moi l'idée de détruire les préjugés qui l'assiègent. Ils ajouteront à mon bonheur et à ma gloire. Qu'elle croit à la vertu, mais qu'elle me la sacrifie." (VI) jusqu'après la victoire où il se demande encore: " Serait vrai que la vertu augmentât le prix d'une femme jusque dans le moment de sa faiblesse? " (CXXV), la vertu n'importe point pour lui. Elle est parfois une sorte d'épreuve: Valmont n'a rencontré aucune femme " qui n'eût, au moins, autant d'envie de se rendre qu'(il) en avait de l'y déterminer " (CXXV).

Mme de Merteuil, qui feint souvent la vertu, prend du plaisir, à son tour, aux infortunes d'une vertu vacillante comme celle de Mme de Tourvel.

Jean-Jacques Rousseau, dans La Nouvelle Héloïse, cherche à prouver que la vertu est plus forte que la passion et que le bonheur n'est que dans le renoncement se termine sur l'aveu que cette vertu était en danger et qu'un petit hasard peut tout gâter. Julie, mariée et attachée à ses devoirs, ne renonce point à aimer Saint-Preux. La tempête du lac où ils ont failli succomber à la tentation et la dernière lettre de Julie, un vrai cri d'amour qui n'a jamais guéri, en sont de bels exemples. Bien que l'amour sensuel soit dépassé dans l'attachement vertueux, Julie pense à régler sa passion pour Saint-Preux en l'affranchissant des sens et retrouve ainsi le plaisir simple de sentir: "Sentir et jouir sont pour moi la même chose." (VI-VIII). Elle cherche vainement reconcilier le désir sensuel et le désir d'ordre. M. Starobinski, qui étudie ce paradoxe de Rousseau qui ne renonce ni à la vertu ni à la passion et n'a su choisir entre le roman d'amour et le roman de sagesse, remarque (1971:109) que

si Rousseau s'élance sur la voie difficile de la synthèse dialectique, c'est parce qu'il désire originellement pouvoir accepter à la fois la jouissance physique et l'exaltation de la vertu.

Julie aussi déclare: " L'innocence et l'amour m'étaient également nécessaires " mais " les conserver ensemble " (III-XVIII) était une chose impossible. Elle s'efforce ainsi de rendre compatibles l'ordre et l'amour.

Le XVIII^e siècle qui a la réputation d'être riche en jouissances perverses exalte l'amour physique. C'est le courant libertin qui a été le promoteur de cette jouissance physique. " C'est le corps qui commande, et non les besoins du coeur. Le plaisir est une réalité autonome; c'est lui que visent les rapports qu'on prend inspirés ou réclamés par l'amour " (562) exprime admirablement M. Seylaz qui étudie ce que c'est que l'amour chez les libertins. Les personnages de Laclos ne sont pas pourtant tout étrangers à l'amour-passion. Laclos nous en offre trois figures qui l'ont subi. L'une symbolisée par Mme de Tourvel le subit en coupable. L'autre que représente Mme de Merteuil cherche à refuser au nom de l'intelligence. La dernière, interprétée par Valmont, est enivrante.

Les protagonistes de Rousseau, qui n'ont pas pu vaincre tout à fait leurs coeurs, ont su allier la passion et la vertu. Leur créateur Rousseau les ont chargés de montrer que les troubles du coeur, qui ont déjà agité maints amants, n'ont point fait les oublier les principes de la vertu. Quant aux libertins de Laclos, ils ont fait de la passion l'ennemi de la vertu. Loin d'unir l'âme et le coeur dans les relations amoureuses, leur conception d'amour consiste à refuser tout principe naturel de la vertu.

4.1.4. L'EDUCATION ET LES ENFANTS

Les questions de pédagogie étaient en vogue au début du XVIII^e siècle. Les traités sur l'éducation de l'abbé Fleury, de Fénelon, de Locke trouvaient beaucoup de lecteurs. Les philosophes encyclopédistes aussi s'intéressaient aux problèmes de pédagogie vers 1750.

Rousseau s'efforce d'arracher l'homme à l'emprise de la société corrompue et corruptrice. Le luxe et les fausses valeurs de cette société ont fait le malheur de l'homme. Pour pouvoir lui rendre le bonheur et la sagesse, il faut que les enfants soient défendus contre les influences pernicieuses. Cela ne se réalisera que par l'éducation. De plus, cette éducation devrait réhabiliter les valeurs conformes à la nature, pourrait

aider l'homme à en goûter les sentiments délicieux et à le dégager des influences qui le corromperaient.

Dans certaines lettres de La Nouvelle Héloïse, notamment dans la lettre III de la Ve partie, Julie expose les principes éducatifs que Rousseau mettra en relief dans l'Emile.

Laclos, dans Les Liaisons dangereuses, met l'accent notamment sur l'éducation des femmes. En critiquant, à son tour, la société de son temps, il cherche à interroger en premier lieu son époque sur le statut social des femmes et leur éducation. Mme de Tourvel et Cécile étaient avant tout les victimes de leur éducation conventuelle. Laclos, sous la plume notamment de Valmont, souligne l'insuffisance de cette éducation. Son souci sur la condition féminine s'agrandissait ainsi avec son roman et devenait le promoteur de l'oeuvre qu'il rédigera plus tard.

Le romancier visait depuis longtemps à rédiger une oeuvre sur la physiologie de l'éducation féminine. La question de l'Académie de Châlons-sur-Marne qu'est " Quels seraient les moyens de perfectionner l'éducation des femmes? " l'a poussé à écrire cette oeuvre. En 1783, un an, presque, après la publication des Liaisons dangereuses, il a donné une réponse à la question de l'Académie. Sa réponse était bien pessimiste. Donnant un épigraphe citant Sénèque: " Le mal est sans remèdes quand les vices se sont échangés en moeurs ", il lançait sa réflexion pessimiste: " Il faut donc oser le dire. Il n'est aucun moyen de perfectionner l'éducation des femmes ".

Laclos soutenait d'autre part que l'éducation donnée aux femmes ne suffisait pas " à développer leurs facultés et en diriger l'emploi selon l'intérêt de la société ". Il déclarait ensuite que " les lois s'opposaient à ce développement et (leurs) moeurs à cette direction ".

Un second manuscrit sur " les femmes et leur éducation " que Laclos publie vers la même époque reprenait ces thèmes et les élargissait. Nous pouvons dire enfin avec M. Tomadakis (145) que Laclos " transformait en idées les personnages de son roman ". Car les héroïnes des Liaisons dangereuses, Mme de Tourvel, Cécile et Mme de Merteuil, lui servaient d'exemple.

4.1.5. L'ORDRE DES ETUDES

Saint-Preux, qui est chargé d'être le précepteur de Julie, se plaint de n'avoir "guère fait que des lectures sans ordres et presque au hasard " (I-XII). Pour racheter le temps qu'ils ont perdu, il imagine " une espèce de plan qui puisse réparer par la méthode le tort que les distractions ont fait au savoir ". Ce système qui aura pour but de " tirer peu de beaucoup de choses " sera celui de l'éducateur Rousseau dans l'Emile.

Ce qui importe dans le système d'éducation de Saint-Preux, c'est de penser en lisant. Les lectures faites sans méditer ne servent à rien. Pour " les bien digérer " il faut y beaucoup penser. Cet homme qui parle en pédagogue s'insurge contre le fait qu'on se fie aveuglement aux livres. En empruntant tout aux livres, nous ne devenons enfin que " les avares qui ne songent qu'à remplir leurs greniers, et dans le sein d'abondance se laissent mourir de faim ".

Pour l'éducation de Julie, Saint-Preux décide de renoncer aux langues étrangères hors l'italien qui plait à son élève. L'algèbre et la géométrie ne seront point prises au sérieux et on mettra à un coin l'histoire moderne, sauf celle de la France. Quant aux livres littéraires, Saint-Preux se contente de ceux de Pétrarque, de la Tasse et de la Métastase. " Les maîtres du théâtre français " auront une place dans cette éducation. Julie, qui exposera à son tour dans la célèbre lettre III de la V^e partie, le système d'éducation de ses fils, parlera brièvement de l'ordre de leurs études.

Sans cesse enfermés dans une chambre avec des livres, ils perdent toute leur vigueur; ils deviennent délicats, faibles, malsains plutôt hébétés que raisonnables; et l'âme se sent toute la vie du dépérissement du corps. (V-III).

Elle proteste ainsi contre le fait qu'on remplit des choses inutiles les têtes faibles des enfants. La même protestation se trouve aussi dans le Projet d'Education de Sainte-Marie dans l'Emile. Rousseau s'y insurge contre le fait qu'on regarde " l'acquisition et l'entassement des sciences comme l'unique objet d'une belle éducation." (1969:41). Les cerveaux souples des enfants ne devraient point, pense-t-elle Julie, le bagage de la multitude " des noms, de rois, des dates, des termes de blason, de sphère". Au contraire, tout ce qui lui sera utile, tout ce qui le rendra au courant de ses devoirs et enfin tout ce qui l'aide " à se conduire, pendant sa vie, d'une manière convenable à son être et à ses facultés " mérite de s'y trouver.

Julie, qui pense que les livres ne sont pas les seuls instruments pour étudier, devine les reprochements sur cette question et les riposte en disant que tout ce qui se trouve autour d'un enfant " est le livre dans lequel sans y songer, il enrichit continuellement sa mémoire."

Dans l'Emile, Rousseau substitue les enseignements de la nature aux livres et aux leçons des maîtres. Il nous conseille ainsi la méthode de l'observation directe.

Ce mépris de livres apparaît mieux dans La Nouvelle Héloïse lorsqu'on renonce même aux Fables de La Fontaine. Julie-éducatrice " convaincue que les Fables sont faites pour les hommes, mais qu'il faut toujours dire la vérité nue aux enfants " supprime La Fontaine. Derrière elle qui interdit les livres à ses fils, nous pouvons voir Rousseau. Car celui-ci a abusé de la lecture et avant dix ans, il avait lu beaucoup de romans. Ce serait par ce motif, peut-être, méprisant et détestant les livres, que Rousseau les interdira complètement à Emile.

Laclos aussi prépare un programme à son élève, mais non pas dans ses Liaisons dangereuses mais dans son Troisième Essai de De l'Education des Femmes. Il pense que c'est par la lecture des moralistes, des historiens et des littérateurs que son élève doit " cultiver sa raison, son coeur et son esprit " (1783:450). Son élève acquerra la connaissance théorique des passions et de la vertu dans les moralistes, apprendra leur pratique dans l'histoire et l'art de s'exprimer grâce aux poètes et aux orateurs.

Ce programme rappelle le programme d'éducation de Saint-Preux pour Julie. Surtout l'importance qu'accordent Rousseau et Laclos sur les moralistes et les historiens rapproche leur programme l'un à l'autre.

4.1.6. L'EDUCATION NATURELLE

Selon le système d'éducation de Rousseau, il n'y a rien de mauvais dans la nature humaine. Ce qui importe dans l'éducation c'est de permettre à cette nature d'agir librement. Les caractères étant bons et sains, " il ne s'agit point de changer le caractère et de plier la nature, mais au contraire de le pousser aussi loin qu'il peut aller, de le cultiver, et d'empêcher qu'il ne dégénère." C'est ainsi qu'un homme devient tout ce qu'il peut être, et que l'ouvrage de la nature s'achève en lui par l'éducation " (V-III) pense-t-il M. de Wolmar. Dans l'éducation d'un enfant ce dont il s'agit c'est non pas de le former mais de le préserver. Julie pense, à son tour, qu'il y a des " enfants bien nés "

et des " enfants livrés à eux-mêmes " qui sont " mal nés ". Elle s'efforce pourtant d'appliquer les principes exposés par son mari.

Saint-Preux croit que quand on donne de l'éducation aux enfants, on en possède "un parfait modèle de l'homme raisonnable et de l'honnête homme". (V-III). Il met l'accent ainsi sur la puissance de l'éducation mais il n'ignore pas que l'on n'y atteint qu'en réprimant la nature. Une opposition surgit alors entre lui et M. de Wolmar qui accorde une grande importance au tempérament, au génie particulier de chaque enfant. M. de Wolmar pense que " chaque homme apporte en naissant un caractère, un génie et des talents qui lui sont propres " et qu'il faut les respecter et exploiter. Le philosophe Wolmar qui ne connaît que le principe de la nature " veut laisser faire la nature et la voir à l'oeuvre dans chaque individu ". (V-III).

Etant bien difficile de changer les tempéraments, on ne peut pas atteindre au modèle commun que se réclamait Saint-Preux. A partir de ces principes, M. de Wolmar a la conviction qu'il faut laisser chaque enfant croître librement.

Julie aussi faisait cas de l'éducation naturelle. Elle ne connaît, comme Rousseau, d'autre autorité que celle posée par la loi de la nature. Elle n'empêche pas ses fils de se servir librement " des mouvements de la nature " (V-III). Selon elle, cela a deux avantages: l'un moral, l'autre physique. L'enfant qui est libre dans ces actes n'aura point besoin de mensonge, de la vanité, de la colère et de l'envie, " vices qui naissent de l'esclavage ". De plus, l'une des intentions de la nature se réalisera et l'enfant, qui fortifiera son corps, sera évité de " la pusillanimité meurtrière " qui l'effemine " à force de délicatesse et de soins ".

Laclos s'inspire des analyses de Rousseau dans La Nouvelle Héloïse sur le mécanisme qui a défiguré la femme en même temps que la nature humaine, " tout déperit avec les moeurs "; " l'antique modestie " décline; " la pudeur disparaît, la coquetterie, le goût de la parure répondent chez les femmes aux désirs des hommes ". Il partage ces idées dans les chapitres " De la Beauté " et " De la Parure " du Second Essai dans De l'Education des Femmes. Rousseau condamne les parures recherchées, " tant d'ajustement n'est fait que pour cacher des défauts (...) le vrai triomphe de la beauté est de briller par elle-même " . (1969:769), comme celle de la Présidente: "Toute parure lui nuit, tout ce qui cache la dépare: c'est dans l'abandon du négligé qu'elle est vraiment ravissante ". (VI). Laclos reprend ces termes de Rousseau dans son Second Essai: La parure est faite

soit pour voiler une difformité, soit pour faire présumer des formes plus agréables; (...) mais ces ornements étrangers nous quittent dans le moment où souvent leur illusion nous deviendrait plus nécessaire; alors, au contraire, les dons de la nature brillent de tout leur éclat. (483)

Ces réflexions apparaissent un Laclos qui aspire, comme Rousseau, à un état de nature. Car il pense qu'il faut revenir à la pureté des origines pour effacer les méfaits de la société. Les mêmes réflexions sur l'état naturel qu'il accorde seulement au sexe féminin nous rappellent celles de Rousseau.

4.1.7. L'EDUCATION CONVENTUELLE

Comme nous l'avons déjà remarqué, l'éducation conventuelle, approuvée non seulement par les parents aristocratiques mais aussi par les parents bourgeois, était trop loin de préparer les jeunes filles au monde qu'elles vivront un jour. Etant ignorantes moralement et intellectuellement, ces jeunes filles tombaient facilement dans les pièges des séducteurs.

Cécile est une jeune fille qui vient de sortir du couvent. Comme les autres filles, elle en sort elle aussi toute ignorante.

" Conviens que nous voilà bien savantes " (I) écrit-elle à sa cousine Sophie qui est encore au couvent. L'arrivée d'un carrosse l'émoit bien. Elle croyait que c'était son futur époux qui vient. Ne sachant point comment peut-on agir et quelle attitude faut-il adopter devant un homme, elle se trouble.

Dans Les Liaisons dangereuses où nous assistons à la perte de deux femmes qui ont pris toutes deux l'éducation conventuelle, nous pouvons lire autant de remarques que d'allusions qui dénoncent l'insuffisance de cette éducation cloîtrée. Le réquisitoire contre l'éducation conventuelle est présent partout dans le roman.

C'est tout d'abord Cécile qui avoue, dès la première lettre du roman, son petit bagage de connaissances qu'elle a acquis au couvent. Mme de Merteuil se raillant de Gercourt d'avoir des " préventions pour les éducations cloîtrées " (II), exprime aussi son suspect à l'égard de cette éducation. Bien qu'elle n'ait eu aucune éducation conventuelle, la Marquise n'ignorait pas pourtant que cette éducation ne préparait point les jeunes filles aux dangers de la vie. Les religieuses qui ne connaissent pas le monde et qui en sont devenues les ennemis comment peuvent-elles donner l'éducation convenable aux filles qui doivent entrer le monde?.

Valmont qui couche forcément avec Cécile ne manque pas, à son tour, de souligner l'insuffisance de l'éducation conventuelle: " Sans doute on ne lui a peu bien appris dans son couvent à combien de périls divers est exposée la timide innocence, et tout ce qu'elle a à garder pour n'être pas surprise " (XCVI).

Cécile qui entre pour la première fois dans le monde ne sait pas comment elle doit agir. Car on lui a appris au couvent que le monde tout entier est un séducteur et que tout homme est un monstre. " Il doit être bien difficile de ne pas rougir quand un homme vous regarde fixement " (III). On ne se lasse pas au couvent de blâmer et de mépriser le monde. Cécile croit que la Mère Perpétue a raison quand elle a dit qu' " on devient coquette dès qu'on est dans le monde " (XIV).

Les parents du XVIII^e siècle, qui obligent leurs filles d'embrasser une vie enfermée sans une vocation, en mettaient la vertu en danger. Car les imaginations des jeunes personnes à qui tout était interdit s'y enflammaient. Elles se passionnaient pour tout ce qu'on leur a interdit au couvent. Quand on en est sortie, on s'intéressait au premier objet qui intéresse le coeur. Ce premier objet était, par exemple, Danceny pour Cécile. Au sortir du couvent, elle le remarque et le chérie. Mais on lui a défendu d'aimer quelqu'un. " On nous recommande tant d'avoir bon coeur et puis on nous défend de suivre ce qu'il inspire quand c'est pour un homme. Ça n'est pas juste non plus " (XVI) s'insurge ainsi Cécile. Et elle dit plus tard: " On m'a bien dit que c'était mal d'aimer quelqu'un, mais pourquoi cela? " (XXVII).

Mme de Merteuil remarque bien en Cécile la passion pour le désir. Car Cécile est l'une des filles qui n'ont rien vu et se meurent de tout voir à la fois. Les libertins sont bien dangereux pour ces filles ignorantes en matière de l'amour. Etant passionnées pour apprendre tout, elles deviennent leurs élèves: " (...) nous lui (Gercourt) donnerons une femme toute formée au lieu de son innocente Pensionnaire " (XX). Mme de Merteuil et Valmont se chargent ainsi de l'éducation de Cécile. Celle-ci, qui tombe dans le piège de Valmont, en apprend enfin ce qu'elle meurt " d'envie de savoir " (CV).

Les couvents, qui ne donnaient pas en morale que des connaissances nécessaires, négligent encore l'éducation intellectuelle des jeunes filles. Parce que les dons pédagogiques des religieuses étaient bien insuffisantes. Ces femmes ne savaient pas la grammaire ni la géographie. Les filles qui ont pris l'éducation conventuelle ne pouvaient même pas écrire correctement une lettre. Cécile remarque cette

insuffisance: " Ce qui m'embrasse, c'est que je ne saurai pas bien faire ma lettre: mais il (Danceny) sentira bien que ce n'est pas ma faute. " (XVIII).

Le grief le plus grand contre l'éducation conventuelle était qu'elle ne préparait en rien à la vie dans le monde et qu'elle ne préparait point les jeunes filles contre ses dangers. Ces jeunes filles à qui l'entrée dans le monde apparaît comme une aventure, demeuraient perplexes devant les contradictions entre les principes du couvent et les usages du monde. Celles qui ont de " sottie ingénuité ", comme Cécile, finissent par devenir les victimes. Danceny, qui tire à la fin du roman la leçon des égarements de Cécile, remarque bien les inconvénients de l'éducation conventuelle:

Quelle jeune personne, sortant de même du couvent, sans expérience et presque sans idées, et ne portant dans le monde, comme il arrive presque toujours alors qu'une égale ignorance du bien et du mal, quelle jeune personne, dis-je, aurait pu résister davantage à de si coupables artifices? (CLXXIV).

Laclos, dans l'avant-dernière lettre de son roman, nous donne ainsi, par la bouche de Danceny, le bilan d'une éducation conventuelle de son temps.

La Nouvelle Héloïse n'implique pas de passages sur l'éducation conventuelle. Pourtant nous ne pouvons pas dire que Rousseau ne s'est point intéressé à cette éducation. Selon lui, il faut élever les filles dans le monde " qui n'est pas amusant " comme le disait Cécile. Elles en apprendront ainsi les dangers et elles cesseront d'admirer ses plaisirs. Rousseau veut renverser les habitudes en disant: " (...) les filles vivent dans les couvents, les femmes courent dans le monde " (1969:738). Il osera même dire quelques pages plus loin que " les couvents sont de véritables écoles de coquetteries " (740).

Mais surtout c'est le roman de Laclos qui insiste sur cette éducation. Le romancier, qui s'intéressait fort à l'éducation des femmes et dont le roman s'achève par un réquisitoire contre l'éducation conventuelle, ne cesse pas de critiquer cette éducation.

4.1.8. L'EDUCATION A LA MAISON

Bien entendu, l'éducation des jeunes filles ne se faisait pas seulement au couvent mais à la maison aussi. Celle-ci avait malheureusement plus d'inconvénients que d'avantages. Par exemple, Cécile Volanges est victime non seulement de l'éducation conventuelle mais aussi de l'éducation que lui a dispensée sa mère.

En effet, la vie à la maison pour Cécile, n'est point différente de celle du couvent: bonnets, harpe, dessin, pompons, ce sont les seules choses qu'elle fait. Elle passe presque tout son temps à étudier son chant et sa harpe. Sa mère, Mme de Volanges, au lieu de donner elle-même à sa fille une formation morale qui doit la préparer à vivre dans le monde, permet à Danceny de donner à sa fille des leçons d'agréments. La mère n'a point de temps à réserver à l'éducation de son enfant. Elle n'a autorisé à sa fille de la voir qu' "à son lever " (I) et qu'aux temps qu'elle voulait.

Mme de Volanges en négligeant l'éducation de sa fille, ne fait pas ses devoirs de mère. Remplir ses devoirs envers sa fille, elle n'y pense que passagèrement pendant qu'elle parlait des droits des enfants dans la lettre XCVIII qu'elle a écrite à Mme de Merteuil. Cécile, qui est bien sévrée de l'intérêt et du soin maternels, s'étonne à bon droit des confidences de la Marquise: " C'est pourtant bien extraordinaire qu'une femme qui ne m'est presque pas parents prenne plus du soin de moi que ma mère." (XXIX).

La responsabilité de Mme de Volanges dans les égarements de Cécile est grande. Car la perte de son enfant vient de ce qu'elle ne l'a point élevée. " Mme de Volanges croit avoir rempli son devoir maternel quand elle s'est occupée des toilettes de sa fille, et de la présenter dans les salons et à la cour " (336) remarque M. Pomeau. Elle a lâché sa fille au monde dès qu'elle est sortie du couvent. La jeune fille ne connaissait point le monde mais elle l'imaginait bon. Sa mère n'a point pensé à lui donner des renseignements nécessaires avant d'y entrer. Des récits tels que l'arrivée du cordonnier que Cécile croyait son mari futur et la soirée de jeu pendant laquelle elle s'abandonne au sommeil nous montrent combien Mme de Volanges a oublié ou négligé de lui donner les instructions les plus nécessaires.

Cécile n'était point une fille pervertie. Tout ce qu'elle a subi vient de son innocence enfantine. Son péché, comme le remarque Christine Belcikowski (155),

n'est pas l'ordure originelle, mais la regression vers l'ordure d'une âme mal éclairée, dépourvue de la lucidité et de la maîtrise suffisantes pour se dégager de chaos émotionnel dans lequel la plonge la découverte de son corps.

Quant à La Nouvelle Héloïse, nous voyons Saint-Preux souligner ainsi ses impressions sur la maternité de Julie:

Ses yeux se sont tout à fait fixés sur ses trois enfants, et son coeur ravi dans une si délicieuse extase, animait son charmant visage de tout ce que la tendresse maternelle eut jamais de plus touchant. (V-III)

Saint-Preux, qui voit les soins de Mme de Wolmar pour l'éducation de ses enfants, ne manque pas d'exprimer ses considérations sur l'éducation des enfants: " C'est dès leur naissance que doit commencer leur éducation. Est-il temps plus propre à les former que celui où ils n'ont encore aucune forme à détruire? " (V-III) exprime-t-il. Mais l'idée de M. de Wolmar est bien en contraste avec celle de Saint-Preux. Car il croit, dit-elle Julie, que " la première et la plus importante éducation, celle précisément que tout le monde oublie est de rendre un enfant propre à être élevé." (V-III).

Nous savons tous combien Rousseau accordait de l'importance sur l'allaitement maternel. Le même Rousseau demande cette fois aux parents de se charger de l'éducation de leurs enfants. Car il voit que certains parents pour se débarrasser du tracassent commettent l'erreur de livrer leurs enfants à des maîtres. Mais on ne peut pas "espérer d'un précepteur plus de patience et de douceur que n'en peut avoir un père " (V-III) remarque-t-elle Julie. D'autre part, Julie soulignait, dès le début du roman, les dangers des gouvernantes. Elle cherche à consoler sa cousine Claire de la perte de Chaillot. Pour Julie la mort de cette femme n'était pas un grand malheur. Car la gouvernante Chaillot " entretenait sans cesse des maximes de la galanterie, des aventures de sa jeunesse, du manège des amants ". (I-VI). Rousseau, qui critique, par la bouche de son héroïne, les moeurs aristocratiques, met l'accent ainsi sur l'éducation domestique et appelle les parents à accomplir leurs devoirs. Il invitera plus tard, dans l'Emile, les mères à s'occuper de leurs filles: " Mères, faites du moins vos campagnes de vos filles." (739). Avant de livrer une jeune personne dans le monde, de l'emmener au théâtre, au bal, la mère, pense-t-il Emile, doit la prévenir des "illusions de la vanité", et lui rappeler que les vrais plaisirs de la vie " ne se trouvent point dans ce tumulte " (739).

Laclos, en effet, voudrait la même chose. En nous donnant l'exemple d'une mère bien négligée, il demandait aux autres mères de s'entendre bien avec leurs filles et de s'occuper de leur éducation.

En tant qu'écrivain idéaliste, Rousseau a créé des personnages avec moindres des défauts plus proches à la perfection, Laclos réaliste, qui ne voudrait omettre aucun défaut existant dans sa société, a créé, par conséquent, des personnages inclins à faire des erreurs.

4.1.9. LES COUPLES ET LA VIE DE FAMILLE

Nous avons déjà signalé, à plusieurs reprises, que les relations entre les couples et les règles de la vie de famille se variaient, au XVIII^e siècle, dans les diverses classes de la société. Dans les couches plutôt inférieures, les jeunes gens avaient plus l'occasion de se connaître et leurs relations dans la vie conjugale étaient proches et sérieuses. Puisque, pour eux, le mariage est un contrat qui donne des responsabilités définies à deux sexes, et on peut dire que, pour les couples appartenant au tiers état de la société, il est une affaire sérieuse. D'où l'importance qu'ils donnent à leurs vies de famille et à l'éducation de leurs enfants.

Quant à l'aristocratie où les mariages sont organisés par les parents des jeunes gens, une toute autre règle était en vigueur. Les couples menaient leur vie librement de l'un l'autre en goûtant les plaisirs et les malheurs des amours " interdits " et confiaient la responsabilité de leurs enfants aux autres, d'abord à une nourrice, plus tard à des précepteurs.

Les sous-chapitres suivants de cette quatrième partie viseront à étudier ces mœurs à travers La Nouvelle Héloïse et Les Liaisons dangereuses et à évoquer l'idée d'une évolution entre les deux romans.

4.1.10. LE MARIAGE

Comme nous avons déjà remarqué, les mariages au XVIII^e siècle aux couches supérieures, étaient préparés par les parents. Les jeunes n'étaient point consultés et ils se voyaient pour la première fois la veille ou même le jour de leur mariage. Et on accordait beaucoup d'importance sur la convenance de fortune et de rang.

Rousseau pour qui la vie familiale importe beaucoup s'élève contre les parents qui poussent leurs enfants au mariage formé par des considérations d'intérêts, de vanité et d'ambition. Il souligne qu'il faut préférer les convenances naturelles aux convenances sociales. Il croit qu'un mariage sans amour et sans amitié n'apporte point aux jeunes une vie conjugale heureuse. D'où les liaisons illégitimes qu'on cherche dès le lendemain du mariage.

Dans La Nouvelle Héloïse, Rousseau aborde cette question importante. Nous pouvons y trouver ses idées sur l'opposition entre mariage de raison et mariage d'amour. D'un côté le mariage concilie l'intérêt et la passion et de l'autre il concilie le

bonheur et le plaisir. Laclos, à son tour, aborde la même question dans Les Liaisons dangereuses. A partir de l'antinomie fondamentale du rousseauisme, opposant nature et société, il dissèque cette institution devenue antinaturelle dans la société de son siècle.

" Le baron d'Etange consentit à donner sa fille, son enfant unique, à un petit bourgeois sans fortune " (I-VII) cherche ainsi Claire à dissuader Julie de l'idée du mariage avec Saint-Preux. Dès le début de leur amour, les jeunes amants rencontrent ainsi l'obstacle paternel.

Rousseau établit dans le mariage, l'opposition entre l'homme de la nature et l'homme de la société. M. d'Etange ne fait pas cas des convenances naturelles telles que la convenance de goûts, d'humeurs, de caractères et de sentiments. Julie et Saint-Preux s'insurgent contre les mariages qui ne se règlent uniquement que sur les convenances de rang et de fortune. Comme ils savaient bien que " le plus grand bonheur du mariage dépend de tant de convenances que c'est une folie de les vouloir toutes rassembler " (Rousseau 1969:755), ils ne voulaient pas sacrifier la loi sacrée de la nature à la considération des états et des rangs. Il ne faut pas, pense-t-il Saint-Preux, " rendre incompatible ce que la nature a voulu réunir " (I-X).

Rousseau ne cesse pas de proclamer la souveraineté de la passion. On cherche vainement à étouffer les inclinations. Le coeur n'écoute rien que lui-même. Qu'importe qu'un riche baron ne donne pas sa fille à un petit bourgeois sans fortune. Le Ciel a déjà destiné Julie et Saint-Preux l'une à l'autre et c'est ce qu'il faut écouter: " C'est qu'en dépit de la fortune, des parents et de nous-mêmes, nos destinées sont à jamais unies, et que nous ne pouvons plus être heureux ou malheureux qu'ensemble " (I-VI) dit-elle Julie.

Mais on ne m'a encore parlé de rien et sans les apprêts qu je vois faire,
et la quantité d'ouvrières qui viennent toutes pour moi, je croirais qu'on
ne songe pas à me marier.(I)

dit-elle Cécile à sa cousine Sophie. Elle exprime par là qu'elle est l'une des filles à qui on ne demande point l'avis sur le mariage. Le fait qu'elle prend pour son futur époux le cordonnier prouve qu'elle ne connaissait encore l'homme avec qui elle se mariera. Les convenances approuvées par le siècle se lisent encore sous sa plume: " Il (Gercourt) est riche, il est homme de qualité, il est colonel du régiment de ... Jusque-là tout va fort bien." (XXXIX). Mais elle ne manque pas de voir la grande différence

d'âge entre elle et lui. Elle a à peine quinze ans tandis que le comte de Gercourt en a trente six. Elle ne veut pas se marier avec cet homme. Elle doit consentir pourtant, comme les autres filles, à ce mariage. Car les parents du XVIII^e siècle ne cessaient point de menacer leurs filles indociles de renvoyer au couvent. Mme de Volanges était l'une de ces mères sévères.

Julie et Saint-Preux ne se lassent pas de s'indigner contre les préjugés qui sont un grand obstacle insurmontable devant les penchants naturels des coeurs: " Ah! ma cousine, quels monstres d'enfer sont ces préjugés qui dépravent les meilleurs coeurs, et font taire chaque instant la nature " (I-LXIII) lamente-t-elle Julie à sa cousine. Les deux amants pensent qu'il faut étouffer les préjugés et consulter la nature pour faire d'heureux mariages.

Non seulement Saint-Preux et Julie approuvent et estiment le mariage d'amour. Milord Edouard s'efforce de plaider la cause de Saint-Preux auprès de M. d'Etange. Mais c'est une affaire bien difficile. Car ce fier gentilhomme n'imagine pas même qu' "un roturier puisse être amoureux de sa fille" (I-XXXII). Par la bouche de Milord Edouard, c'est en effet Rousseau qui défend admirablement le mariage d'amour. Saint-Preux possède toutes les qualités du coeur et de l'intérêt. Il n'est pas riche, mais Milord se charge de lui faire " le plus riche particulier du pays de Vaud " (I-LXII). Il n'y a rien aux yeux de Milord Edouard, sinon un préjugé qui empêche Saint-Preux d'épouser Julie. Mais la plupart des filles du temps n'étaient-elles pas les victimes de ce préjugé?. M. d'Etange est bien fier de sa noblesse. Milord Edouard cherche à lui prouver qu'à l'origine les ancêtres des gentilshommes n'étaient pas gentilshommes, qu'après tout un noble vaudois n'est pas un si grand personnage. Mais M. d'Etange réplique en lui demandant de cesser de plaider la cause de Saint-Preux.

Milord Edouard qui s'intéresse beaucoup " au sort de ce couple infortuné " (II-II) analyse minutieusement l'institution du mariage. Il y déclare les droits de l'amour, il s'insurge contre " un insensé préjugé ", les lois injustes, les parents tyrans, " un père barbare ", contre ces " convenances de l'opinion " qui s'opposent à " la loi sacrée de la nature ". Il prétend que " ce chaste noeud de la nature n'est soumis ni au pouvoir souverain ni à l'autorité paternelle, mais à la seule autorité du Père commun qui sait commander aux coeurs. " (II-II).

Après lui, c'est Saint-Preux qui jette ces mots à la face de M. d'Etange:

Quel que soit l'empire dont vous abusez, mes droits sont plus sacrés que les vôtres; la chaîne qui nous lie est la borne du pouvoir paternel, même devant les tribunaux humains; et quand vous osez réclamer la nature, c'est vous seul qui bravez ses lois. (III-II).

Dans Les Liaisons dangereuses, c'est Mme de Volanges qui plaide sans cesse le mariage d'amour, comme Saint-Preux et Milord Edouard qui le font dans La Nouvelle Héloïse.

Mme de Volanges s'inquiète bien du chagrin et de la santé de sa fille. L'idée de se marier avec Gercourt au lieu de Danceny a perturbé la vie de cette jeune fille. La mère s'en confie à Mme de Merteuil: " J'espérais que l'absence, les distractions détruisaient bientôt un amour que je regardais plutôt comme une erreur de l'enfance, que comme une véritable passion. " (XCVIII). La mère qui se trouble devant le désespoir de sa fille ose même considérer que le rang de M. de Gercourt et sa fortune sont peu de choses quand on les compare au bonheur solide d'un couple uni. Qu'importe la fortune médiocre de Danceny? Cécile est suffisamment riche pour enrichir celui qu'elle épouse. Ces considérations rappellent celles de Milord Edouard: " La diversité de fortune et d'état s'éclipse et se confond dans le mariage (...) " (II-II). Mme de Volanges conclut son propos en posant une question à la Marquise:

Ces mariages qu'on calcule au lieu de les assortir, qu'on appelle de convenance, et où tout se convient en effet, hors les goûts et les caractères, ne sont-ils pas la source la plus féconde de ces éclats scandaleux qui deviennent tous les jours plus fréquents? (XCVIII).

Mme de Merteuil répondra en prenant le masque du conformisme social. Mme de Volanges devait, pense-t-elle, se défier des illusions de l'amour maternel. Elle devait encore aider sa fille de son expérience, c'est-à-dire " distinguer ce qui plait et ce qui convient " (CIV). La Marquise donne ainsi la définition d'un mariage réussi et heureux: " Le véritable, le solide bonheur repose sur cette douce amitié, jointe à l'estime peu à peu fortifiée par l'habitude ". (CIV). La passion par l'exaltation qu'elle provoque trouble la vie calme de l'homme. L'amour-passion est " un goût frivole qu'un moment voit naître et qu'un autre voit mourir ". Les mariages d'amour, selon elle, reposent sur une illusion éphémère, les époux commencent avec le temps à se voir tels qu'ils sont. " C'est alors que les moindres défauts paraissent choquants et insupportables (...) chacun des époux croit cependant que l'autre seul a changé . " (CIV). La Marquise défend ainsi contre Mme de Volanges le mariage de raison.

Après son mariage avec M. de Wolmar, Julie cesse de penser qu'un mariage heureux n'est point possible sans amour:

Ce qui m'a longtemps abusé, et qui peut-être vous abuse encore, c'est la pensée que l'amour est nécessaire pour former un heureux mariage. Mon ami, c'est une erreur; l'honnêteté, la vertu, de certaines convenances, moins de condition et d'âges que de caractères et d'humeurs, suffisent entre deux époux. (III-XX).

Elle va ainsi au côté du mariage de raison. Nous pouvons voir ici une philosophie de l'amour réduit à une illusion passagère: " Tout n'est qu'illusion dans l'amour " (Rousseau 1969:743) et, selon Mme de Merteuil, les " perfections chimériques " (CIV) de l'amant n'existent que dans l'imagination des femmes à sentiment dont " la tête exaltée " par celui qu'elles préfèrent de tous les agréments et de toutes les vertus.

M. de Wolmar a près de cinquante ans. Il est un sage qui n'aime pas Julie passionnément mais d'un goût modéré. Julie ne cherche pas en lui les ivresses de l'amour. Car " on ne s'épouse point pour penser uniquement l'un à l'autre, mais pour remplir conjointement les devoirs de la vie civile, gouverner prudemment la maison, bien élever ses enfants. " (III-XX).

En mettant le doigt sur la plaie, Rousseau et Laclos ont ainsi cherché à nous montrer, à travers leur roman, les mœurs vicieuses qui régnaient dans les mariages effectués notamment dans l'aristocratie de leur siècle.

4.1.11. LA VIE CONJUGALE

La Nouvelle Héloïse a été d'abord destinée à être un roman de passion. Les premières parties du roman le prouvent. Mais Rousseau voudrait en faire une leçon morale.

Julie a commis une faute en donnant son cœur à Saint-Preux. Rousseau, pour en excuser la chute, vise à faire de l'histoire de Julie un exemple à suivre. Elle consent au mariage avec un homme qu'elle n'aime point et qui est pourtant honorable et bon. De là la leçon de morale qui consiste à démontrer que la faute de Julie est réparable chez une fille tandis que chez une femme mariée elle est un crime.

La fidélité conjugale est l'une des intentions vertueuses dans le récit de La Nouvelle Héloïse. Rousseau tient pour essentielle la leçon de fidélité, parce que cette

dernière lui semblait la plus nécessaire. Il croyait que la femme infidèle " dissout la famille, et brise tous les liens de la nature; en donnant à l'homme des enfants qui ne sont pas à lui elle trahit les uns et les autres, elle joint la perfidie à l'infidélité" (1969:698).

Rousseau avait été formé par Mme de Warens, qui avait quitté son mari pour suivre son amant. Il avait mené une vie dans la société parisienne où l'on prenait la fidélité pour le ridicule. Toutes ces perversions n'ont pas pu étouffer l'idéal au fond de son coeur. Il a voulu, si l'on peut dire, démontrer dans La Nouvelle Héloïse ce qu'il y a d'essentiel dans le contrat qui fonde une famille.

Laclos dont l'enfance fut marquée de la douceur du foyer et de l'exemple des vertus domestiques et qui mena plus tard une vie conjugale bien heureuse cherche, à son tour, à nous montrer les ravages dans la vie conjugale de ses héros.

Rousseau avait le culte de la femme; il voudrait qu'elle soit vertueuse, attachée à ses devoirs de famille. Il a critiqué la femme frivole, la femme mondaine. Aux femmes du monde qui n'accomplissent pas leurs devoirs, il a opposé l'exemple édifiant d'une mère de famille, entourée de ses enfants, trouvant ses plaisirs dans ses devoirs et sachant concilier les rôles d'épouse, de mère et de femme affaires, tout en remplissant une fonction sociale.

La lettre XXI de la Seconde Partie de La Nouvelle Héloïse est un vrai réquisitoire contre la femme frivole. Rousseau, sous la plume de Saint-Preux, dénonce les parisiennes, du moins les femmes du monde qui ne respectent point le mariage et la vie conjugale. Ces femmes élèvent leurs filles avec la plus stricte sévérité et ne leur permettent point d'aimer quelqu'un. Dans cette société où le droit d'aimer " est réservé aux seules femmes mariées " (II-XXI) la mère avait vingt amants tandis que sa fille n'en avait aucun. Aux yeux de cette dernière, le mariage était une émancipation pour pouvoir vivre comme sa mère. Les femmes mariées qui courent les aventures ne craignent pas " de souiller cent fois le lit conjugal ". (II-XXI). Dans la lettre récapitulative de leur amour (III-XVIII) Julie s'insurge contre les sophismes qui excusent l'adultère et le tiennent pour le remède et nécessaire au mariage. Julie qui prend la fidélité pour " le premier devoir qui lie la famille et toute la société " disserte dans cette lettre sur les ravages de l'adultère. L'homme ou la femme, qui s'abandonne à ce dernier, trahit le serment, offense Dieu, introduit dans la famille des enfants d'un rang étranger. Rousseau, par la bouche de son héroïne, reproche aux philosophes

matérialistes de chercher à détruire chez les femmes la pudeur et l'honnêteté, d'excuser l'adultère, de prendre la chasseté pour dérision. Jean-Jacques considère la débauche, surtout chez les mariés, comme une des principales causes de la dégénérescence de la race, de la dépopulation.

Dans les ménages aristocratiques, chaque époux a ses habitudes, son appartement, ses amours. La plupart des épouses prennent, à leur tour, les amants. Si l'amant, considéré " comme un des gens de la maison ", ne fait pas son devoir " on le congédie et l'on en prend un autre ". Toute femme sociale, aux yeux de Saint-Preux, est un " simulacre de la mode ". Elle ne garde rien de " son état naturel ".

La foi conjugale n'était alors destinée qu'à la bourgeoisie et " des idées de pudeur et de modestie sont profondément gravées dans l'esprit du peuple " (II-XXI). C'est contre cette dépravation dans les mœurs conjugales que Rousseau s'est élevé en nous représentant le mariage comme la première et la plus sainte institution de la nature. Il décrit admirablement les ravages que causait la femme adultérine qui dissout la famille. Et il veut enfin l'amour dans le mariage.

Rousseau, après avoir critiqué violemment les corruptions dans les mœurs conjugales, veut les réformer par le retour à la nature. Julie d'Étange est mariée avec M. de Wolmar et devenue une épouse et une mère de famille. Bien qu'ils ne s'aiment pas passionnément, elle et son mari, ils savent goûter les plaisirs de la vie conjugale. Car ils n'oublient point à accomplir leurs devoirs réciproques. M. de Wolmar est un excellent mari: " L'ordre qu'il a mis dans sa maison est l'image de celui qui règne au fond de son âme, et semble imiter dans un petit ménage l'ordre établi dans le gouvernement du monde. " (III-XX).

M. et Mme de Wolmar mènent une vie conjugale bien heureuse. Parce que leur mariage n'est pas fondé sur l'amour, mais sur " l'honnêteté, la vertu, de certaines convenances, moins de conditions et d'âges que de caractères et d'humeurs " (III-XX). Étant unis par " l'immuable et constant attachement de deux personnes honnêtes et raisonnables " ils ne connaissent point les transports effrénés des jeunes amants. Au contraire des époux aristocrates qui se joignent pour se débarrasser de l'autorité parentale et pour goûter librement des plaisirs de la vie mondaine, ils cherchent dans la vie conjugale des joies familiales.

Pour former une heureuse vie conjugale, les époux doivent se voir comme des compagnes. M. de Wolmar en est bien au conscient. Quand il pense à épouser une

femme, il désire " d'avoir en elle une compagne aimable, sage et heureuse. " (IV-XII). Julie a, à son tour, " pour mari le plus honnête et le plus doux des hommes " (IV-XV). Le " penchant mutuel " et le " devoir " règnent dans ses relations avec son mari. La froideur et l'âge avancé de M. de Wolmar ne sont rien pour Julie. Car ce mari peu caressant sait, par sa sagesse et son estime, attirer l'attention de son épouse. M. et Mme de Wolmar se diffèrent des amants qui " ne voient jamais qu'eux, ne s'occupent incessamment que d'eux ". (III-XX). Ils reprochent à ces amants d'avoir oublié " tant d'autres soins à remplir ". De là " la plus parfaite union qui puisse régner entre deux époux " (IV-XII). Cette parfaite union conjugale apparaît aussi dans les affaires financières. Le couple Wolmar s'entend si bien que " c'est dans l'harmonie qui règne entre eux qu'est la source de leur richesse " (V-II).

Les Liaisons dangereuses aussi nous dénoncent certaines caractéristiques de la vie conjugale dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle.

C'est tout d'abord celle de Mme de Tourvel. Mariée à vingt ans, après deux années de vie conjugale elle ne connaît pas encore les goûts de la vie conjugale. Avec quel genre d'homme elle s'est mariée, aucune lettre ne nous éclaire bien sur ce sujet. Etant de la grande bourgeoisie, proche de l'aristocratie, elle ne s'est pas sans doute mariée d'un mariage d'amour, désapprouvé et refusé par les parents du XVIII^e siècle. C'était mariage de convenance, nous le croyons, arrangée par Mme de Volanges, avec un homme possédant un rang haut. La lettre où elle écrit à Valmont pour lui opposer l'amour conjugal nous montre les sentiments qu'elle éprouve pour son mari. Aime-t-elle son mari? Elle " l'aime et (le) respecte " (LVI) sans doute. Est-elle heureuse? Pas complètement: elle est " heureuse et (elle doit) l'être ". Le correctif qu'elle emploie pour chaque terme positif mêle quelque chose de suspect dans ses sentiments.

Dans son mariage avec le président de Tourvel, Mme de Tourvel n'a point connu les passions violentes. Elle l'avoue elle-même aussi: " S'il existe des plaisirs plus vifs, je ne les désire pas; je ne veux point les connaître." (LVI). Son mari n'a point su émouvoir sa femme en en suscitant la chaleur de l'âme et des sens. Mme de Tourvel, qui aspire, comme toutes les femmes, au bonheur conjugal dans le mariage, vit avec lui une vie routine. Cette femme destinée à vivre un grand amour avec son mari en est tout à fait sévrée. Quand elle rencontre avec Valmont, elle souffrait de l'insatisfaction de ses sens. D'autre part, que peut-il offrir à sa femme un mari " toujours absent " (VI). Oui, le président est l'un de ces maris qui est toujours loin de sa femme à cause de son métier. Mme de Tourvel est toute seule devant la tentation de Valmont et elle

n'a pas, à la différence de Julie de Wolmar, la pensée de ses enfants à opposer à l'amour que lui présente Valmont. Mme de Tourvel devait être constante comme Julie dans son refus à l'amour de Valmont. Bien qu'elle soit une femme mariée, elle accepte la correspondance avec Valmont. Ce dernier aussi remarque qu'elle n'obéit point à la fidélité conjugale: " (...) je n'aurais plus rien à craindre de son mari, puisqu'elle se trouverait déjà la nécessité de le tromper. " (XLII).

Bien qu'ils soient séparés l'un de l'autre, Mme de Tourvel et son mari correspondent rarement. " Un mélange indigeste de détails de procès et de tirades d'amour conjugal " (XLIV) dit Valmont qui saisit certaines lettres du président. Cela est l'une des marques du relâchement des liens conjugaux. Comprenant qu'elle est trahie par Valmont, Mme de Tourvel est gravement malade. Personne ne pense à appeler le président, qui se trouvait à Dijon, à venir au chevet de son épouse. Cette insouciance met au jour la valeur de l'amour conjugal chez les gens du monde. Ou peut-être Laclos a voulu que son héroïne soit seule devant la mort comme elle l'a été devant la tentation de la passion amoureuse.

D'autre part, toutes les caractéristiques de la mondanité apparaissent dans la vie conjugale de Mme de Merteuil aussi. Aux yeux de la marquise, le devoir conjugal et les plaisirs de la vie mondaine sont compatibles. Son mariage avec M. de Merteuil ne l'empêche pas d' " entraîner par le tourbillon du monde " et de se livrer " tout entière à ses distractions futiles " (LXXXI). Mais elle sait pourtant mesurer " avec prudence les doses de (son) étourderie ". Car dans la société aristocratique une femme mariée qui voudrait posséder un amant devait le cacher à tout le monde:

Le cas de Mme de Merteuil nous montre comment on paraît vertueuse en s'étant conformant au statut mondain de la femme mariée en possession d'amant. En somme, une femme mariée peut s'estimer tranquille, si son amant est secret, unique et avouable. (Mauzi 1969:32).

Mme de Merteuil proposait déjà à Cécile d'être fidèle à son mari quand elle sera mariée. La même Mme de Merteuil lui donne la leçon d'infidélité dans la lettre CV.

Mme de Tourvel et Mme de Merteuil, qui sont toutes les deux de la haute société du XVIII^e siècle, sont ainsi loin d'une vie conjugale heureuse. L'une souffrait du manque de ménage unie, l'autre, abusant de son mariage, ne manquait pas de courir les aventures amoureuses.

4.1.12. LES RELATIONS ENTRE LES ENFANTS ET LEURS PARENTS

Déjà nous avons eu l'occasion de remarquer que dans les familles aristocratiques du XVIII^e siècle les relations entre les parents et leurs enfants sont fortement relâchées. Avec Les Liaisons dangereuses où les liens de famille apparaissent détendus et inexistants nous assistons à cette dissolution dans l'institution familiale.

C'est dans le personnage de Mme de Volanges qu'apparaissent le mieux les effets de la mondanité. Quand Cécile est sortie du couvent, cette mère bien négligeante ne se soucie point de se lier d'amitié d'avec sa fille. Elles sont, pour ainsi dire, les étrangères l'une à l'autre. La mère ne fait rien pour sa fille avec qui elle a peu vécu. L'insouciance ou les relatifs de la vie mondaine ne lui permettent point de s'en occuper suffisamment. Bien qu'elles soient, toutes les deux, sous le même toit, la mère ne permet à sa fille de la voir elle-même que " tous les jours à son lever " (I).

Cécile Volanges est consciente de son étrange situation. Elle se plaint comme un enfant abandonné et elle se souffre du manque de la communion entre elle et sa mère: " Elle me traite toujours comme un enfant. Maman; et elle ne me dit rien du tout." (XXVII). Cette confidence qu'elle a faite à Mme de Merteuil est le cri d'une fille à qui la parole et le regard maternels manquent. C'est Valmont et Mme de Merteuil qui lui montreront l'affection qu'elle attendait de sa mère. A cause de cette fausse amitié la jeune fille se laissera à leur piège et enfin sa chute finale qui la poussera à vivre dans le couvent.

Mme de Volanges ne pense point à gagner la confiance de sa fille en s'en attirant la confiance. Valmont a violé Cécile. Celle-ci est désespérée et " prête à surmonter la timidité qu'elle a toujours eu avec " (IIC) sa mère. Mais Mme de Volanges ne daigne pas de lui demander pourquoi elle était malheureuse. Mme de Merteuil même remarque cette insouciance de la mère de Cécile:

Ma seule inquiétude était que Mme de Volanges ne profitât de ce moment pour gagner la confiance de sa fille; ce qui eût été bien facile, en n'employant, avec elle, que le langage de la douceur et de l'amitié; et en donnant aux conseils de la raison, l'air et le ton de la tendresse indulgente. Par bonheur, elle s'est armée de sévérité; elle s'est enfin si mal conduite, que je n'ai eu qu'à applaudir. (LXIII)

Cécile n'a pas de père. Il semblait qu'elle a plus de chance que les autres filles qui se sont soumises à l'autorité paternelle. Pourtant Mme de Volanges se substituant à

son époux mort traite durement sa fille. Elle se montrait si sévère envers elle que la pauvre enfant était toujours timide devant elle. Mme de Volanges qui " la traite avec tant de sévérité " (XIIC) ne pense point que sa conduite envers sa fille éloignerait l'une de l'autre. Valmont qui remarque cette sévérité de Mme de Volanges cherche à persuader Cécile de tromper sa mère: " Le peu de confiance que vous témoigne votre Maman et ses procédés si durs envers vous autorisent de reste cette petite supercherie" (LXXXIV).

La mère ne comprend rien à la " mine du lendemain " de sa fille, et à ses crises de larmes. La pauvre enfant qui ne peut pas se confier à sa mère aime mieux la confidence avec Mme de Merteuil. Ensuite, l'accident qui se déroule sous le toit de sa mère, sans que cette dernière ne soupçonne de rien.

Mme de Volanges se conduisait comme si sa fille n'était qu'une hôte dans la maison. Puisqu' "une Demoiselle devait rester au Couvent jusqu'à ce qu'elle se mariât" (I) Cécile va ne rester chez sa mère que quelques semaines, pendant que se prépare son mariage. " Au moins j'aurai le temps d'étudier ma fille que je ne connais pas " (IIC) écrivait la mère. Cet aveu trop véridique est celui d'une mère qui sous-entend qu'elle a bien négligé sa fille. Mais Mme de Volanges est, avant tout, victime des mœurs corrompues qui régnaient dans les familles de son siècle. Nous ne pouvons même pas parler de la vie familiale chez elle. Comme la vie familiale n'existe pas, il n'y a nulle intimité entre la mère et la fille dans une grande maison telle que celle de Cécile. Rousseau le remarquait déjà:

A force de vivre avec tout le monde, on n'a plus de famille; à peine connaît-on ses parents: on les voit en étrangers; et la simplicité des mœurs domestiques s'éteint avec la douce familiarité qui en faisait le charme. (1969:739).

Les Liaisons dangereuses de Laclos nous dénoncent ainsi les familles aristocrates de son temps où n'existait aucun rapport intime entre les membres et où régnait l'indolence des parents à l'égard de leurs enfants.

Dans La Nouvelle Héloïse, au contraire du roman de Laclos, nous assistons aux joies de la vie domestique. Rousseau, qui a vécu dans la haute société du XVIII^e siècle où les parents ne s'occupaient pas eux-mêmes de leurs enfants, a mis à la mode les soins maternels et paternels. Pour établir les sentiments naturels dans la famille, il a proposé aux mères de surveiller leurs enfants et de les allaiter elles-mêmes.

Mme de Wolmar est une mère excellente qui agit conformément aux préceptes de Rousseau. A l'opposé des mères aristocrates aux yeux desquelles les enfants sont de pures corvées, Julie de Wolmar savait bien que les soins maternels avaient de grande importance pour la future vie de l'enfant et que rien ne peut leur suppléer. Car

l'enfance est presque un quart des plus longues vies, qu'on parvient rarement aux trois autres quarts, et que c'est une bien cruelle prudence de rendre cette première portion malheureuse pour assurer le bonheur du reste, qui peut-être ne viendra jamais. (V-III).

Les enfants de Julie ne sont pas abandonnés eux-mêmes. Ils ont une mère qui les surveille toujours mais qui n'en étouffe pas les mouvements naturels. Ils ont toute liberté d'agir auprès d'elle " qui ne les contrarie point dans leurs amusements " (V-III). Le plus grand plaisir de Mme de Wolmar, qui n'ignore pas que les mères dévouées font les familles unies et les enfants dociles et reconnaissants, est de s'occuper de ses enfants. Saint-Preux qui l'observe en admire le zèle maternel.

Ces rapports intimes entre la mère et leurs enfants sont la marque de la société parfaite à laquelle Rousseau aspirait. Son rêve se réalise ainsi dans la société de Clarens où les Wolmar, qui savent nouer des rapports subtils entre leur coeur, mènent une vie heureuse.

4.1.13. L'EVOLUTION DES MOEURS DE LA NOUVELLE HELOISE AUX LIAISONS DANGEREUSES

"J'ai vu les moeurs de mon temps, et j'ai publié ces lettres " (3) dit Rousseau dans la Préface de La Nouvelle Héloïse. Laclos a choisi, à son tour, la même épigraphe tirée du roman de Rousseau: " J'ai vu les moeurs de mon temps, et j'ai publié ces lettres ". De quelles moeurs s'agit-il exactement dans le roman de Rousseau et celui de Laclos? Et peut-on parler d'une évolution qui s'est réalisée de La Nouvelle Héloïse aux Liaisons dangereuses? Dans ce sous-chapitre, nous allons répondre à ces questions.

Les protagonistes de Rousseau, Julie et Saint-Preux, commettent l'adultère en succombant à la tentation. Etant vertueux d'intention, ils ne sont pas débauchés d'occasion. Les entraînements des sens n'ont pas suffi à corrompre leur âme. La faute de Saint-Preux et de Julie, les aventures à Paris de Saint-Preux ne condamnent pas les deux amants. Les Parisiennes qu'a critiquées violemment Saint-Preux se contentent

même d'une liberté des mœurs qui n'est que la licence. Pourtant cette licence qui apparaît dans " la bonne compagnie " se mue en cruauté vers les années 1780.

Les mœurs dénoncées dans Les Liaisons dangereuses sont celles d'un siècle qui fut celui de plaisir, de l'érotisme, du vice, caché ou affiché, des intrigues galantes qui assaisonnent la licence de duplicité et de méchanceté. Cette décadence dans les mœurs est l'oeuvre du libertinage qui ne se borne pas à évoquer des images voluptueuses, comme ce fut au temps de Rousseau, qui a ses règles, ses modes, ses visages, son langage, ses bienséances, un libertinage de " bonne compagnie ".

Jamais le péril n'est plus grand pour une femme qu'au moment où elle rencontre un homme qui saura toucher son coeur. Mme de Tourvel des Liaisons dangereuses demeure désarmée devant Valmont qui lui fait connaître de nouveaux sentiments vifs. Il ne s'agit plus seulement de contagion sociale et de préjugés, mais du danger majeur. Le scélérat ou la méchante méthodique, tels que Valmont et Mme de Merteuil, font le mal pour le mal et dépravent leurs victimes gratuitement. " J'ai bien besoin d'avoir cette femme, pour me sauver du ridicule d'en être amoureux " (IV). Le motif de la séduction de Mme de Tourvel est ainsi expliqué par Valmont.

La société qui ne voyait rien d'inconvénient dans la marche du libertin lui assurait même un renom brillant, l'honnêteté de ses procédés. " Celui qui s'abstient aujourd'hui passe pour romanesque " (CXLI). Mme de Merteuil dénonce ainsi la société qui applaudit les séductions des femmes par les libertins. Le séducteur qui est un homme aimable et qui est reçu partout " loin d'être rejeté par les gens honnêtes, il est admis recherché même dans ce qu'on appelle la bonne compagnie " (XXXII). Dans cette société corrompue, le libertinage apparaît comme un avatar inattendu de l'honnêteté. Le séducteur se confond désormais le plus souvent avec l'honnête homme. Car la séduction qui a eu ses bienséances se revêt, sous Louis XVI, de formes et s'étaya de convenances. Au lieu d'être rejeté, pourquoi le séducteur est reçu partout? " C'est une inconséquence de plus à ajouter à mille autres qui gouvernent la société " (XXXII) exprime admirablement Mme de Volanges.

A une fidélité qui devient synonyme d'ennui et de monotonie, on substitue des attachements divers et sans avenir. Les femmes pensent alors comme Mme de Merteuil qui est bien persuadée que pour faire le bonheur de son chevalier " il lui faut être dix maîtresses à la fois, et la rivale d'elle-même " (X). La constance même est nulle à ses yeux: " Il ne faut se permettre d'excès qu'avec les gens qu'on veut quitter

bientôt " (X). Au contraire de la Marquise, Julie réclamait de Saint-Preux une franchise totale. (III-I).

La " bonne compagnie " offre ainsi assez de gens aimables qui ne trouvent que dans la tracasserie et dans les méchancetés de quoi occuper le vide de leur coeur que laissent des valeurs que l'on périmé. Les libertins de Laclos sont d'un caractère différent. Ils ne sont pas de ceux qui, tel Saint-Preux de La Nouvelle Héloïse, suivent les inclinations du moment. Une éthique qui comporte les valeurs, règle, chez eux, la licence des moeurs. " Sa conduite est le résultat de ses principes " (IX) écrit Mme de Volanges de Valmont. Les " principes " sont le mot clef du vocabulaire moral de l'époque. Ces mêmes " principes " dont Mme de Volanges vient d'affirmer qu'ils règlent la conduite de Valmont, Mme de Merteuil reproche à celui-ci d'y manquer. Selon elle, les libertins tels que Valmont et Prévan, doivent être " gens à principes " (X). Nous lisons le même mot sous la plume de Valmont qui raconte la chute de Mme de Tourvel: il assure qu'après quelques " moments de faiblesse " il va revenir à (ses) principes " (CXXIII).

Le libertinage qui a été, au XVIII^e siècle et même au temps de Rousseau, une occupation égoïste et une lutte contre les normes et les moeurs en cours de ce siècle, est devenu, aux approches de la Révolution, un jeu de société et un exercice de volonté. " En un siècle de civilisation, de bonnes manières et de moeurs enjouées, le libertinage a évolué de l'hérésie dangereuse, de la révolte inconstante, au conformisme mondain." (Nagy:149).

On a vite oublié les égarements de la Régence. Le libertin par tempérament a cédé sa place à celui qui l'est par air, puis à l'homme des principes, de la méthode et du système comme Valmont. Les libertins frivoles de la Régence et ceux qui sont par air au temps de Rousseau ont ainsi évolué et se sont mués en des libertins sérieux et méthodiques de Laclos. Dans cette évolution, il ne faut surtout pas négliger le rôle de la Révolution française qui a déchaîné des passions de toutes sortes et par là la libération dans les consciences et le relâchement dans les moeurs.

La civilisation, par le développement du luxe et de l'oisiveté, corrompt toutes les valeurs et étouffe les élans du coeur. Dans cette éthique à rebours s'opère un retournement de toutes les valeurs qui substitue à la vertu, à la modestie, la vanité et l'affectation au sentiment, les égarements du coeur et de l'esprit.

Tout d'abord, " une constante de l'inconstance " (Versini:125) et de facilités de plaisirs s'est répandu notamment parmi les nobles. Les causes de ce changement est "dans l'oisiveté que le crépuscule de l'Ancien Régime avait maintenue" (126). Le vide de la vie mondaine engendre le divertissement de la malfaisance. " Le désœuvrement" (CXXXVIII) de Valmont, qui jouit du privilège aristocratique de l'oisiveté, lui permet de courir de l'aventure en aventure.

La confiance en sa supériorité était l'un des caractères des seigneurs aux approches de la Révolution. C'était un trait purement aristocratique. L'orgueil de la naissance venait ensuite. A cet orgueil aristocratique s'ajoutait un orgueil intellectuel. L'abus de l'esprit était comme la vanité de paraître une maladie courante parmi les nobles de la veille de la Révolution. Ces deux orgueils, qui s'ajoutaient l'un à l'autre, permettaient à ceux qui les possédaient d'être au-dessus de leurs semblables. Par là les méchants se permettaient de se reposer sur leur supériorité de caste et de se prévaloir de leur supériorité d'esprit. Ils se mettaient alors à s'examiner sans horreur et à jouer avec l'honneur et le cœur de leurs victimes. Mme de Merteuil exprime admirablement la supériorité des libertins que sont elle et Valmont: " Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs ". (LXIII).

Pour les jeunes oisifs de la haute société de la veille de la Révolution, le libertinage était la seule occasion de s'éprouver. Car après 1763 on n'a fait aucune grande guerre. La jeunesse aristocratique, assoiffée à la gloire, se livre à ce jeu de société. "Conquérir est notre destin " (IV) proclame Valmont. De la séduction des femmes, il attend le plaisir du conquérant, ressortissant à l'éthique aristocratique de la gloire. Le libertin s'enorgueillit avant tout de ses exploits. Ce qu'il y cherche, ce n'est point la jouissance, mais le mérite de la difficulté vaincue.

De même que le matador répugne à livrer combat à une bête veule, de même que le guerrier ne se vante pas d'une victoire remportée, sur un ennemi affaibli de l'intérieur par la trahison, de même le libertin ne s'attaque qu'à des forteresses réputées imprenables. (Dard:75).

Les salons de Versailles et de Paris sont ainsi devenus le champ de bataille des sexes. C'est dans cette guerre nouvelle que les aristocrates et les seigneurs désœuvrés vont pour se sauver de l'ennui causé par le désœuvrement et enfin pour assouvir leur amour-propre. L'amour-vanité, qui consiste en un combat où le cœur reste impitoyable, car il n'est avide que de renommée, s'est introduit habilement dans les

moeurs. C'est chez les libertins de Laclos, Mme de Merteuil et Valmont, que nous pouvons voir les effets extrêmes de cette vanité dans l'amour.

Les années précédentes de la Révolution ont bien attisé cette licence dans les mœurs. Car dans cette époque les valeurs et les idéaux humains ont complètement changé. Presque tous les gens de la veille de la Révolution ont un vide dans leur cœur comme celui dans le système qui s'anéantira plus tard. C'est par ce trait que les libertins et la veille de la Révolution se reflètent.

Pouvons-nous parler justement d'une véritable évolution des mœurs de La Nouvelle Héloïse aux Liaisons dangereuses? Ce que nous avons constaté c'est que pendant une vingtaine d'années un grand changement ne s'est pas effectué dans les mœurs.

Vers les années 1761, date de la publication de La Nouvelle Héloïse, les mœurs françaises ne sont pas moins corrompues que celles de 1782. Les parents mettaient encore leurs enfants, dès leur naissance, à des nourrices mercenaires. La même mode dura jusqu'en 1782. L'éducation conventuelle a gardé son prestige pendant tout le siècle. Aucun changement bon ou mauvais, de 1761 à 1782, ne s'est vu dans cette mode.

La famille aristocratique a presque le même caractère soit au temps de Rousseau soit à celui de Laclos. Les liens conjugaux et familiaux sont encore détendus ou même inexistants. Les relations conjugales sont encore bien relâchées. Les époux continuent à mener la vie séparément l'un de l'autre. Ils ne partagent pas la même chambre ni souvent le même appartement. Dans le temps de Rousseau et dans celui de Laclos l'enfant surtout la fille est comme un étranger à ses parents.

Le seul changement dont nous pouvons parler est, à notre avis, que les libertins des salons des années 1761 ont changé en des méchants cruels vers les années 1782. Le libertin du temps de Rousseau était frivole, aventurier et un peu charnel; celui du temps de Laclos a été un méchant sans retour, qui ne respectait ni la vertu ni la religion. Tous les deux s'étaient confondus avec l'honnête homme du temps. Avec une seule différence que le premier ne couvrait pas de cruauté l'honnêteté tandis que le deuxième aimait mieux dépraver les femmes honnêtes. La corruption autrefois étalée dans les mœurs s'est intériorisée sous forme de libertinage d'esprit. Ce sont les vices de cette génération que Laclos a voulu peindre en leur laissant " tous les agréments

dont ils sont armés " (Laclos 1935:692) et en les couvrant de "l'hypocrisie des mœurs".



CONCLUSION

Dans notre thèse nous avons essayé d'étudier La Nouvelle Héloïse et Les Liaisons dangereuses en adoptant des approches à la fois historique, thématique, comparative et sociale.

La première partie qui a présenté une recherche socio-historique nous a permis, avant tout, de connaître les caractéristiques sociales du XVIII^e siècle et, en particulier, les mœurs et les traditions en vigueur. Nous avons constaté que celles-ci surtout dans les couches supérieures n'ont jamais été, en aucun siècle, si relâchées et perverses. La vie de famille a perdu tous ses charmes. Le mari et son épouse sont devenus deux personnes unies non point pour vivre ensemble mais pour assouvir, chacun de son côté, leurs plaisirs mondains. La même décadence a surgi aussi dans l'éducation des enfants. Ceux-ci ont été mis, dès leur naissance, aux mains étrangères, en d'autres termes, à la responsabilité des personnes qui, assez souvent, étaient loin d'être compétentes. Cette mode, adoptée par la plupart des familles françaises surtout dans l'aristocratie, nous a bien montré que l'éducation des enfants n'a presque aucun lien avec les parents qui vivaient chacun leur vie privée d'une manière fort indépendante, ce qui a rendu leurs relations détendues ou presque inexistantes avec leurs enfants.

La deuxième partie dans laquelle nous avons cherché à étudier les mœurs des périodes de Rousseau et de Laclos, leurs influences sur eux ainsi que sur leurs romans nous a permis de mieux voir le rapport entre ces auteurs et leurs romans. La Nouvelle Héloïse a eu les caractéristiques du roman personnel. Rousseau, qui a entrepris d'écrire un roman sentimental, s'y est mis tout entier. Les sentiments qu'il a éprouvés pour Mme d'Houdetot ont eu une grande influence dans la trame de son roman. Il s'est identifié même avec ses personnages. Etant réaliste, Laclos s'est contenté de nous dénoncer la dépravation dans les mœurs de son siècle et n'a guère pensé, au contraire de Rousseau, à prêter quelque chose de lui-même à ses personnages. D'où on a pu constater un parallèle complet entre la vie de Rousseau et La Nouvelle Héloïse et l'antinomie entre celle de Laclos et Les Liaisons dangereuses.

Ce que nous avons fait dans la troisième partie était une étude concernant les composants des discours romanesques dans les deux romans. Dans ce contexte, La Nouvelle Héloïse et Les Liaisons dangereuses ont été considérées en tenant compte de leurs langues et de leur forme épistolaire.

Les mœurs dénoncées à travers La Nouvelle Héloïse et Les Liaisons dangereuses ont été mises en question dans la dernière partie. Une étude concernant l'évolution des mœurs de 1761 à 1782 a pris également sa place dans cette partie.

Nous savons tous l'importance accordée par l'auteur de La Nouvelle Héloïse à l'éducation des enfants. Rousseau a vécu dans une société dont les mœurs sont bien corrompues. A cause de la libération des mœurs, la vie de famille, surtout celle des nobles, était détruite. Tout cela a poussé Rousseau à croire que la reconstruction de cette société n'est possible que grâce à une éducation modifiée dans laquelle les parents auraient un grand rôle. Il a constaté d'ailleurs que c'était le père qui avait la responsabilité majeure de la formation des enfants. Ce problème, qui a été l'un des plus importants du siècle, a été souligné dans quelques lettres de La Nouvelle Héloïse. Rousseau, abandonné dès sa petite enfance par son père, n'a pas reçu une éducation suivie et a insisté, dans son roman, sur l'éducation dans la famille et a élargi ses considérations dans son oeuvre l'Emile rédigée en 1762, un an après la publication de son roman sentimental.

Laclos n'a pas pu demeurer indifférent à ce grand problème de sa société. Lui aussi, il a insisté sur l'éducation des femmes. En critiquant la société de son temps, il s'est mis à interroger le statut social des femmes et leur éducation. Par là les dangers que le beau sexe pourrait courir quand il en est privée. Les Liaisons dangereuses nous ont présenté les conséquences d'une éducation insuffisante chez les femmes: Mme de Tourvel et Cécile sont devenues les victimes de leur éducation conventuelle. Laclos, qui a ainsi mis l'accent sur l'éducation féminine, a rédigé, lui aussi, en 1783 son traité De l'Education des Femmes dans lequel il a développé ses vues en tenant compte de ses deux héroïnes, Mme de Tourvel et Cécile.

La vie et les idées de Rousseau se sont le plus souvent contredites. Dans ses écrits, il a insisté sur l'éducation des enfants d'une part mais de l'autre il a abandonné ses cinq enfants à l'Hospice des Enfants-Trouvés. Bien qu'il ait chanté la vie familiale il ne s'est pas efforcé d'y parvenir. Cette contradiction a été pour ainsi dire dans sa nature et dans toutes ses relations tout le long de sa vie et l'a rendu un homme

incompréhensible ou plus précisément difficilement compréhensible. Aucun paradoxe, au contraire, entre les idées développées par Laclos dans son unique roman et la vie qu'il a menée. Ayant de fortes moeurs et beaucoup de mérites, il a dénoncé dans son roman ceux qui les manquaient. Comme ses parents étaient exigeants pour son éducation, il a reproché aux mères négligeantes, telle que Mme de Volanges, de ne s'occuper point de leurs enfants.

Rousseau et Laclos ont-ils vraiment dénoncé les moeurs? En nous présentant des personnages exemplaires ayant de bonnes moeurs, Rousseau l'a fait indirectement. Pourtant il n'a pas manqué de charger Saint-Preux de critiquer violemment les Parisiennes. En adoptant une attitude purement réaliste, Laclos a dénoncé à l'indignation publique tous les caractères vicieux de son temps. Pour constater les maladies des ses personnages libertins, qui ont été également celles du siècle, il en a disséqué les âmes. Et la moralité de son roman se révèle ainsi: toute femme qui reçoit chez elle, comme Mme de Tourvel, le libertin sans retour en devient la victime; et toute jeune fille, comme Cécile, qui se lie d'amitié avec lui, finit par tomber dans son piège. D'où le grand problème de l'adultère. L'héroïne vertueuse de Laclos, la Présidente, malgré son respect pour la vie conjugale et par conséquent, pour son mari, finit par succomber à la tentation et trompe moralement et physiquement son conjoint avec le Vicomte Valmont, l'exemple parfait du libertin dangereux des années 1780. Tandis que l'héroïne vertueuse de Rousseau, Julie, commet cette faute uniquement dans son esprit et ne va pas jusqu'à l'adultère " physique ". D'où, l'évolution du coureur d'aventures de la période de Rousseau à celle de Laclos: Saint-Preux, source des malheurs de Julie, est un aventurier vertueux alors que Valmont, source des souffrances de Mme de Tourvel, ayant des principes, est un " libertin méthodique ".

A la fin de cette étude, serait-il possible de clore en soulevant une question: Laclos, en nous dénonçant les libertins méchants, Rousseau en créant les personnages parfaits, avaient-ils exagéré? Nous croyons qu'il est possible de parler d'une exagération dans la manière de Rousseau quand il présente les relations entre ses personnages. Pourvu que celles-ci soient basées sur la franchise, la sincérité réciproques, Rousseau pense qu'elles sont possibles. Peut-on mener une vie à trois (amant, femme et mari) dans un siècle dépravé? L'attitude de Rousseau qui vise à créer des personnages parfaits, ne révèle-t-elle pas une exagération et par là une illusion? Mais pourtant l'auteur, afin de s'opposer aux habitudes courantes de son siècle, a cherché à créer des personnages qui ne cessent point de reconcilier la raison et l'amour sous le signe de la vertu. S'agit-il de la même chose pour les personnages de

Laclos? A partir des moeurs fort corrompues dénoncées dans le célèbre livre des frères Goncourt, La Femme au XVIII^e siècle, nous pouvons remarquer que Laclos n'a guère exagéré dans la peinture de la corruption des moeurs. Car la dépravation, qui a commencé dès le début du siècle, a répandu d'une manière fort évidente dans la société de la veille de la Révolution. Pourtant certains, comme A. Augustin-Thierry, ont dit que Laclos avait exagéré dans la présentation des libertins. M. Augustin-Thierry, auteur des Liaisons dangereuses de Laclos, remarque dans son livre que Laclos, qui a vu, chez quelques libertins, les germes de décadence des moeurs, a reproché à toute la société d'être profondément corrompue.

Nous pouvons dire enfin que si Rousseau et Laclos ont exagéré dans la présentation de leurs personnages, c'est parce qu'ils avaient, tous les deux, pour but de démontrer le degré de la décadence des moeurs dans leur société en adoptant chacun sa propre manière: l'un créant des personnages souvent proches de la perfection grâce à leur habilité de contrôler leurs passions même aux moments les plus favorables pour la tentation et l'autre présentant des héros et héroïnes qui profitent de toutes les occasions pour déchaîner leurs passions ou plus exactement cherchent intentionnellement à créer des moments favorables pour corrompre la personne vertueuse par la séduction.

BIBLIOGRAPHIE

ARIES, Philippe

- 1960 *L'Enfant Et La Vie Familiale Sous l'Ancien Régime.*
Paris: Plon.

AUGUSTIN-THIERRY, A.

- 1930 *Les Liaisons dangereuses de Laclos.*
Paris: Société Française D'Editions Littéraires et Techniques.

BADINTER, Elisabeth

- 1980 *L'Amour en Plus, Histoire de l'Amour Maternel (XVII^e-XX^e siècle).*
Paris: Flammarion.

BELCIKOWSKI, Christine

- 1972 *Poétique des Liaisons dangereuses.*
Paris: José Corti.

BENICHOU, Paul

- 1967 *L'Ecrivain et Ses Travaux.*
Paris: José Corti.

BLANCHET, D. et J. PINARD

- 1890 *Cours Complet d'Histoire de France.*
Paris: Belin Frères.

BUTOR, Michel

- 1964 *Le Répertoire II.*
Paris: Minuit.

CHAMPION, Edmé

- 1969 *Jean-Jacques Rousseau et La Révolution Française.*
Paris: Armand Colin.

CHUQUET, Arthur

- 1893 *Jean-Jacques Rousseau.*
Paris: Hachette et Cie.

COMPAYRE, Gabriel

- 1903 *Jean-Jacques Rousseau et L'Education de la Nature.*
Paris: Librairie Paul Delaplan.

COULET, Henri

- 1967 *Le Roman Jusqu'à La Révolution.*
Paris: Colin.
- 1982 " Les Lettres occultées des Liaisons dangereuses ".
Revue d'Histoire Littéraire de La France, Juillet-août: 588-614.

DARD, Emile

- 1936 *Le Général Choderlos de Laclos.*
Paris: Librairie Académique Perrin.

DEDEYAN, Charles

- 1966 *Jean-Jacques Rousseau et La Sensibilité Littéraire à La Fin du XVIII^e Siècle.*
Paris: Société d'Edition d'Enseignement Supérieur.

DE GONCOURT, E. et J.

- 1862 *La Femme au XVIII^e Siècle.*
Paris: Firmin-Didot.

DUCROS, Louis

- 1888 *Jean-Jacques Rousseau.*
Paris: H. Lecère et H. Oudin.

ELLUL, Jacques

- 1956 *Histoire des Institutions, XVI^e-XVIII^e Siècle.*
Paris: P.U.F.

FABRE, Jean

- 1979 *Idées sur le Roman, de Madame de la Fayette au Marquis de Sade.*
Paris: Klincksieck.

FAGUET, Emile

- 1936 *Dix-huitième Siècle.*
Paris: Boivin et Cie.

FONTANIER, Pierre

- 1968 *Les Figures de Discours.*
Paris: Flammarion.

GOHIN, Ferdinand

- 1910 *Les Transformations de La Langue Française Pendant La Deuxième Moitié du XVIII^e Siècle (1740-1789).*
Paris: Belin Frères.

GROETHUYSEN, Bernard

- 1956 *Origines de l'Esprit Bourgeois en France, II- L'Eglise et La Bourgeoisie*
Paris: Gallimard.

GUEHENNO, Jean

- 1968a *Jean-Jacques, En Marge des " Confessions ", Roman et Vérité, I.*
Paris: Gallimard.
- 1968b *Jean-Jacques, Grandeur et Misère d'un Esprit, II.*
Paris: Gallimard.

KUNSTLER, Charles

- 1953a *La Vie Quotidienne Sous Louis XV.*
Paris: Hachette.
- 1953b *La Vie Quotidienne Sous Louis XVI.*
Paris: Hachette.

LACLOS, Pierre-Ambroise Choderlos de

- 1903 *De l'Education des Femmes.*
Paris: A. Messein.

1935 *Oeuvres Complètes.*
Paris: Gallimard.

1958 *Les Liaisons dangereuses.*
Paris: Gallimard.

LANSON, Gustave

1908 *L'Art de la Prose.*
Paris: Arthème Fayard.

LE BON, Gustave

1912 *La Révolution Française et La Psychologie des Révolutions.*
Paris: Ernest Flammarion.

LEBRUN, François

1975 *La Vie Conjugale Sous l'Ancien Régime.*
Paris: Armand Colin.

LECERCLE, Jean-Louis

1969 *Rousseau et l'Art du Roman.*
Paris: Armand Colin.

LECOMTE, Jean

1925a *Jean-Jacques Rousseau- I- L'Homme et L'Oeuvre.*
Paris: Foucher.

1925b *Jean-Jacques Rousseau- II- Pages Choisies et Commentées.*
Paris: Foucher.

LEROY, Maxime

1946 *Histoire des Idées Sociales en France de Montesquieu à Robespierre.*
Paris: NRF.

LOSFELD, Georges

1969 *Le Livre des Rencontres.*
Paris: Didier.

MAIRE, M. et H. CLOTZ

- 1945 *Les Salons du XVIII^e Siècle.*
Paris: Hachette.

MEAD, William

- 1966 *Jean-Jacques Rousseau ou le Romancier Enchaîné.*
New-Jersey.

MIQUEL, Pierre

- 1976 *Histoire de la France, I. Des Gaules à Napoléon.*
Paris: Arthème Fayard.

MORNET, Daniel

- 1950a *La Vie de Jean-Jacques Rousseau.*
Paris: Hatier.
- 1950b *La Nouvelle Héloïse de Jean-Jacques Rousseau.*
Paris: Mellottée.
- 1967 *Les Origines Intellectuelles de la Révolution Française, 1715-1787.*
Paris: Armand Colin.

MAUZI, Robert

- 1969 *L'Idée du Bonheur Au XVIII^e Siècle Dans La Littérature et La Pensée Françaises.*
Paris: Armand Colin.

NAGY, Peter

- 1975 *Le Libertinage et La Révolution.*
Paris: Gallimard.

PLARD, Henri

- 1986 *Morale et Vertu Au Siècle des Lumières.*
Bruxelles.

POMEAU, René

- 1993 *Laclos ou Le Paradoxe.*
Paris: Hachette.

PONS, Jean

1938 *La Révolution Française et l'Avènement de la Bourgeoisie.*

Paris.

PROAL, Louis

1923 *La Psychologie de Jean-Jacques Rousseau.*

Paris: Félix Alcan.

ROGER, Jacques

1970 *Histoire de La Littérature Française Tome 2- du XVIII^e siècle à nos jours.*

Paris: Armand Colin.

ROUSSEAU, Jean-Jacques

1959 *Les Confessions.*

Paris: Gallimard.

1960 *Julie ou La Nouvelle Héloïse.*

Paris: Garnier Frères.

1969 *Emile ou l'Education*

Paris: Gallimard.

ROUSSET, Jean

1964 *La Forme et La Signification.*

Paris: Corti.

SALOMON, Pierre

1960 *Précis d'histoire de la Littérature Française.*

Paris: Masson et Cie.

SEYLAZ, Jean-Luc

1965 *Les Liaisons dangereuses et La Création Romanesque chez Laclos.*

Paris: Droz et Minard.

SONNET, Martine

1987 *L'Education des Filles Au Temps des Lumières.*

Paris: Cerf.

STAROBINSKI, Jean

- 1972 *Jean-Jacques, la Transparence et l'Obstacle.*
Paris: Gallimard.

TOCQUEVILLE, Alexis de

- 1952 *L'Ancien Régime et La Révolution.*
Paris Gallimard.

TOMADAKIS, A. et H. DUCHENE.

- 1991 *L'Epreuve littéraire*
Paris: Bréal.

VAILLAND, Roger

- 1962 *Laclos par lui-même.*
Paris: Seuil.

VERSINI, Laurent

- 1969 *Laclos et la Tradition. Essai Sur Les Sources et La technique des Liaisons dangereuses.*
Paris: Klincksieck.

VAN TIEGHEM, Philippe

- 1956 *La Nouvelle Héloïse de Jean-Jacques Rousseau.*
Paris: Nizet.